

9 JUIN 1945

LE



PRIX : 30 FRANCS

MONDE ILLUSTRÉ

9 juin - 1^{er} Décembre 1945
G.



F.P. 9

EMM. GAILLARD

Il y a un an : le débarquement

COGNAC FURLAUD



Le Plan du Roy
1823

un Bouquet de fleurs rares... dans votre sac

CONCRETA
LA CIRE NATURELLE DES FLEURS

Molinard

Un rien... une trace de CONCRETA vous parfumerait délicieusement pour de longues heures.

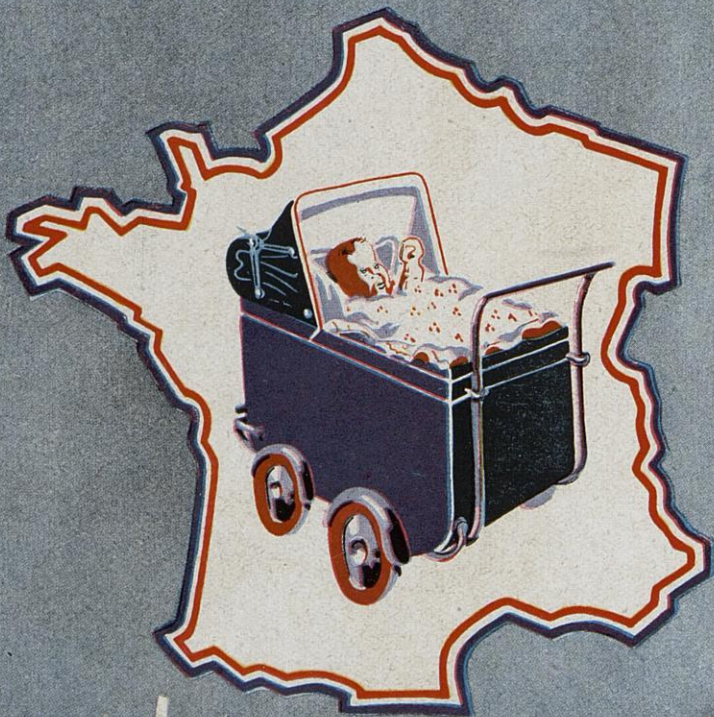
Ces charmants petits étuis sont portés dans le sac ou dans la poche sans crainte de taches, CONCRETA n'étant pas liquide.

MOLINARD: 21, Rue Royale, PARIS 8^e Arr'
Distillateur de fleurs à Grasse depuis 1849



PUD. CREPA

VOITURE D'ENFANT
FRANCIA...
VOITURE QUI VOUS PLAIRA...



Tous les jours à jounets
69, RUE DE CLICHY • PARIS

ID. PUBLICITE, 73, AVENUE CLICHY.

Les lames de rasoir



ILE DE FRANCE

rasent tous les visages de France

GROS: Société USILAME, 17 bis, rue Richard-Lenoir - PARIS

Armagnac Sempé

MAISON H. SEMPÉ . SABAZAN (GERS)
 DEPOT : 39 RUE DU LANDY , S'OUEN - PARIS

Parfums de France

Héritier d'un siècle de tradition familiale en l'art de distiller les fleurs Paul BOYER, Maître Parfumeur vous présente:
 IDENTITÉ
 COREOBA
 AVANT LA LETTRE
 SOUS LES PALMES

Parfums
PAVL BOYER

M. Ph. F.

CHEZ PALITA Paris

CINQ EXPERTS PARISIENS

BLAIZOT Georges, Président, Directeur général, Arbitre-Expert près le Tribunal de Commerce de la Seine, Expert près les Douanes Françaises.

164, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 164, près l'Eglise Saint-Philippe-du-Roule.

Beaux livres anciens et modernes. Direction de grandes ventes. Achat de bibliothèques et de beaux ouvrages.

BOURGEY Emile, Expert en monnaies et médailles pour collections. Antiquités grecques et romaines. Sceaux, intailles, camées. Achat. Direction de ventes publiques.

7, rue Drouot, Paris (9^e). — Tél. Pro. 88-67.

P. DAMIDOT et J. LACOSTE, Meubles anciens. — Objets d'Art. — Tapisseries.

10, rue Rossini. — Tél. Pro. 59-30.

H. D. FROMANGER, Expert près le Tribunal civil de la Seine. — Joaillerie. — Orfèvrerie ancienne et moderne.

37, rue de Courcelles. — Tél. Car. 10-80.

André et Guy PORTIER, Expert d'objets d'Extrême-Orient. Primitifs : Amérique. — Afrique. — Océanie. — Arts.

24, rue Chauchat, Paris (9^e).

D'une pierre deux coups !

★ Un coup de chance pour vous, peut-être.
 ★ Un coup d'épaule sûrement, pour des Français malheureux.

Prenez régulièrement un billet de la

LOTERIE NATIONALE
 au profit
 d'ŒUVRES de BIENFAISANCE

E.-L. Dupuy

AS

IL Y A UN AN...

par René JOUGLET

CETTE heure, il y avait si longtemps qu'on l'attendait !

Avant que de l'avoir connue, nous la savions inscrite au calendrier de l'histoire, nous ne doutions pas qu'elle dût sonner. Sonnerait-elle au Nord ou au Midi, sur la Manche, sur l'Atlantique ou sur les plages dorées de la mer latine ? Le vaste assaut aujourd'hui accompli, et parfait comme un cercle, le verrions-nous s'amorcer vers les grands estuaires de l'Escaut ou du Rhin, et plus loin encore, prenant à revers cette « infranchissable » ligne Siegfried qui depuis... C'était le secret du lendemain, et parfois, il faut bien s'en souvenir, il nous arrivait de douter qu'il pût être mené : l'espérance a ses angoisses. Et puis nous avions vécu, nous continuions de vivre dans un pays aux trois quarts chloroformé et tout entier piétiné.

Nous entendions la radio de Londres. Les Français parlaient aux Français. La Voix de l'Amérique n'avait pas une défaillance. A l'écoute de ces mainteneurs d'une espérance officiellement interdite, parfois à deux pas des traîtres, des miliciens et des bandits de la Gestapo, nous enfouissions un poste, qui n'était plus fait pour la musique, dans nos bras et comme dans notre cœur. Les espions rôdaient la nuit dans les couloirs ; ils poussaient leur sale oreille au trou des serrures. On en prenait l'habitude. Ils ne savaient pas le plus curieux de l'affaire, et que l'inquiétude naissait le mieux dans ces heures où le plancher ne criait point sous leurs pas. Alors on pouvait se demander s'ils ne préparaient pas la rafle de l'aube. Chers postes, qui s'exprimaient nécessairement si bas qu'on devait se coller le visage contre le haut-parleur pour recueillir le seul réconfort qui pût nous être octroyé : « Nous viendrons. »

La France, pleine de ressources secrètes, était pratiquement sans armes. L'Allemand pensait pouvoir contre elle à peu près tout avec ses tanks et ses tortures. Il y a mis le temps qu'il faut, mais il a fini par comprendre que ni les tanks ni les tortures ne contraignent les âmes. La nuit, les escadres de bombardiers emplissant l'air de leur vrombissement géant, et les suppliciés, du fond de leur cachot, levaient les yeux vers un ciel qu'ils ne voyaient pas. Ils reprenaient leur souffle, et pour un temps oubliant leur souffrance, ils songeaient : « C'est peut-être le prélude de l'offensive. »

Oui, nous étions, par moment, balancés sur un doute dont la propagande des nazis savait ordonner les éléments : le mur de l'Atlantique avec sa carapace de béton, ses pièces de marine aux longues gueules, Rommel qui déambulait là-dedans comme à la parade. Mais on s'apercevait tout de suite que c'était un chiqué de figuration : le camarade n'avait pas oublié son bâton de maréchal. Une histoire de cinéma, rien de plus.

Nous ne sommes pas des stratèges. La technique des débarquements n'avait pas fait son nid dans notre cervelle. Nous supputions l'obstacle et le péril et tremblions doublement. Nous nous efforcions d'admettre que ce n'était pas à nous de faire, même en idée, le métier des ingénieurs et celui des généraux. Ce fut une longue attente. Et jamais nous n'avons désespéré. Nous ne sommes pas faits de cette glaise qu'on modèle avec le battoir. Nous étions sûrs, en fin de compte, que nous aurions notre rendez-vous. Le bon. Il y a juste un an qu'il s'est tenu.

* *

Je n'ai point l'instrument qu'il faut pour orchestrer les symphonies. Je parle de quelqu'un qui, ce jour-là, se tenait dans un coin de la montagne, ayant eu des histoires avec les messieurs, ces chiens, de leur police.

Il se souvient de la nuit qu'il passait au flanc d'un puy d'Auvergne. Les hommes étaient parfois dans une dure solitude et il arrivait qu'à peu près nul être au monde ne pût leur être de secours.

Autour de lui étaient les hauts sommets. Il considérait ces seuls témoins de la patrie. Il les voyait pareils à une cour de justice élue dans le passé par sa race. Le peuple était entré peu à peu dans la terre, et il savait que la patrie n'entrerait jamais dans la tombe. Elle était là, vivante et menacée. Il se tenait devant ces pics comme devant ses juges. C'est là un sentiment qui, dans le cœur de ceux qui se sont vus (mais ne se sont point sentis) proscrits sur leur propre sol, a pris la forme d'une croyance. Le sol de France était, cette nuit-là, vivant comme le sont les hommes ; entre le sol et lui, il n'y avait point de rupture ; la patrie de terre, de bois et d'eaux devenait la substance de son oraison.

Or c'est à quelques heures de cette solitude qu'il a su que le débarquement était commencé. Et, tout à coup, la montagne s'est peuplée de l'ombre de tous ceux-là qu'il voyait maintenant monter au dernier assaut : Français, Anglais, fils des Etats, fils de Pologne, soldats... Il entendait le bûcheron crier au pâtre, puis le pâtre crier au berger : « Ca y est ! » ; et pendant que les bataillons de notre Résistance dévalaient les pentes, la grande marée des cœurs français montait, pour l'assister, à la rencontre de la grande marée d'armes de la Manche.

* *

Le mur de l'Atlantique n'a pas plus tenu qu'un mur de cartes à jouer ; il n'aura guère eu de durée que sur l'écran. L'ouragan qui s'abattait sur lui portait un certain nombre de ces flèches spirituelles qui en accentuent la pénétration ; c'est pour les exilés un appel impérieux que la vue du rivage de la patrie. L'élan qu'on ne bloquerait pas, celui des hommes de l'Amérique et de ce continent, enrôlés sous les bannières de la dignité humaine, soufflait la première ligne des esclaves, et peu à peu il allait porter sa gloire jusqu'aux rives de ce rendez-vous pris avec le peuple russe : l'Elbe, si l'on parlait le langage des vieux tragiques, on en verrait frémir les eaux.

L'histoire militaire n'est pas de notre domaine, dépassant pour le moins notre compétence. Ce qui nous revient, et bien en propre, c'est de nous arrêter un moment, après lequel il faudrait bien laisser courir une minute de silence, sur la signification de l'épopée non moins morale que guerrière qui a vu se grouper, pour vaincre ou mourir, les hommes que seul pouvait obliger le sentiment de la dignité humaine et la responsabilité de l'être humain envers ce sentiment.

Leur existence s'écoulait sous une paix qui n'était peut-être que momentanée, dans les usines de l'Illinois et de la Pennsylvanie, dans les hautes et basses terres écossaises, dans les élevages d'Australie, sur les glèbes de l'Ontario, enfin dans la plupart des lieux du monde où, l'outil étant déposé, un repos sans question et, partant, le bonheur que l'homme peut éprouver au soir de sa journée, leur étaient départis.

Ils sont cependant venus, sachant pour un bon nombre la raison du risque qu'ils assumaient en vertu d'un principe dont il n'est pas permis, si l'on considère les conditions de la vie des sociétés, qu'il soit balayé par l'injustice. De telle sorte que ce débarquement patiemment préparé, audacieusement poursuivi, allait témoigner plus que pour la science militaire ; il concrétiserait cette notion qu'il est bon de garder tout contre son cœur, à savoir qu'il n'y a lieu de douter ni de la fraternité ni de l'homme. Et il se ferait ainsi que l'acclamation qui n'a pas fini de monter vers les vainqueurs, le sens qu'elle porte dépasserait celui que, en général, on lui assigne ; car elle est fondée aussi sur la plus profonde des certitudes dont ait besoin, pour persister, un être humain.

* *

A présent une autre heure est aussi venue où le fracas de l'Apocalypse sur l'Europe s'est assourdi, puis éteint. Au-dessus des quais qui bordent la Seine, ces jours-ci pour la première fois, je voyais les branches des platanes, d'un déploiement si noble, rejoindre les parapets, s'incliner sur l'eau du tendre fleuve qui les mire, et recomposer, après bientôt cinq ans, cette voûte de verdure, cet arc roman de la nature, cette architecture où les yeux baignent, ce berceau de leur repos. Tout cela qu'on ne parvenait plus à voir, tout cela qu'on devait oublier. Nous avons retrouvé, reconnu, le visage de Paris.

Et moi je dis : loués soient les hommes de haute volonté, qui sont venus d'aussi loin qu'il a fallu venir, non seulement pour délivrer la ville qu'ils savent être un joyau du monde, mais encore, et de concert avec nous, mêlant une fois de plus sur notre terre leur sang au nôtre, pour sauver le plus indispensable et le plus noble bien dont puissent disposer les hommes : la liberté.



AUBE DU 6 JUIN 1944 : DES CENTAINES DE NAVIRES ALLIES SE HATENT VERS LA COTE NORMANDE, OU ILS VONT JETER AUSSITOT A TERRE DES DIZAINES DE MILLIERS DE COMBATTANTS.



LE MEME JOUR, C'EST UNE ECLOSION DE PARACHUTES EN ARRIERE DU "MUR DE L'ATLANTIQUE".

6 JUIN 1944

« Ils ont débarqué ! »

DANS la matinée du 6 juin 1944, des millions d'êtres humains furent en proie au même frémissement. « Ils ont débarqué ! » Telle était la nouvelle qui venait de se répandre, avec une quasi-instantanéité, dans les pays occupés par les armées allemandes.

L'opération avait été organisée de longue main, et presque ouvertement. Les différentes phases de sa préparation s'étaient déroulées avec une rigueur implacable. Les chefs de la future armée d'invasion étaient désignés depuis plusieurs mois lorsque survint le « D »-Day, et leurs noms avaient été rendus publics. Les seules inconnues étaient, pour l'adversaire, avec l'importance de cette armée, le lieu et la date exacts de l'attaque.

Le jour fixé pour cette dernière était le 5 juin ; mais la veille, le temps était si mauvais que le commandement allié décida de retarder l'opération de vingt-quatre heures. Aucun nouveau délai n'était toutefois envisagé ; le débarquement devait s'effectuer le 6, quelles que pussent être alors les conditions atmosphériques (et elles continuèrent d'être déplorable).

Le général Eisenhower avait désigné le maréchal (alors général) Montgomery comme chef des forces terrestres d'invasion. La flotte qui devait transporter les troupes et le matériel et appuyer l'attaque était sous les ordres de l'amiral sir Bertram Ramsay. Pour préparer cette opération « amphibie », la plus gigantesque du genre qui ait jamais été conçue, on avait fait venir des quatre coins du monde des hommes ayant commandé des flottes et des armées de terre et de l'air au cours d'entreprises analogues dans le Pacifique et en Méditerranée ; et c'est à eux qu'avait été confié le commandement des unités chargées de l'exécution.

Les forces terrestres comprenaient la II^{me} armée britannique, renforcée d'unités canadiennes, sous le commandement du général Dempsey, et la I^{re} armée américaine, à la tête de laquelle était placé le général Bradley. Au cours des opérations cette dernière fut rejointe par une autre armée américaine, nouvellement créée (la III^{me}, général Patton), à laquelle une composition spéciale devait assurer une extrême mobilité.

Les forces aériennes étaient constituées par la R.A.F., les VIII^{me} et IX^{me} armées de l'air américaines.

Les Allemands avaient disposé de près de quatre années pour édifier le « rempart atlantique de la forteresse Europe » : sa construction avait bénéficié des enseignements des diverses campagnes qui s'étaient succédé au cours de ces années. D'autre part, et bien que les désastres subis en Russie et en Afrique eussent affaibli la Wehrmacht, son



COMMENT FURENT ÉLABORÉS LES PLANS DU DÉBARQUEMENT

par C. Lester WALKER

Le 1^{er} juillet 1942, par une sombre et pluvieuse matinée, à dix heures moins le quart, quelques officiers anglais et américains franchirent la porte flanquée de sacs de sable du 20, Grosvenor Square, à Londres. Peu après dix heures, vingt-cinq à trente colonels et généraux s'asseyèrent à une table de conférence et commençaient à élaborer les plans détaillés de l'invasion de l'Allemagne en passant par la France.

On avait conçu cinq plans, chacun portant un nom de code : *Falcon* (Faucon), *Matador*, *Afghan*, *Epée* et *Tamarack*.

Falcon était le plan original de retour en Europe conçu par les Anglais sitôt après Dunkerque. Ce plan envisageait tous les points de débarquement possibles.

Matador était l'offensive aérienne — le plan de bombardement aérien à longue portée.

Afghan était un plan d'urgence, si les événements nécessitaient un brusque débarquement. Il envisageait l'équipement immédiat d'une armée américaine en Irlande du Nord. Les forces seraient tout de suite prêtes à sauter en Europe en septembre, si la Russie semblait faiblir.

Epée était l'opération de Normandie. Et *Tamarack* concernait l'organisation de l'Angleterre, la concentration d'hommes et de matériel nécessaire à l'application du plan *Epée*.

Ces plans représentaient la plus importante organisation de l'histoire. L'armée américaine devait équiper et transporter un million d'hommes pour le jour J. Dans plus de mille villes d'Angleterre, les ingénieurs devaient construire cent mille bâtiments (casernes, entrepôts, etc...), sans compter l'énorme quantité de matériel fourni, et d'aide apportée par les Anglais, en vertu des accords Prêt-Bail réciproque. Le plan aérien prévoyait la création de terrains d'aviation s'étendant sur une longueur totale égale à celle d'un chemin qui relierait Moscou à l'Amérique. On devait décharger 16.000.000 de tonnes de matériel dans les ports d'Angleterre, empiler 6.000.000 de caisses et de paquets sur des kilomètres dans tous les sentiers de la campagne anglaise, tout en sachant, le jour du débarquement venu, ce qu'il y avait dans chaque pile de caisses, dans chaque sentier.

La conférence de juillet, tenue à Londres, avait été précédée, en Amérique, de la nomination du général John Clifford Hodges Lee, officier du génie.

Le 23 mai 1942, moins d'un mois après sa nomination, il était en Angleterre.

Les chefs alliés de l'état-major jugeaient *Matador* si important qu'ils lui donnèrent la priorité sur tous les autres plans, priorité qu'il conserva jusqu'au jour J.

Les ingénieurs du général Lee décidèrent donc d'accélérer la construction d'un réseau d'aérodromes.

Le 1^{er} janvier 1944, on décida qu'il était impossible de construire un aérodrome de plus en Ecosse et en Angleterre. Ce qui était exact. A cette date, un avion volant à 1.000 mètres d'altitude en Angleterre pouvait toujours trouver une piste de ciment où il pouvait atterrir, commandes bloquées.

Pendant que se construisaient les aérodromes, les Forces aériennes étudiaient le plan stratégique *Matador*. En termes plus précis, ils décidaient de paralyser le cœur de la Wehrmacht, en écrasant les usines d'aviation, de roulements à billes, les usines de caoutchouc et les raffineries de pétrole.

Le plan *Matador* rencontra des obstacles. La campagne sous-marine, par exemple, faillit le ruiner.

Cependant, les ingénieurs construisaient toujours des aérodromes.

Les Américains proposèrent alors d'envoyer cinq tonnes de matériel par soldat — il y en avait plus d'un million — et près d'une tonne additionnelle par homme et par mois par la suite.

Le Corps des Transports mit au point les détails de l'acheminement de ce matériel vers des milliers d'entrepôts anglais. Comme les voies ferrées et les routes avaient déjà atteint leur point de saturation, on importa d'Amérique un équipement ferroviaire et du personnel. Le plan *Tamarack* exigeait 57.000 voitures et près de 3.000 locomotives. Des wagons de marchandises arrivèrent, démontés, et furent assemblés sur place dans des chantiers de la Tamise. Un mois avant le jour J, plus une voie de garage n'était vide en Angleterre.

Sur la côte, les Américains avaient installé leur camp d'entraînement sur des grèves semblables à celles de Normandie. L'entraînement était effectué selon les directives d'un Bureau de plans d'entraînement, qui siégeait à Londres.

Jour après jour, à partir du début de septembre 1943, on mit en pratique les théories d'entraînement avec de vraies munitions, et des dizaines de milliers de G.I.

Il fallait également qu'une organisation assignât à chaque cargaison une affectation et des papiers administratifs précis, pour que le plus simple des sergents du ravitaillement pût s'y reconnaître facilement.

En décembre, les officiers commis à cette tâche soumièrent leurs plans à Lee. On appela ce plan P.I. S. S. (Identification of Separate Shipments — Etat des cargaisons). Bien que peu décoratif, ce travail devait constituer par la suite l'un des éléments essentiels des plans de débarquement.

Des critiques militaires en chambre, pleins d'impatience, annonçaient, pendant ce temps, que le débarquement n'aurait pas lieu. C'était l'époque où l'Amérique, appliquant le plan *Tamarack*, faisait transporter en Angleterre des milliers de kilomètres de pipe-line de 10 centimètres, donnait l'ordre de livrer 500.000.000 de sacs à terre imputrescibles, 4.000.000 de kilomètres de fil téléphonique, et établissait le plan d'un câble sous-marin traversant la Manche.

Les ingénieurs dressaient 125.000.000 de cartes, selon les opérations de campagne envisagées. Leurs cartes de marées étaient si précises que les officiers chargés des plans techniques pouvaient prédire le point exact où un bateau d'un tirant d'eau donné toucherait un point précis de la côte, à telle minute, combien de mètres un soldat aurait à parcourir et à quelle allure.

On construisit des doubles des obstacles sous-marins, et les ingénieurs de la Royal Navy les firent sauter pendant des mois, jusqu'à ce qu'ils sussent combien de temps prendrait la destruction de chacun de ces obstacles.

Après eux, des ingénieurs de la Brigade spéciale des côtes vérifieront le temps nécessaire au déblaiement des débris et du métal.

Le corps médical, pour pouvoir établir son plan avec précision, dut, dès l'automne 1943, connaître le pays et les grèves où s'effectuerait le débarquement. Il fit alors une estimation du nombre probable de nos blessés, utilisant, parmi d'autres éléments d'information, les chiffres allemands concernant la marche sur Moscou, qui dura quatre-vingt-dix jours.

Les médecins, dans le bureau du chirurgien général, établirent le plan d'évacuation des blessés qui était si au point que, dès le débarquement des blessés en Angleterre, ceux-ci étaient classés en catégories (fractures, chirurgie des nerfs, blessures maxillo-faciales, etc.), embarqués dans des trains spéciaux, et dirigés vers des hôpitaux particuliers.

Le chirurgien général Kirk déclara qu'on avait réalisé de telles économies de temps que, le jour J, on put soigner des soldats dans les dix minutes qui suivirent leurs blessures.

Il fallait aussi que l'ennemi ne pût rien deviner de tous ces préparatifs. Les entrepreneurs civils et les ingénieurs de la Royal Navy construisaient des ponts flottants qu'on devait remorquer jusqu'aux plages de Normandie le jour du débarquement. L'Intelligence Service chercha tous les moyens de les camoufler. Semblables à d'énormes maisons flottantes, ils étaient construits un peu partout

en Angleterre. Ils comprenaient des caissons de béton de près de cinquante mètres de long, aussi visibles que des porte-avions. Autour d'eux, la Royal Navy dressait ses murs d'acier. Finalement, pour les cacher, on coula les ports, puis on les ressortit de l'eau, on les remorqua, et on les coula à nouveau à distance des côtes.

On était arrivé en avril. Le dénouement approchait.

Le 1^{er} avril, on aborda les dernières phases du plan de bombardement stratégique *Matador*. Toutes les opérations importantes des soixante-cinq jours qui suivirent avaient été préparées dans les plus petits détails. Des plans précis, aux Quartiers Généraux de l'Air, démontraient qu'on devait lancer plus de 50.000 tonnes de bombes en avril, et près de 70.000 en mai.

Le corps des transports, qui depuis un an élaborait ses plans, se mit à envoyer hommes et matériel vers les ports d'embarcation du plan *Epée*. Il ne fallait jamais perdre de vue la route d'une unité ou d'une cargaison. On devait toujours pouvoir savoir où les trouver.

Les mois passés à faire des plans et à échafauder des théories commençaient enfin à porter leurs fruits. Le matériel arrivait régulièrement, par les bons camions, et les wagons qu'il fallait, dans l'ordre voulu. Des Liberty Ships — chargés, sur le papier, cinq mois auparavant, et contrôlés deux fois, pour plus de sûreté, par la marine — se chargeaient maintenant de jeeps et de camions et se dirigeaient vers leur but avec le maximum de sécurité, leur cargaison bien arrimée.

L'équipement qu'on ne pouvait pas charger était prêt à être pris en remorque, selon le plan convenu.

On envisagea également le cas des prisonniers de guerre — la Police Militaire du Bureau du Grand Prévôt Général et la Branche du Transport des Passagers travaillant de concert. Débarqués dans des ports de l'Angleterre du Sud, les prisonniers seraient envoyés dans des camps.

La variété et la complexité des problèmes de chronométrage devenaient innuies. Dès que le vaste mouvement vers les points d'embarquement fut déclenché dans les zones côtières, l'élément temps devint primordial, parce qu'il fallait tenir compte de l'horaire inexorable des marées. Les officiers chargés des plans tactiques voulaient utiliser les marées montantes sur les côtes de débarquement. Les péniches de débarquement pourraient ainsi surmonter les obstacles et franchir les récifs. Aussi un embouteillage sur les routes anglaises pouvait-il mettre en péril tout le plan d'invasion. On établit des centres de contrôle de la circulation des camions routiers. On y vérifiait si l'unité Y passait bien par le village K exactement à l'heure X.

Ces centres de contrôle étaient en liaison avec la Police Militaire, qui sillonnait toutes les routes. Des M.P. réglaient le flot du trafic et faisaient des patrouilles tous les quinze cents mètres.

Il y avait partout des stations de matériel de guerre, munies de pièces détachées pour les réparations.

Il n'y eut pas un seul embouteillage dans tout le pays.

Les événements se précipitaient. On s'attachait aux derniers détails des plans aériens établis depuis si longtemps. Peu de jours avant le jour J, les avions devaient effectuer 1.350 sorties pour poser des mines dans des zones précises de la Manche. La nuit avant le débarquement, les dix batteries côtières allemandes — protégées par soixante-quinze centimètres de solide béton — qui gardaient les trois plages seraient écrasées par plus de 7.000 tonnes de bombes. La nuit avant le jour J, vingt appareils de reconnaissance Pathfinder devaient quitter les côtes d'Angleterre et atterrir sur les points de la côte normande où débarqueraient les troupes. En plus des troupes aéroportées anglaises, deux divisions américaines (1.000 avions de transport et une escorte de chasseurs) suivraient trente minutes après.

On estimait que, pour avoir le contrôle des plages et des eaux territoriales avoisinantes, dès le premier jour, il faudrait effectuer 12.000 sorties. Chacun de ces vols devait faire partie du plan d'ensemble. Les commandements d'infanterie devaient savoir où frapperaient les bombes, combien il y en aurait, et quand elles tomberaient.

Contrôler cette vaste armada de l'air, savoir à tout instant où était chaque avion, et ce qu'il faisait, constituait en soi-même une lourde tâche. Toutes les directives concernant les avions américains et anglais devaient émaner d'un seul centre de contrôle exécutif, caché en Angleterre.

Le plan était si parfait, et le travail sur les aérodromes si diligent, que, le jour venu, tous les avions prirent l'air, sauf un.

Alors, finalement, à des moments différents, partant de nombreux ports d'embarquement, des milliers de vaisseaux appareillèrent. Et l'on put constater combien la marine avait soigneusement établi ses plans.

Sur les plages où les troupes embarquaient, le minutage le plus difficile commença. La marine devait amener les bateaux voulus, à la plage voulue, dans le coin voulu, chacun au point voulu. L'armée, qui avait divisé les bataillons et les compagnies, dans les ports d'embarquement, en chargements de trente hommes par bateau, devait maintenant diriger les trente hommes qu'il fallait vers le bateau qui leur était attribué. Et il ne fallait ni traîner ni attendre. Car, depuis longtemps, le temps d'embarquement des trente hommes avait été établi et minuté. Les petits bateaux devaient ensuite amener à bord des L.C.I.L. ou des L.C.T. ancrés loin des côtes les trente hommes qu'ils transportaient.

La marine, depuis des mois, avait étudié le chargement de ces plus gros vaisseaux, en coopération avec l'armée. On avait établi pour chaque bateau une liste détaillée : tant de jeeps, pour la compagnie n° 74, tant de transporteurs d'armes, tant d'hommes. A un endroit donné du navire, tant d'ingénieurs pour détruire les obstacles sur la plage de débarquement à un autre endroit, à bord, tant de démolisseurs de la marine pour faire sauter sous l'eau ces obstacles, si le bateau ne pouvait pas accoster. Des emplacements spéciaux étaient réservés aux tanks-déblayeurs, un étant affecté à la démolition et trois à l'infanterie.

Chaque soldat américain, une fois à bord, reçut une lettre cachetée, du général Eisenhower, lui disant que cette fois-ci il ne s'agissait plus d'un exercice, mais du jour J.

Chaque patron de péniche de débarquement avait déjà reçu une petite carte panoramique de la section particulière de la côte où il devait débarquer, sur la plage « Utah » ou sur la plage « Omaha ».

Depuis les ports, des dragueurs de mines avaient tracé dans la Manche des pistes jalonnées de bouées visibles au clair de lune, puis ils avaient nettoyé une rade pour les croiseurs et les cuirassés.

Bien que quelques bateaux aient à prendre la mer plusieurs heures avant que les autres aient même commencé à bouger, chaque embarcation devait entrer dans la piste qui lui avait été assignée à une heure fixée — sans tenir compte du vent ni du flot — pénétrer dans la rade et prendre sa place dans le champ de bataille à l'heure dite. Les L.C.M., de leur côté, devaient se tenir bord à bord avec les transports, pour prendre les hommes qui attendaient au bastingage à l'instant précis où ils devaient l'enjamber. Et tout cela en pleine nuit. Et tout cela dans le plus profond silence. Pas de radio. Aucune communication de bateau à bateau.

Tant de choses étaient décidées d'avance, tant d'ordres donnés, tant de millions de détails prévus que le plan le plus grandiose de l'Histoire se déroula sans difficultés.

6 JUIN 1944 (suite)



LE JOUR S'EST LEVE SUR UN SPECTACLE INOUBLIABLE : L'INVASION. DEJA, LA DEFENSE ALLEMANDE, SEVEREMENT PILONNEE, PLIE. LA TETE DE PONT ALLIEE SERA BIENTOT UNE REALITE



LES RENFORTS SUIVENT, MASSIFS, DEBARQUES EN UN TEMPS RECORD PAR LA PLUS GIGANTESQUE ARMADA DE L'HISTOIRE.



C'EST MAINTENANT SUR LE SOL FERME QUE LA LUTTE SE DEROULE. LE PROLOGUE FINI, LA BATAILLE DE FRANCE COMMENCE.

commandement pouvait consacrer à la défense des côtes de l'Europe occidentale des forces considérables. La menace d'une offensive d'été de l'Armée rouge, toutefois, l'empêcha de dégarnir trop fortement le front oriental au profit de celui d'Occident ; et, lorsque cette menace fut devenue une réalité, le 23 juin, il dut cesser tout acheminement de troupes d'est en ouest.

Du côté allié, le principal élément d'une confiance raisonnée dans le succès de l'entreprise était la suprématie exercée par les ailes anglo-américaines. La grande bataille qui avait fait rage dans le ciel de l'Allemagne et des pays occupés par ses armées en 1943 et dans les premiers mois de 1944 avait considérablement affaibli la Luftwaffe. A cet égard, cinq journées peuvent être considérées comme ayant eu une importance décisive : celles du 20 au 26 février 1944, au cours desquelles un coup mortel fut porté aux usines d'aviation allemandes par les VIII^{me} et X^{me} armées de l'air américaines (cette dernière basée en Italie), agissant conjointement. D'autre part, les attaques aériennes contre le réseau ferroviaire du Reich et des territoires tenus par la Wehrmacht s'étaient intensifiées au cours des mois qui précédèrent le débarquement ; elles avaient à ce point désorganisé les communications de l'ennemi que la possibilité pour ce dernier d'acheminer des renforts vers la Normandie se trouva gravement affectée.

Le raid de commando sur Saint-Nazaire et le raid de grande envergure sur Dieppe (les 28 mars et 19 août 1942), enfin, avaient procuré des renseignements fort utiles sur les défenses allemandes. Le sacrifice des soldats alliés et des héroïques F.F.I. du port breton qui trouvèrent la mort au cours de ces expéditions n'avait pas été consenti en vain.

✱

Les raisons qui dictèrent aux Alliés le choix de la côte normande pour un débarquement sont diverses. La nature des grèves dans cette région était favorable à une telle opération. La presqu'île bretonne pouvait être coupée à sa base et isolée (le plan primitif prévoyait un débarquement ultérieur des Britanniques à Saint-Nazaire ; il n'eut pas lieu, la prolongation et la violence des combats en Normandie ayant absorbé les réserves). Enfin, et surtout, le succès de l'entreprise exigeait que les Alliés se rendissent maîtres d'un grand port dans le délai le plus bref possible. Cherbourg, à l'extrémité d'une presqu'île et qui pouvait ainsi être attaqué par la terre, réunissait les meilleures conditions.

Quelques semaines auparavant, le maréchal Rommel, au cours d'une inspection des défenses de la côte normande, avait annoncé que c'était là que les Alliés attaqueraient...

Les débarquements devaient être effectués dans quatre zones séparées de la baie de la Seine, entre l'embouchure de l'Orne et la base de la presqu'île du Cotentin. Ces débarquements furent précédés par l'atterrissage au cours de la nuit de trois divisions aéroportées — deux américaines et une britannique — dans trois zones également séparées, s'étendant des abords de Cabourg à Sainte-Mère-l'Eglise (dans la presqu'île du Cotentin).

Deux ports artificiels (1) — fruit du génie anglo-saxon — devaient être créés, l'un, britannique, à Arromanches (au nord-est de Bayeux), l'autre (« Omaha Beach »), pour les besoins des troupes américaines, à Vierville-sur-Mer (à peu près à égale distance d'Isigny et de Bayeux). Ils consistaient en caissons de béton (un million de tonnes environ pour les deux ports) et en vieux navires (quelque 500.000 tonnes) amenés sur place à travers la Manche et coulés après avoir été placés sur trois lignes, l'une parallèle et les deux autres perpendiculaires à la côte ; leur partie supé-

(1) A titre d'indication sur la façon méticuleuse dont fut préparé le débarquement, citons le fait suivant rapporté par Sir James Grigg, secrétaire d'Etat à la Guerre, dans un discours prononcé le 13 mars 1945 à la Chambre des Communes : des portes d'écluses avaient été spécialement construites en vue de remplacer celles du canal de Caen, pour le cas où les Allemands les auraient détruites.



6 JUIN 1944 (suite)



6 JUIN, DANS L'APRES-MIDI : LA LUTTE EST ENGAGEE SUR LES ROUTES ET DANS LES PRAIRIES NORMANDES PAR LES ALLIES.

L'ARME AU POINC, IL FAUDRA CONQUERIR LES POINTS D'APPUI ALLEMANDS, CE SERA UNE BATAILLE SANS MERCI, SANS PITIE.

DANS LA POUSSIERE DE JUIN, LA PAIX ET LA GUERRE SE RETROUVENT AU CARREFOUR. PAIX DES CHAMPS, GUERRE DES HOMMES...



rière continuant d'émerger, ils formaient trois brise-lames entre lesquels étaient ménagés des passages pour les navires. A l'intérieur de ces rades artificielles se trouvaient des quais flottants pour le déchargement des bateaux de toutes catégories.

L'installation de ces « synthetic harbours » n'était pas encore achevée lorsque, le 19 juin, s'éleva la tempête la plus violente qu'on eût observée en cette saison sur la côte normande au cours des dernières décades d'années ; elle dura quatre jours ; les deux ports pré-fabriqués furent presque entièrement détruits. Ils n'en avaient pas moins rendu de très appréciables services au cours de leur brève existence.



Le débarquement eut lieu à l'aube, sous un véritable « parapluie » aérien.

800 navires de guerre de tout tonnage — précédés de 200 dragueurs de mines — escortaient la flotte d'invasion ; celle-ci comptait plusieurs milliers de transports, bateaux de débarquement d'infanterie ou de chars, à rampes inclinables, embarcations d'assaut, etc. Les *ducks* (canards), camions amphibies, eurent beaucoup

à souffrir de la forte houle et un certain nombre s'embarquèrent avec leur chargement.

Les batteries côtières, préalablement photographiées, furent attaquées par les airs au dernier moment et nombre d'entre elles furent mises hors de service. Les pièces de 400 m/m des croiseurs de bataille entreprirent de réduire au silence celles qui avaient échappé à la destruction. Les ouvrages défensifs — madriers inclinés, rails dont une extrémité était prise dans du béton, mines, etc... — aménagés par l'ennemi en eau profonde, avaient été eux aussi photographiés et ils furent attaqués avec des armes appropriées (principalement au moyen de charges d'explosifs placées à la main).

Pour maintenir l'ennemi dans l'incertitude quant au lieu du débarquement, les bombardements aériens, dans les journées qui précédèrent le jour « J », avaient été plus violents sur les positions des côtes nord-ouest de la France que sur celles de la baie de la Seine. Le 6 juin, des feintes furent prononcées dans la zone du Pas-de-Calais et sur les côtes belges et hollandaises. Aussi, la surprise tactique fut complète, et la défense ne put recourir qu'aux réserves locales. Les éléments allemands avancés, sur les plages ou à leur voisinage, furent écrasés par le feu des

navires de guerre ou les bombes d'avion. Les pertes des Alliés en bâtiments furent très légères. L'ennemi ayant dirigé son feu principalement sur les troupes qui progressaient à travers les plages et le matériel mis à terre.

Dès le 10 juin (soit jour « J »+4), les têtes de pont établies par les troupes débarquées ayant été réunies, les Alliés contrôlaient une mince bande de rivage s'étendant de l'embouchure de l'Orne à celle de la Vire.

Les parachutistes britanniques s'étaient rendus maîtres des ponts sur l'Orne, en aval de Caen. De leur côté, les troupes aéroportées américaines avaient rempli avec succès — mais non sans de lourdes pertes — leur double mission qui consistait à s'emparer de positions stratégiques dans la presqu'île du Cotentin et à empêcher les forces allemandes qui y étaient stationnées d'entraver les opérations de débarquement.

Les forces britanniques et américaines étaient, au départ, sensiblement égales ; mais, conformément au plan initial, dès la fin du mois de juin les effectifs américains commencèrent à s'accroître et l'écart entre les deux armées ne cessa dès lors de grandir. Au jour de la capitulation de l'Allemagne, les armées américaines en Europe

comptaient un peu plus de quatre millions d'hommes, les armées britanniques plus d'un million.

Il était normal qu'il en fût ainsi. Dans la revue *Foreign Affairs* (oct. 1944), un correspondant de guerre américain, H.W. Baldwin, observe que les Britanniques avaient puisé dans leur réservoir humain plus largement encore que les Américains, allant jusqu'à transférer des hommes de la marine royale dans l'armée pour combler les vides de cette dernière, et qu'ils contribuaient par un effort maximum à la reconquête rapide de l'Europe.



Dans les plans élaborés en vue de l'invasion le rôle offensif avait été assigné aux Américains, les Britanniques ayant pour tâche d'occuper la zone vitale de Caen — qui devait constituer la charnière du front allié en Normandie — et de s'y maintenir. Tâche peu spectaculaire, constatait le ministre Grigg, dans le discours précité, et d'autant moins aisée que, conscient de la valeur de cette position, l'ennemi avait concentré face à Dempsey la majeure partie de ses forces blindées disponibles. (Sept divisions blindées, dont cinq de SS... étaient identifiées dans ce sec-



A FALAISE, AU MILIEU DES DECOMBRES, L'AVANCE SE POURSUIT, IRRESISTIBLE.



LES ALLEMANDS ONT MINE LE TERRAIN, ET CE N'EST PAS UNE MINCE AFFAIRE QUE DE DEBLAYER POUR QUE PASSENT LES CHARS.



C'EST BIEN LEUR TOUR ! TOUT LE VILLAGE EST SORTI POUR VOIR



PASSER CES PREMIERS ALLEMANDS MIS HORS DE COMBAT.



IL Y AVAIT UN MUR DE L'ATLANTIQUE. IL ETAIT FAIT D'ACIER ET DE BETON : MAIS LES ALLIES EN SONT VENUS A BOUT.





Voici un des deux grands ports artificiels créés par les Alliés le 6 juin 1944 sur la côte normande, celui d'Arromanches. Ces deux ports, transportés d'Angleterre en pièces détachées, étaient aussi larges que celui de Gibraltar.



Les jetées des deux ports étaient constituées par de vieux navires délibérément sacrifiés. Les appontements, faits de caissons de béton, étaient conçus pour supporter un trafic de 12.000 tonnes et de 2.500 véhicules par jour pendant 90 jours.



Les appontements furent montés directement dans l'eau à une allure record. A leur débouché sur le sol, des tapis métalliques facilitaient le passage des divers véhicules. Tout ceci avait fait l'objet d'une remarquable préparation.

COMMENT FURENT CRÉÉS LES PORTS ARTIFICIELS DU FRONT NORMAND

Deux ports artificiels, dont chacun était construit à l'échelle du port anglais de Douvres, furent remorqués à travers la Manche et installés au large de la côte normande pour assurer aux troupes de débarquement un flot ininterrompu de matériel et de renforts.

Fabriqués d'avance dans des usines anglaises, 150 radeaux et péniches de fer et de ciment, grands comme des immeubles flottants, furent transportés de ports anglais jusqu'aux plages de Normandie. 500.000 tonnes de navires, de vieux cuirassés et des cargos démodés furent coulés pour former des brise-lames. Vingt kilomètres de quais et de jetées s'élançaient dans la mer par morceaux longs de 160 mètres. Plus de 1.500.000 tonnes de matériel divers pour la construction des ports artificiels furent remorquées à travers la Manche par une flottille de 150 remorqueurs, malgré le mauvais temps, les champs de mines et les sous-marins allemands. Tout ce travail fut accompli en moins d'un mois et les Allemands, qui ne comprirent pas l'importance de cette activité, firent circuler la légende que les Alliés allaient jeter un pont sur la Manche.

Officiellement, l'histoire des ports artificiels commença à la conférence de Québec en août 1943. M. Churchill et le président Roosevelt donnèrent alors l'ordre de fabriquer à l'avance les « pièces détachées » nécessaires à la construction de deux ports. Or, les plans de la construction avaient déjà été établis par une poignée de savants alliés qui étudiaient depuis des mois la composition des plages normandes sous le nez même de l'ennemi. Six semaines avant le jour J, un de ces savants était arrivé en canot jusque devant Arromanches pour examiner les plages et faire des sondages. Puis, ce fut une série d'expéditions clandestines effectuées par des équipes de savants dans le but d'établir toutes les conditions géologiques et maritimes susceptibles d'influer sur le succès des opérations envisagées.

Six jours avant le jour J, le premier des cinquante navires brise-lames quitta la côte anglaise, et l'invasion du continent européen commença. Le soir du jour J, la ligne des navires condamnés avança lentement à l'heure exacte à l'emplacement prévu. Ce ne fut pas sans mal et dans la houle violente que les équipages, protégés par la D.C.A., amenèrent les navires jusqu'à leurs positions de sabordage. Les vieux bâtiments, dont plusieurs s'étaient distingués dans l'autre guerre, s'alignèrent, proue à poupe, les vannes furent ouvertes, et les bombes à retardement explosèrent.

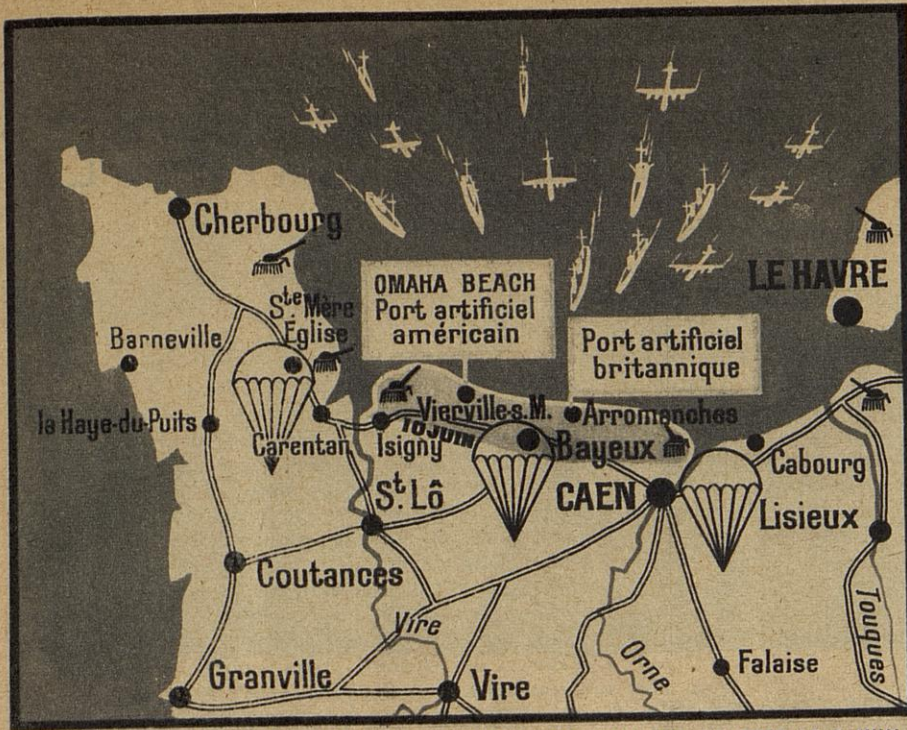
Dans les lagunes créées par les épaves et abritées par elles, vinrent les gigantesques radeaux de ciment et les péniches de fer, avec leur poignée de matelots à bord et leurs pièces de D.C.A.

Assemblés devant les plages normandes, radeaux, pontons, jetées, brise-lames flottants furent montés comme un jeu de mecano, chaque pièce s'emboîtant dans l'autre, pour former deux ports artificiels à l'intérieur des lagunes. Les jetées, larges comme des ponts, formaient des chaussées qui allaient des épaves jusqu'à la plage et qui flottaient avec la marée sur des mouillages spécialement construits.

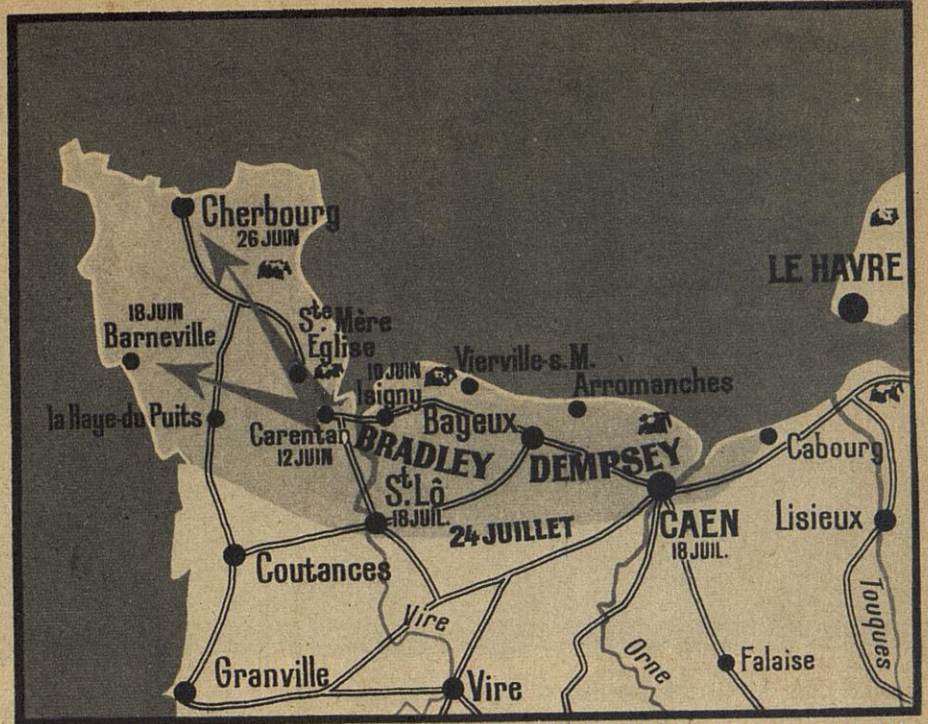
Treize jours après le jour J, les ports étaient à moitié achevés, en dépit des mines et des bombardements ennemis. C'est alors que survint la plus violente tempête qu'on ait vue depuis quarante ans sur la côte de la Normandie. Les navires d'assaut furent jetés sur les plages et brisés contre la côte. Une mer déchaînée arracha les brise-lames et les cargos furent arrachés de leurs mouillages et échouèrent sur les plages. Dans le secteur américain, même les radeaux de ciment furent emportés par la tempête. Pendant trois jours le ravitaillement de ce secteur cessa presque complètement.

Mais les troupes américaines s'étaient déjà emparées du port de Cherbourg et elles abandonnèrent le port artificiel à moitié achevé dans leur secteur. Heureusement, le ravitaillement apporté aux Américains pendant les douze premiers jours avait été suffisant pour assurer les têtes de pont, mais la destruction du port artificiel retarda sérieusement leur avance.

Par contre, le port artificiel dans le secteur britannique, à Arromanches, resta intact et pouvait recevoir des navires de toute taille, depuis des cargos de 7.000 tonnes jusqu'à un minuscule caboteur. Le matériel était déchargé directement soit dans des camions amphibies, soit dans des vedettes, soit sur les jetées. A chaque marée, des flottilles de péniches de débarquement déchargeaient leurs tanks et leurs troupes sur les plages. Et le port Winston, le port artificiel d'Arromanches, devait jouer un rôle capital dans le succès de la campagne de Normandie.



LE DÉBUT DE LA BATAILLE : LA TÊTE DE PONT ALLIÉE CRÉÉE SUR LA CÔTE LE 6 JUIN.



L'ÉLARGISSEMENT DE LA TÊTE DE PONT AVANT LES BATAILLES QUI ENTRAÎNERONT LA PERCÉE.

JUIN : LE DÉBARQUEMENT, JUILLET : LA PERCÉE, AOÛT : LA VICTOIRE



LA PERCÉE ET LA DÉFAITE ALLEMANDE, QUI ENTRAÎNERONT L'ÉVACUATION D'UNE GRANDE PARTIE DU SOL DE LA FRANCE.

teur à la date du 2 juillet). Les Britanniques remplirent la mission qui leur avait été confiée, couvrant solidement le flanc droit des troupes américaines, tandis que celles-ci progressaient dans la presqu'île du Cotentin et faisaient irruption en Bretagne.

Cherbourg fut pris le 26 juin. De tels dégâts avaient été causés aux installations du port par les Allemands qu'il fallut près d'un mois pour les remettre en état de fonctionner. Ainsi, pendant deux mois environ, les Alliés furent tributaires des plages pour tous leurs transports. Cela aide à comprendre pourquoi, pendant cette période, leur avance fut lente. C'est grâce seulement à des efforts surhumains que, dans l'étroit espace où ils étaient resserrés (au 24 juillet la presqu'île du Cotentin et le nord d'une ligne Saint-Lô-Caen), Américains et Britanniques purent, tout en combattant, achever d'édifier cette force qui allait leur permettre de percer jusqu'au cœur de l'Allemagne.

Bayeux était tombé intact aux mains des Britanniques le 8 juin. Les Américains ayant pris Isigny (le 10) et Carentan (le 12), la jonction se fit entre les troupes aéroportées des U.S.A. et l'armée principale. Le 18 (12 jours après le débarquement), les Américains atteignaient la côte ouest de la presqu'île du Cotentin, à Barneville-sur-Mer, isolant Cherbourg. Le nettoyage de la péninsule, rapidement poursuivi, s'achèvera le 1^{er} juillet, avec la reddition des troupes ennemies retranchées au cap de la Hague.

Tandis que les Américains prenaient, perdaient, reprenaient La Haye-du-Puits (au sud de Barneville), les Britanniques et les Canadiens s'emparaient (le 9 juillet) de la partie de Caen située sur la rive gauche de l'Orne. Le 18, ils achevaient de conquérir la ville. Le même jour, les Américains se rendaient maîtres de Saint-Lô.

Ainsi, sautaient simultanément les deux points d'appui de la ligne fortifiée établie à travers ce Bocage où chaque enclos est comme un camp retranché, et sur laquelle les Allemands espéraient contenir les armées alliées. Sur le flanc gauche de celles-ci, la guerre de positions devait se poursuivre, marquée seulement par de légères avances. Mais, sur leur flanc droit, la « guerre-éclair » allait commencer.

Le 25 juillet, trois divisions d'infanterie américaines attaquèrent au sud de Saint-Lô sur un front de sept kilomètres environ, après un bombardement aérien très violent. Des formations blindées de la III^{ème} armée américaine — l'armée supra-mobile nouvellement créée — se précipitèrent dans les quelques brèches qui avaient été ouvertes et poussèrent en direction de la mer, parvenant rapidement à Coutances, Granville, puis à Avranches (le 31). De là, une colonne se dirigea vers l'Est, une autre vers l'Ouest et une troisième vers le Sud ; elles parvenaient le 3 août à Mortain, Dinan et Rennes. Le 5 — soit cinq jours après son départ d'Avranches — la colonne qui opérait en direction du Sud atteignait l'embouchure de la Loire sur un large front. La péninsule bretonne était à son tour isolée. Les blindés de Patton, avançant parfois de 65 kilomètres par jour (l'intérieur de la Bretagne avait été littéralement vidé de troupes au profit de la Normandie), et les parachutistes américains, opérant en étroite liaison avec les Forces Françaises de l'Intérieur, libèrent rapidement cette province, à l'exception de Brest, Lorient, Saint-Nazaire et Saint-Malo.

Mais une opération de plus vaste portée allait être entreprise. Après l'échec de furieuses attaques ennemies en vue de reprendre pied sur la côte dans la région d'Avranches (Mortain changea plusieurs fois de mains) et de séparer la I^{ère} armée américaine de la III^{ème}, des colonnes de cette dernière armée franchirent la Mayenne à Laval et,

le 9 août, s'emparèrent du Mans. C'était l'amorce d'un large mouvement d'enveloppement de l'armée allemande de Normandie. Du Mans, tandis que certains éléments fonçaient en direction de Paris, le gros des blindés de Patton infléchissait brusquement sa course vers le Nord, en direction d'Alençon et d'Argentan, se rapprochant des Canadiens (1) et des Britanniques qui, de Caen, marchaient sur Falaise.

Le 13 août, les Canadiens parvenaient aux abords de cette dernière cité, et Argentan tombait aux mains des Américains. Le couloir entre Falaise et Argentan — lequel s'amincissait sans cesse — devint la seule voie de retraite pour l'armée de Normandie (la VII^{me}, commandée par le général Hauser), qui depuis des semaines « aspirait » les meilleures troupes allemandes de France. Dès le 13 — jour où le général Eisenhower lança un appel aux troupes de toutes armes pour les inviter à faire un suprême effort et où le Gouvernement provisoire de la République proclama l'insurrection nationale — dès le 13, toutes les routes menant vers l'Est à travers la trouée de Falaise se trouvaient sous le feu de l'artillerie, et étaient soumises aux attaques des « Thunderbolt » : ceux-ci, dans la matinée du 13, détruisirent à coups de bombes, d'obus-fusées et d'obus un millier de véhicules ennemis découverts dans une poche, à l'ouest d'Argentan. La 12^{me} division blindée SS fut virtuellement anéantie, ainsi que de nombreuses unités d'infanterie et d'autres armes. Les pertes subies par les Allemands dans ce défilé de la mort sont estimées de 80.000 à 100.000 hommes.

La VII^{me} armée n'eut un peu de répit que lorsque, à partir du 19 août, le temps changea et que quelques journées de pluie et de ciel bas empêchèrent les appareils alliés de prendre l'air. C'est grâce à cette circonstance que des débris purent franchir la Seine, au sud de Rouen dans des barques.

La bataille de Normandie faisait brusquement place à la bataille de France.

G.-Jean REYBAZ.

(1) Dès le 23 juillet, les unités canadiennes, opérant avec la II^e Armée britannique, avaient été réunies dans une armée qui prit le nom de « 1^{re} Armée canadienne ».



14 juin 1944 sur la terre normande, à Bayeux. Le général de Gaulle, venant de Londres en avion, retrouve la France quittée le 18 juin 1940. Sur le champ de bataille, le maréchal Montgomery lui serre affectueusement la main.

DES ÉTATS-UNIS A LA NORMANDIE VIA L'ANGLETERRE RETOUR EN FRANCE

par Howard CROSBY

Du pont d'un navire de débarquement « L.S.T. », où sont alignés en masse compacte des camions — si, je scrute l'horizon. Cette ligne légère, qui prend peu à peu la forme de falaises, c'est bien la côte de France. Je l'ai quittée en septembre 1939, au début des hostilités. Depuis ce moment, mon métier m'a amené à suivre de loin, tant bien que mal, l'évolution de la France à travers l'armistice et l'occupation. Je savais que j'y retournerais un jour. Mais où et quand se ferait ce retour ? Combien de fois me suis-je posé cette question, surtout pendant l'hiver de 1943-1944, en Angleterre, où nous nous sentions si près et pourtant si loin de la zone interdite qu'était alors la France !

Ce que je n'avais point prévu, c'était cette lenteur, ces longues attentes successives. Nous sommes en route depuis huit jours déjà : il y a eu cette longue procession à travers la campagne anglaise, puis l'attente à l'étape d'Eastleigh; ensuite, le « purgatoire » de Southampton, où nous avons traîné deux jours dans un champ d'épandage, près des docks, sans pouvoir sortir en ville et sans pouvoir encore nous embarquer. Enfin, il y a eu le signal du départ et notre convoi s'est ébranlé pour monter à bord du « L. S. T. ». Puis il y a eu cette journée à l'ancre, au large de l'île de Wight; on se serait presque cru en croisière : on prenait des bains de soleil, on lavait son linge...

Et, maintenant, nous continuons au même rythme lent et sûr, en attendant que la marée baisse et nous fasse échouer dans le sable. Nous sommes une centaine de vaisseaux alignés devant la plage. Chacun traîne des « saucisses » argentées qui brillent au soleil. Au loin, des destroyers et des vedettes zébrées de gris, de blanc et de vert passent et repassent.

D'immenses nuages blancs s'amoncellent dans un ciel qui me fait penser aux toiles de Boudin... Les avions volent au-dessus de nos têtes — nos avions ! Car le miracle dont je ne reviens pas, c'est l'absence complète d'avions ennemis, et pourtant, impuissants à bouger, dans le sable, nous formons des cibles parfaites.

En face de nous se trouve la plage baptisée « Omaha Beach » par les Américains; j'apprends, par la suite, qu'elle est située entre Saint-Laurent-sur-Mer et Port-en-Bessin. C'est ici que des unités de la 1^{re} et de la 29^e Division de la Première Armée américaine ont débarqué le 6 juin. Grâce à leurs sacrifices, que va nous rappeler le cimetière en haut de la falaise, nous pouvons maintenant, quelques jours plus tard, débarquer sans le moindre incident.

Le sable devient ferme. Les navires, leurs grandes gueules béantes, commencent à déverser leurs longues files de camions. Le navire, à côté du nôtre, se trouve moins près de la plage; ses camions ont donc quelques mètres d'eau à traverser. Je comprends maintenant l'utilité du travail d'imperméabilisation que tous les chauffeurs devaient faire avant le départ : ils ont étendu une sorte de mastic pour protéger les moteurs et ils ont fixé aux tuyaux d'échappement des tubes montant en l'air comme des tuyaux de poêle. Enfin, c'est le tour de mon camion : nous descendons la rampe et nous dirigeons en zigzag vers la plage, car il s'agit d'éviter les grosses flaques qui ne sont pas encore sèches. Et nous voici sur la terre ferme, sur la terre de France. Mais dès que nous nous engageons dans la montée, nous entrons dans un bournier glissant dont nous ne pouvons pas nous déprendre. Un énorme camion de dépannage nous en sort et nous remet dans le petit chemin qui monte, entre les genets, jusqu'à la crête de la falaise. Puis, c'est le premier village : Sainte-Honorine-des-Perthes, et, ensuite, par des chemins creux, la Zone de Transit N° 5, où nous devons passer la nuit.

Mon camion est garé dans un verger, sous les filets de camouflage que nous accrochons aux vieux

pommiers. Nous finissons le travail dans le noir, car le black-out est complet. Le chauffeur s'endort tout de suite; mais moi, dont le cerveau est plus encombré de souvenirs que le sien, je reste longtemps éveillé en me répétant que je suis enfin de retour en France. J'ai l'impression d'avoir été happé par cet extraordinaire engrenage qu'est une armée moderne et d'avoir été projeté ici comme sur un grand tapis roulant. De temps en temps, le canon tonne au sud et de grands phares traversent le ciel, mais, en m'endormant, je suis obsédé par une phrase de Gide, lue autrefois, et que je cherche en vain à reconstituer exactement : « Une herbe épaisse et sans cesse mouillée, des rameaux flexueux, des chemins creux ombrés, un bois où ils s'enfoncent... ».

Le lendemain, nous sommes levés au petit jour et déjeunons avec nos rations K. Le premier travail, c'est d'enlever le mastic imperméabilisateur, dont les chauffeurs s'amuse à fabriquer des bouchons de radiateur fantaisistes. C'est alors que je vois mes premiers Français. D'abord, c'est un travailleur « Todt » qui a été libéré par les Américains ! Il est Dieppois de naissance, a été prisonnier en Allemagne, mais libéré à la suite du raid de 1942, pour être ensuite pris dans une rafle et envoyé travailler au mur de l'Atlantique. Le 6 juin, un Allemand est entré dans le camp en disant : « Les Tommies sont là... Faut faire les paquets en cinq minutes. » Mais les travailleurs sont restés pour attendre les Américains et, me dit-il : « Nous avons plus travaillé en deux jours pour vous autres que pendant deux ans avec les Boches ! »

Puis, c'est un garçon à bicyclette, qui glisse dans la boue du chemin qui longe notre verger. Quand je lui dis bonjour en français, il croit que je suis Canadien. « Il y a beaucoup de Canadiens dans l'armée américaine, m'explique-t-il. Ils parlent patois comme les gens du pays. D'ailleurs, la radio de Londres nous avait expliqué cela, qu'il y aurait des Canadiens qui parlent français. »

— Vous écoutiez donc la radio de Londres ?

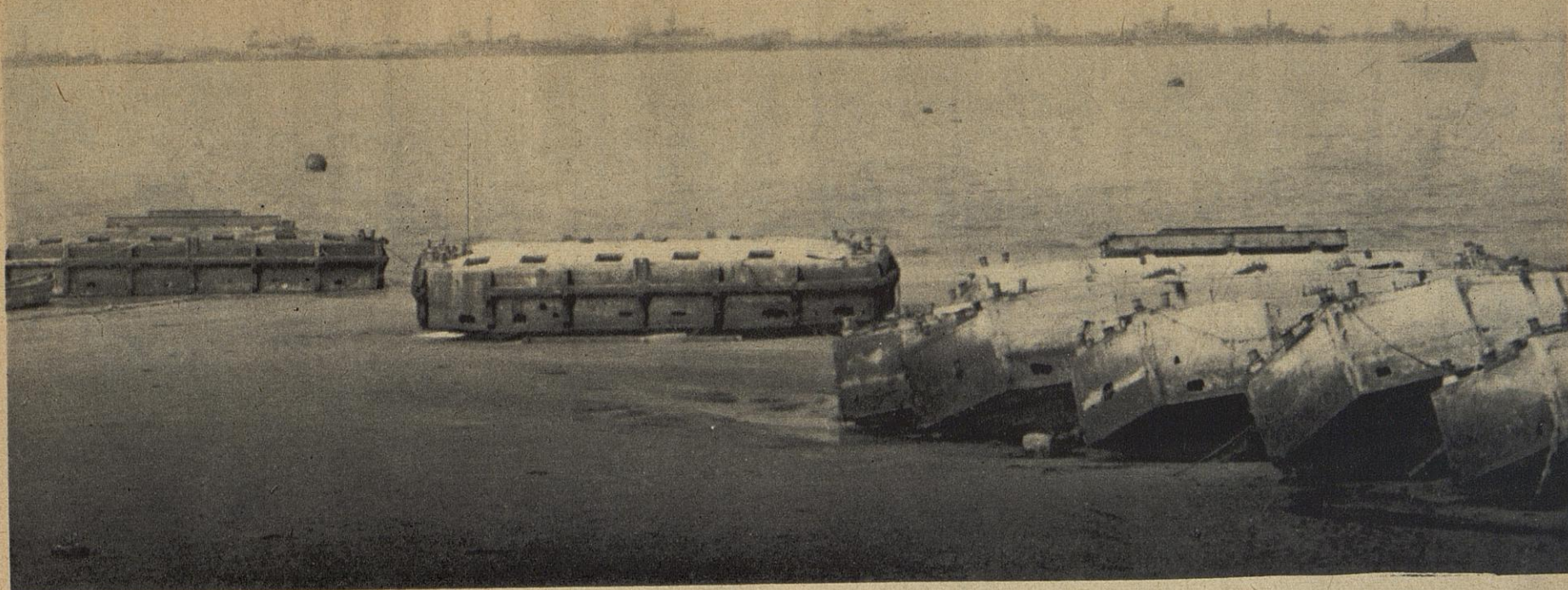
— Vous pensez ! Mais tard dans la soirée. Les Boches avaient confisqué les postes, mais on écoutait tout de même. Moi, j'ai un poste à galène. Savez-vous comment j'ai fait ? J'étais à l'École professionnelle de Caen, et je rapportais à la maison les pièces, ici, sous mon veston.

— Vous habitez par ici ?

— Oui, depuis le début de la guerre. Nous avions une villa à Saint-Laurent, où nous nous sommes installés en 1940... Le débarquement ? Oui, on se doutait de quelque chose à cause des bombardements qui l'ont précédé. Vous croyiez que tous les civils étaient à l'intérieur, mais beaucoup sont restés près de la côte. Oui, il y a des victimes. Mais les gens « n'ont pas colère », même si leurs maisons sont détruites ».

Et Roger remonte sur sa bicyclette et s'en va vers Bayeux. Ces premières conversations avec des Français, comment expliquer tout ce qu'elles ont d'émouvant pour moi ? Pendant si longtemps, à Boston ou à Londres, j'ai lu des rapports, consulté des documents, retourné dans mon imagination tous ces détails de la vie en France. Et maintenant, je suis là, sur place, j'entends tout cela de la bouche même des Français. Je m'aperçois que c'est vrai et que nous avons raison de garder notre confiance en la France.

Notre convoi se remet en marche. Nous traversons Trévières en ruine. Les gens nous font signe, quand même. Je ne m'y attendais presque pas. Puis nous arrivons à notre destination, au château de Colombières. C'est encore une image de la France, comme j'en voyais dans les livres de contes de fées quand j'étais enfant : un petit château de la fin du moyen âge, avec ses tourelles en poivrière et ses douves. Malgré le canon que l'on entend dans la direction de Saint-Lô, j'oublie pour un instant la guerre et, égoïstement, je me sens tout heureux d'avoir retrouvé la France.



A marée basse, près d'Arromanches, sur la plage nichée au creux de sa falaise où se déroula la gigantesque opération du débarquement, voici ce qui reste des pontons de débarquement du port artificiel improvisé là avec une rapidité incroyable (moins de quelques heures). Au loin, sur la mer devenue baie tranquille, des cargos échoués qui formaient un brise-lames.

SUR LES CHAMPS DE BATAILLE NORMANDS

ruines et cimetières attestent seuls aujourd'hui de la violence de la lutte

UNE nuée de bateaux arriva de nuit... Ainsi, un témoin nous donne l'impression qu'il a gardée des opérations survenues le 6 juin 1944. C'est M. André Delarue. Il habite Tracy, sur la côte normande. Nous venons de le rencontrer sur la route. Il remonte d'Arromanches, sa journée terminée. Nous le questionnons. Et il se met à rire, heureux au rappel des heures qu'il a vécu, qui furent dangereuses, mais qui, en définitive, demeurent pour lui de bonnes heures.

— Je m'en suis aperçu un peu après minuit. Cela a commencé par Saint-Laurent. Nous avons été éveillés par le bruit et tenus en alerte par la lumière. Nous sommes allés dans les abris. Deux maisons ont été rasées par les obus, à côté de chez nous. Les Allemands sont partis. Les Anglais ont débarqué à Saint-Cosme de Frenay. Les chars ont fait le tour par la route et nettoyé les casemates. Il y avait de l'aviation, oui. On était à se demander comment il y en avait tant. Nous avons vu les premiers chars alliés le 6 juin, à 15 heures.

Le cadre d'une opération gigantesque tient en ces quelques mots. Nous sommes sur la côte, à deux kilomètres de la mer. Nous ne voyons pas Arromanches, plage nichée au creux de sa falaise. La route y descend en pente, en pente inclinée et raide.

C'est là qu'il y a un an se joua le prologue de la

libération de la France. Arromanches, tête de pont... Fermons les yeux et, en écoutant ceux qui, de notre sol, ont assisté aux péripéties de la bataille, essayons de retracer celle-ci.

5 juin. Au soir, à marée basse, les Alliés procèdent au dégagement des engins de défense. A 19 h. 30, les cuirassés et les croiseurs viennent prendre position au large. Le vent d'ouest est frais. Après trois semaines de ciel sans nuages, le temps est mauvais. Et dans la nuit, à 0 h. 55, les avions, ouvrant leur trappe, commencent à déverser des parachutistes. Sept minutes après, ceux-ci sont à terre.

A 3 h. 30 du matin, les balles traçantes et les fusées rouges ou vertes illuminent le ciel. Les bombardiers lâchent leurs explosifs. La vive lueur des bombes s'accompagne du rougeolement des incendies. Les avions remorquent lentement les planeurs chargés d'hommes, de « jeeps », de canons antitanks, de pièces de campagne et de tanks. Le vrombissement des moteurs enfla la voix de la mer.

Du Havre et du cap Antifer, la D.C.A. tire à pleins tubes. Les éclairs des canons s'entremêlent à l'éclat ardent des obus. Une flamme orangée est sortie des tourelles

d'un cuirassé, au large. Il y en a deux : le *Ramillies*, le *Warspite*. Ils sont protégés par des nuages de fumée lancés par avions. Le monitor *Roberts* évolue en baie de Seine. Il faut laisser croire que tout cet appareil de guerre est destiné à la rive droite de ce fleuve.

A 5 h. 5 du matin, les chasseurs aériens ouvrent le feu et c'est à ce moment que six gros croiseurs alignés arrosent la zone des plages, choisie pour le lieu des débarquements. Dès lors, l'opération devient plus active. A 5 h. 45, quelques navires poussent sur la côte. On commence à distinguer la lumière du jour. Le ciel est couvert au sud et à l'ouest. La brise fraîche souffle de l'ouest. La mer moutonne, rageuse. Les navires d'assaut jettent l'ancre. Les chalands de débarquement se groupent autour d'eux. Les destroyers chassent les sous-marins. Il y a six cents vaisseaux de guerre et quatre mille bâtiments ainsi que plusieurs milliers de chalands. Tout est en place. L'opération a commencé avec vingt-quatre heures de retard. On ne peut plus reculer.

A 6 h. 30 du matin, les grands navires de débarquement, chargés de tanks, approchent en masse. Il leur faudra près d'une heure pour parvenir au « Touché Terre » escompté. Au dire d'un témoin, « le barrage est terrifiant ». Les premières troupes débarquent. Elles ont de l'eau à mi-jambes. Elles portent leurs bicyclettes ou



Sur la plage et la côte est d'Arromanches, un des éléments du fameux « mur de l'Atlantique », cale d'accès à la plage avec son ponton métallique de liaison à la digue flottante.



Pont métallique que franchirent les premiers combattants alliés, foulant en libérateurs le sol de France, première et dramatique étape de l'irrésistible poussée vers le « Grand Reich ».





Sur la plage de Deauville, qui connut il y a six ans les ébats joyeux d'une foule élégante et d'enfants dorés par le soleil, voici un fourmillement de barbelés devant « les Bains ».



Au croisement de Tilly-sur-Seulles, cette route stratégique, un des éléments principaux du transport, établie par les Alliés à travers les clos normands, doublait la route nationale.



Voici, aux environs de Bayeux, sur la route Bayeux-Saint-Lô, un cimetière de motorisés de toutes nationalités comme on en rencontre tant à travers la Normandie mutilée.



Débris d'avion anglais abattu par la D.C.A. allemande, aux environs de Bourg-Achard, dans les prés de Normandie où pâturent paisiblement ces aimables et pacifiques bovidés.

leurs armes en les maintenant à bout de bras hors des atteintes de la vaguelette. Des câbles sont tendus. Les canons de la marine pilonnent la côte. Les véhicules blindés, canons automoteurs, camions amphibies, se jettent à l'eau et montent en lignes offensives, larges, têtues et implacables.

A 7 h. 25, la puissance de feu est au maximum. Les croiseurs et les destroyers se placent derrière les chalands. La pluie gicle en bourrasques furieuses. La mer est nerveuse. De grands nuages de fumée sont formés par l'éclatement des obus. Les éclairs des coups de canon zèbrent le ciel. Cependant, les soldats aéroportés sont prêts de terminer leur mission, géants de l'offensive qui surgissent du brouillard normand et qui surprennent l'ennemi. La marine s'emploie à réduire le feu des batteries côtières. Et celles-ci répandent partout des flammes. La vue est aveuglante et le bruit des tonnerres déchainés roule en grondements assourdissants.

Sur la lignée des plages, le Mur de l'Atlantique se défend. Les villas qui présentaient l'aspect de logis inoffensifs se démasquent comme des corsaires au temps de la grande capitainerie des mers. Là où l'on ne croirait ne trouver que des jardinets, il y a des fossés cimentés dans lesquels les fers dressés forment des barrages anti-tanks. A Houlgate, et sur toute la côte, il y a des engins d'échouage dissimulés dans le sable fin. Toute la zone est minée. A Villers-sur-Mer, ce tube qui émerge près

de la digue n'est pas un château de sable. Une tourelle grise le coiffe comme un casque. C'est celle d'un tank Renault FT, enrobé dans du ciment. Les barbelés courent au long du parapet. Toutes les sorties de bains de mer sont murées. Les blockhaus se succèdent. Le « restaurant de la rive normande » ne sert que de la mitraille. Au delà de Blonville, des barrières et de fausses fenêtres sont peintes sur les murs pour laisser croire, de loin, que les maisons sont habitées.

A Deauville, un blockhaus, à mâchoires de ciment, est établi à dix mètres du « Bar du Soleil » défunt. Et l'ancienne librairie où, les jours de Grand Prix, les auteurs à la mode venaient signer leurs ouvrages est une cantine.

Les rangées de cabines sont défendues par des barbelés et, dans la ville, des Français s'agitent dans le dos des Boches. Dès ce premier jour, Pierre Brière, Emile Dupont, Fernand Lagnel, Emile Louvel, Léon Tellier, à qui se joint Stanislas Kukula, un étranger, vont aux renseignements et les transmettent. Ils joueront ce jeu jusqu'à la mi-juillet, date à laquelle ils seront arrêtés. Conduits sur la plage, non loin des cabines, ils seront affectés à des travaux. Ils creuseront une tranchée dans le sable. Après quoi, le 25 juillet 1944, ils seront fusillés et enterrés dans cette fosse dont leurs bourreaux ne leur avaient pas dit qu'elle devait être leur tombe. La cruauté allemande va être renforcée, s'il se peut, par les revers.

Dès le 6 juin, pendant que les bombes tombent en masse sur nos villes normandes, l'appareil de défense allemand prend position tout au long du rivage. A l'entrée du port de Deauville, boulevard Cornuché, devant la villa

« Tabou », ces carrés de maçonnerie qui ressemblent à un appareil de projections cinématographiques en plein air dissimulent un canon. C'est un engin spécial automatique dont le tir est rapide et qui balaie toute la passe.

Cependant, c'est à Asnelles-sur-Mer et à Arromanches que le Mur de l'Atlantique reçoit l'assaut anglais. Les Américains attaquent à l'ouest, sur la plage de Saint-Germain-de-Varville, à l'est de Sainte-Mère-l'Église. Le blockhaus qui défend la plage d'Arromanches est en liaison avec ceux établis sur la pente de la falaise. A l'intérieur, un dessin colorié trace un profil de la baie et donne les distances de tir. Nous sommes à 930 mètres du sommet de la côte et les petits promontoires au delà desquels le rivage s'incurve dans les terres sont à 1.355 mètres. Mais l'attaque vient d'en face, à 5.500 mètres. Les réduits ne tiendront pas. Le canon installé à mi-côte de la falaise ne tirera pas longtemps.

Des monstres marins prennent possession de la plage. Ce sont autant de pontons flottants que supportent d'énormes bouées. Des plates-formes de fer sont bientôt reliées les unes aux autres. Elles forment un seul et même plan dont l'inclinaison est douce. La chaussée en est rugueuse afin que les chenilles puissent s'y agripper et prendre force au lieu de tourner à vide. C'est l'heure des tanks. Ils arrivent en longues files et montent, comme s'ils glissaient, sur la digue. Ils s'avancent sur la route de Bayeux qu'ils doublent en pénétrant dans les terres. La

borne kilométrique VO 6 indiquant « la plage d'Arromanches à 0 km. 200, celle de Tracy-sur-Mer à 2 kilomètres sur le chemin GC 65 et Asnelles-sur-Mer à 4 kilomètres » est renversée. Elle seule livre en somme le plan stratégique des Alliés. Les troupes débarquent à Asnelles et le matériel à Arromanches. C'est la ruée pour la défense de la tête de pont.

**

A présent, la Normandie, mutilée, n'a plus, en campagne, que des haies ouvertes par la poussée des tanks. Elle garde d'ailleurs des cimetières de blindés. Cimetières industriels que dominent encore les tourelles dont les canons sont cloués dans leur position de combat. Les « Tigres », avec leur canon de 88 allongé ; les « Panthers », plus légers, avec leur canon de 75, voisinent avec les chars « Sherman » de 32 tonnes, pourvus d'un canon de 75 allongé, et avec les chars de 22 tonnes qui portent un canon de 37 et une mitrailleuse de tourelle et de capot. Les camions amphibies, les lance-flammes, les chars légers de cavalerie, les autos-mitrailleuses, les engins mécaniques de toutes les nations sont rassemblés sur vingt de profondeur dans ces parcs sur-humains à chenilles de Babel. Edna T 124.529 ; T 125.029 ; T 125.628, etc... Ce sont les victimes du nouvel état civil minéralogique.

Pour les combattants, la Normandie n'a été qu'un immense champ d'honneur. Nombre de vaillants sont tombés au combat. Les corps sont en voie de rassemblement sous les alignées géométriques des croix de bois blanc, à ras du sol. Les gradés sont mêlés à leurs hommes, chacun sous son petit tertre. Telle est la règle et notamment en ce « Bayeux british Cemetery » n° 7 F/1, qui est tracé pour cinq mille tombes. Des milliers parmi d'autres qui sont venus sur les côtes de France pour y combattre. Leur destinée les a couchés dans la terre normande après leur offensive victorieuse en cette mille et quatre cent quarante-quatrième nuit de la « lutte du peuple français pour sa libération ».

Un correspondant de guerre a relaté :

— Un Français qui venait d'assister au débarquement sur la plage me parlait presque farouchement. Mais des larmes lui coulaient le long des joues. Il mit son bras autour de mes épaules, m'embrassa légèrement sur les deux joues, et il me répétait d'une voix brisée : « Liberté ! Liberté ! »

Expression qui traduit bien la longue souffrance d'un peuple parvenu à la limite douloureuse de son espérance.

A. R.



Naguère station du luxe et de la vie facile, la plage de Deauville est devenue la tombe de patriotes français que les Allemands, à la cruauté renforcée par les revers, obligèrent à creuser une tranchée, fusillèrent et enfouirent dans cette fosse, dernière et héroïque demeure de ces vaillants qui payèrent de leur vie une lutte clandestine et victorieuse.



En Normandie, immense champ d'honneur des combattants alliés, voici le « Bayeux british Cemetery » aux cinq mille petites croix de bois blanc alignées géométriquement où dorment de leur dernier sommeil, mêlés fraternellement, chacun sous son tertre minuscule, gradés et soldats couchés en terre de France après leur offensive victorieuse de juin 1944.

UN BRANCARD SUR UNE TABLE D'HOSPICE

C'était Rommel qui perdait la bataille de sa vie

17 JUILLET 1944. La Normandie est au cœur de la bataille. Elle est drapée dans la splendeur de l'été. En plein pays d'Auge, on entend le bruit du canon. Des voitures allemandes passent rapidement sur la route avec un petit crissement léger. Des avions alliés rôdent dans le ciel. Des chars, à grand fracas, montent en ligne. Ils cheminent au long des haies à l'intérieur des terres.

Là-bas, le combat n'en est qu'à sa première phase. Depuis neuf jours, les troupes britanniques sont entrées à Caen. Elles approchent de Saint-Lô. Les pointes de leur attaque se dirigent sur Vire. De l'autre côté, dans le Cotentin, les Américains ont percé les lignes ennemies. Coutances et Granville sont prises. Les blindés alliés menacent Avranches et Fougères.

Par ici, on se bat au delà de l'Orne. Les troupes allemandes, qui tiennent encore Vaucelles, sont installées entre l'Orne et la Dives.

Une longue voiture militaire, découverte, avec des glaces à larges facettes, se trouve à Sainte-Foy-Montgomery, sur la route de Saint-Pierre-sur-Dives à Vimouliers. Deux officiers y ont pris place, loin de toute escorte. Les avions sont vigilants. Tout ce qui roule doit être attaqué. Il faudrait se garer. Un passage à niveau. C'est la descente en piqué d'un chasseur. La mitraille fouette l'air et fracasse les branches des saules. La voiture n'a pas ralenti. Le conducteur est touché à l'épaule. Il n'est plus maître de sa direction. La voiture monte sur la borne. L'autre officier s'est dressé. Il tombe dans le vide.

Livarot, petit bourg normand

A six kilomètres de là, un bourg normand : Livarot, coquet, paisible d'aspect. Il est disposé en double rangée de maisons, à angle droit sur la route. Au carrefour, un officier de chars SS stoppe sa voiture. Il hèle :

— Un docteur !

On le lui indique. Il repart. A vingt heures, une auto militaire s'arrête devant l'hospice. On descend précautionneusement un blessé sur un brancard. Il a perdu connaissance.

La révérende mère, sœur Saint-Isidore, se présente sur le perron :

— Va chercher M. Lecesne, dit-elle à un secouriste.

C'est le pharmacien. Il est maire du pays. On le trouve à son bureau. Il prenait la radio anglaise. On le déränge.

— On a besoin de vous. Il y a un général à l'hospice !

Il s'y rend. Le corps est étendu dans le vestibule. Il le fait transporter dans la salle à manger Henri II voisine, où on le couche sur la table, dans la perspective verticale du lustre à lampes ouvertes comme des coupes renversées. L'œil du blessé est tuméfié. L'oreille droite saigne.

— Double fracture du crâne. Plaie au-dessus de l'œil gauche.

Le pharmacien croit avoir entendu un nom qui ressemble à celui de Rommel. Faute de médecin, il dégrafe l'uniforme. Une montre lui glisse dans la main :

— Pièce à conviction, pense-t-il.

Il fait deux piqûres d'huile camphrée.

— Emmenez-le à Bernay.

— Pas d'ambulance !

— Démontez votre siège arrière. Posez un matelas.

L'officier de SS emmène la voiture.

La mère supérieure confie :

— On m'a murmuré que c'était Rommel.

— Il y a deux bâtons croisés sur l'épaulette. On verra bien. J'ai sa montre.

La sœur croise les mains, mi-inquiète, mi-encourageante.

Un mort mystérieux...

Les allées et venues se succèdent. Le soir, un autre officier arrive :

— Ça va bien là-bas. Dites que vous n'avez rien vu.

A deux heures du matin, un médecin militaire allemand frappe à la porte. Il vient chercher les « am-



M. Lecesne, pharmacien et maire de Livarot, et la mère supérieure de l'hospice de Livarot, sur le perron de l'hôpital

oules vides ». On ne sait jamais... Il s'étonne que l'on n'ait pas pratiqué de piqûre antitétanique.

Le lendemain, dans la matinée, enquête d'un colonel d'état-major.

— L'hor-lo-ge du maréchal ? demande-t-il.

Le pharmacien l'avait gardée !

Il n'insiste pas et se borne à assurer que le « maréchal est très bien ».

Une demi-heure après, nouvelle visite : celle d'un général et d'un médecin-colonel. Ils tiennent un autre langage. Ils demandent à M. Lecesne ce qu'il pense de l'état du blessé. Le maire-pharmacien se tire la barbe qu'il a en rectangle et d'un blond pâli. Il y a un éclair dans son œil bleu :

— Pour moi, il est f...ichu.

La voix du général s'étrangle :

— C'était un grand général, un grand chef et un bon camarade, dit-il.

Ainsi on apprit la mort probable.

Le surlendemain, enquête de la Feldgendarmarie :

— Vous avez dit que le maréchal Rommel avait été blessé ? La radio anglaise l'a annoncé !

— Ah ! c'était le maréchal Rommel ?

Il avait été, en effet, transporté à Bernay. Il y est laissé pour mort à 15 heures le lendemain, à l'hospice des sœurs Saint-Vincent-de-Paul. L'officier qui l'avait piloté et qui avait l'épaule emportée expira, lui, en arrivant.

Le corps de Rommel fut emmené par avion en Allemagne. Le Reich n'annonça la mort qu'en octobre. Aujourd'hui, le fils de Rommel déclare que son père s'est remis... Et que trois jours après



LE CHATEAU DE QUEVRUCQ, QUI ABRITA LE Q.G. DE ROMMEL, AUX ENVIRONS DE LIVAROT.

la chute, il fut impliqué dans le complot contre Hitler et qu'il dut ensuite s'empoisonner ?...

Dans le château de Quévrucq

Que de remue-ménage détermina, de son vivant, cet homme à tête de bouledogue ! En arrivant en Normandie, avant le débarquement, c'est lui qui fit activer la mise en état du « Mur de l'Atlantique », lui qui s'avisait de faire transplanter dans les clos normands des troncs d'arbres dits « anti-avions », lui qui prescrivit la pose intensive de mines. Il en mit partout. Quinze mille hectares sont ainsi empoisonnés dans le Calvados et dix-huit mille dans la Manche, sans compter les plages. Il y faudra un minimum de quatre ans pour enlever l'essentiel, et si l'on tient compte des mines de verre, ou des mines de bois qui ne peuvent être détectées et dans l'état actuel de nos moyens, il faudrait y passer trente ans !

Dans la région de Livarot, Rommel avait établi son quartier général au château de Quévrucq. Dans un pavillon de chasse aux poutres normandes. En plein bois, sur une hauteur d'où, dans la trouée d'une allée de tilleuls, il apercevait, sur le versant opposé, la perspective de Sainte-Marguerite-de-Vielte.

Les services y étaient arrivés le 30 juin. Vite, la Gestapo avait expulsé le garde, M. Charles Lozé. A vingt heures, tout devait être débarrassé. Pas assez vite cependant, pour que le garde ne pût apercevoir le maréchal.

— Cachez-vous. Retournez-vous. Qu'il ne vous voie pas !

Et défense d'en parler. A la moindre imprudence, enquête au village.

Deux hures de sanglier et une tête de cerf décoraient la salle normande du rez-de-chaussée. On menait bonne vie sous les poutres apparentes du plafond, bleu et rouge alternées.

Au dehors, deux massifs de rhododendrons. Quel objectif ! On y avait emporté un héron huppé, monté sur piédestal. Trophée de chasse. Et au travers de la balustrade rustique, ces messieurs se plaisaient à jouer de la mitraille et à tirer sur cette cible fragile. Ils avaient remarqué aussi le culot d'un obus désamorcé. Ils l'avaient placé à bonne distance. Une monstrueuse émulation les prenait et ils s'emparaient des assiettes pour les jeter à qui les briserait sur la masse verticale, fichée en terre. « Schadenfreude ! » Joie mauvaise et perverse !

Le 18 juillet, un sous-officier d'Aix-la-Chapelle était de service au téléphone. C'est lui qui reçut la communication. Il s'exclama :

— Blessé ?

— Non, « tod », lui répondit-on.

Et le garde-chasse traduisit d'un « kaput » joyeux et définitif.

Il s'agissait de Rommel. Donc, sous toute réserve.

Le vainqueur de Rommel

A quelc les dizaines de kilomètres de là, le général sir Bernard Montgomery logeait plus simplement dans une ferme, située sur la petite route d'Arromanches à Bayeux : la ferme de Pouligny. Il y était arrivé en « jeep ». Il n'avait pas expulsé les fermiers. Il ne se cachait pas. On rapporte à Saint-Vigor-le-Grand qu'un jour, il se mêla sans façons, à ses hommes, « en coup de main ». Il les aidait à débarrasser la route d'un chargement de bois tombé d'une charrette.

Mais depuis que Rommel avait su échapper à Montgomery, depuis la retraite-éclair d'Égypte et de Tripolitaine, ils avaient un compte à régler ensemble. Il l'est depuis le 17 juillet, sur cette même route de Sainte-Foy, berceau de la famille Montgomery. La destinée a ainsi des caprices symétriques et fulgurants. Rommel disparaît avant que ses armées ne cèdent dans la plaine de Caen. Et avant leur écrasement au long des boucles ensorceleuses de la Seine, sous la direction de son successeur, von Kluge, première victoire décisive en terre normande, Rommel y avait joué et perdu la dernière bataille de sa vie en se cassant la tête sur un tas de cailloux.

Jun 1945.

Les débarquements à travers l'Histoire

par André RENAUDIN

Le jour J a été le lundi 5 juin 1944. Dans l'après-midi eut lieu le départ de la marine britannique et américaine à destination de la France. La plus grande opération maritime de l'histoire était désormais en cours d'exécution. Deux sections furent constituées. Les Américains se dirigèrent vers les plages occidentales et les Britanniques vers les plages orientales. Six cents bateaux de guerre se rassemblèrent et quatre mille bâtiments divers ainsi que des milliers de chalands afin de transporter le corps expéditionnaire allié. De minuit à huit heures du matin, le 6 juin, la préparation aérienne fut digne d'une telle ampleur. Sept mille cinq cents sorties furent effectuées par les bombardiers et dix mille tonnes de bombes déversées sur le terrain de côte occupé par l'ennemi. Les pièces de marine ouvrirent le feu sur les batteries allemandes. L'assaut du « mur de l'Atlantique » commençait.

L'énormité des moyens mis en œuvre apparaît sans peine à l'esprit. Des cargos ont été spécialement construits pour débarquer les troupes et le matériel. Leur avant ressemble à leur arrière, et c'est l'avant qui est à quai. Il est constitué par deux portes étanches à double vantail. Elles s'ouvrent au moment voulu. Une autre porte intérieure s'abat en pont levis, et aussitôt un lourd camion attelé d'une remorque se met en marche pour accomplir, sur terre, la mission qui lui est assignée.

En dépit du caractère prodigieux de la réalisation industrielle, le principe de cette conception n'est pas nouveau. Un membre de l'Académie de Rouen, M. Pierre Abbat, qui est lui-même un constructeur de navires, a consacré à cette observation un mémoire.

« Mais cela ressemble fort à nos

UN DEBARQUEMENT MANQUE : ARCHIMEDE REPOUSSE A SYRACUSE LA FLOTTE ROMAINE EN INCENDIANT SES NAVIRES AVEC DES MIROIRS ARDENTS.



LA FLOTTE DE GUILLAUME LE CONQUERANT APPAREILLE POUR L'ANGLETERRE (1066).



LE TEMPS DES CROISADES : LES COMPAGNONS DE SAINT LOUIS EMBARQUENT POUR LA TERRE SAINT.

« huissiers » du temps des croisades, dont le texte français du contrat, signé en 1246, entre les Génois et les envoyés de saint Louis, disait : « Et aura une pope ronde à trois rodes et porte par lesquels li cheval « pourront issir et entrer ».

La rode du milieu servait de mèche d'étambot; les latérales étaient les axes des deux portes. Et ces portes devaient être étanches. Joinville a noté que « la porte de la nef fut ouverte et que tous les chevaux y entrèrent ». La porte fut alors « reclose ». Il assure qu'on la « boucha bien », de la même manière que l'on aveugle une voie, « pource que quand la nef est en la mer, toute la porte est dans l'yaue ».

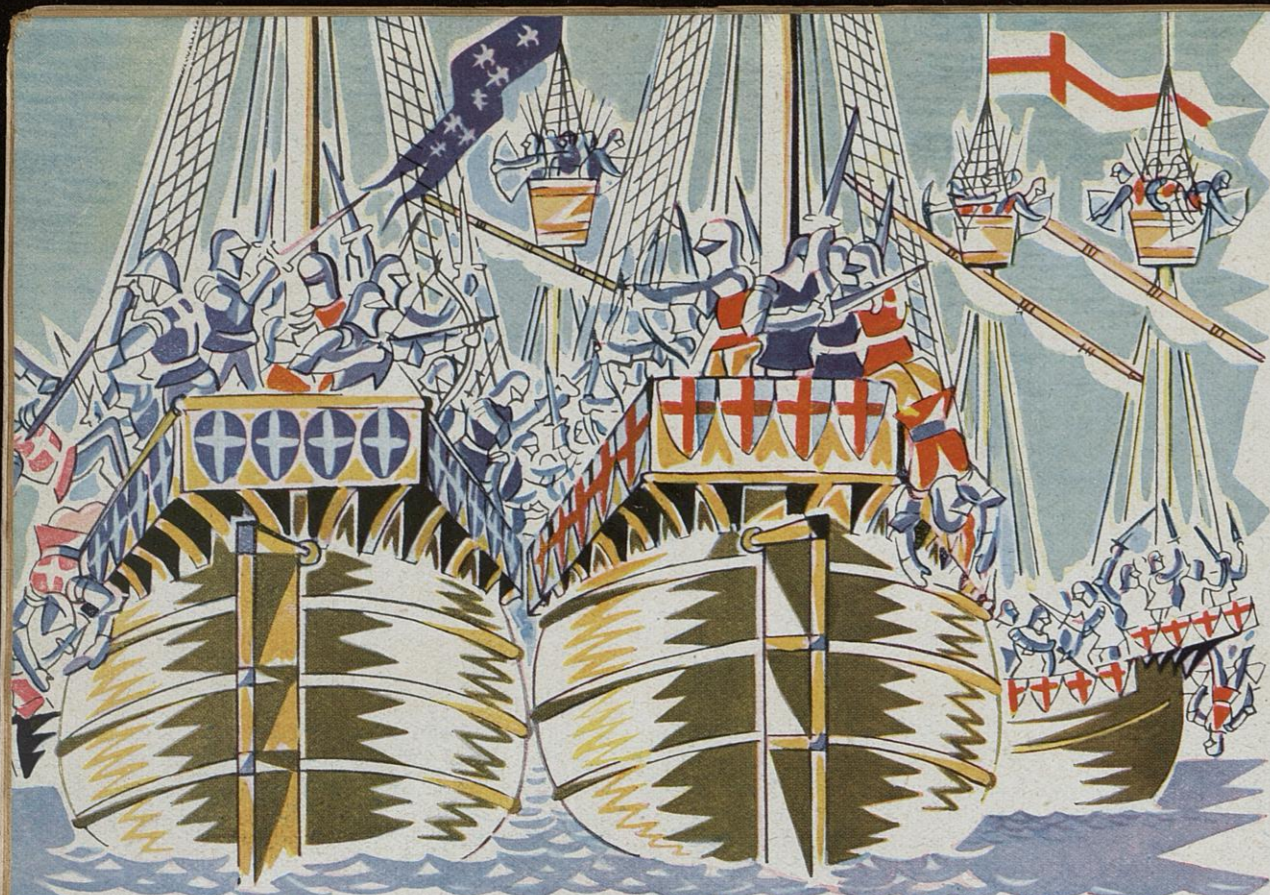
Toutefois les « huissiers » accostaient par l'arrière. Selon Villehardouin, « les mariniers ont ouvert la porte, et les chevaux en furent extraits ». Ils n'ont fait que précéder, de loin, les chevaux-vapeur dans une histoire des débarquements, riche en péripéties.

Les images de l'histoire n'en sont pas moins audacieuses. La flotte du bon roi saint Louis comportait 1.800 vaisseaux. Ils ont été rassemblés à Chypre en 1228. Deux mille huit cents chevaliers accompagnaient le roi de France. Mais par suite des aléas, il n'en débarqua que sept cents sous Damiette.

La ville aux dômes dorés était située à deux kilomètres de la mer, entre les deux bras du Nil. Le sultan Melech Sala avait concentré sa flotte sur un des bras. « Elle pavaisait le ciel de ses bannières. » Sur le rivage, l'armée portait des armes de « fin or si très reluisantes », d'après Joinville, « que quand le soleil y frappait, il semblait proprement que ce fut cet astre lui-même ».

On entendait le bruit des cors recourbés des Egyptiens « si énormes que deux faisaient la charge d'un éléphant ». C'est alors que, pour entraîner les troupes, le roi Louis IX descendit de son vaisseau. Suivi de six hommes d'armes, il se précipita devant cette masse étincelante d'or et de feu « l'écu au cou, son heaume en la tête et son glaive au poing ».

On sait que la flotte du sultan ne résista



ENCORE UN DEBARQUEMENT MANQUE : LA FLOTTE DE PHILIPPE VI DEVANT CONQUÉRIR L'ANGLETERRE EST ANÉANTIE AU PORT, A L'ÉCLUSE (22 JUIN 1340), PAR LA FLOTTE ANGLAISE.



UN DEBARQUEMENT AVEC ARMES ET BAGAGES EN 1346, EDUARD III D'ANGLETERRE MET PIED A TERRE A LA HOUGUENOT-WAAST.



UNE EXPEDITION IMPRESSIONNANTE EN L'AN 1390 : L'AMIRAL JEAN DE VIENNE VA DEBARQUER EN TUNISIE AVEC UNE « ARMÉE D'AFRIQUE » FORTE DE 1.500 COMBATTANTS.

pas et que le roi et les princes entrèrent nu-pieds dans la ville. Les voûtes de la mosquée retentirent bientôt d'un *Te Deum* triomphant.

Et ceci n'empêcha la croisade de mal finir. Trois ans après, six mille hommes seulement étaient les rescapés de Saint-Jean-d'Acre.

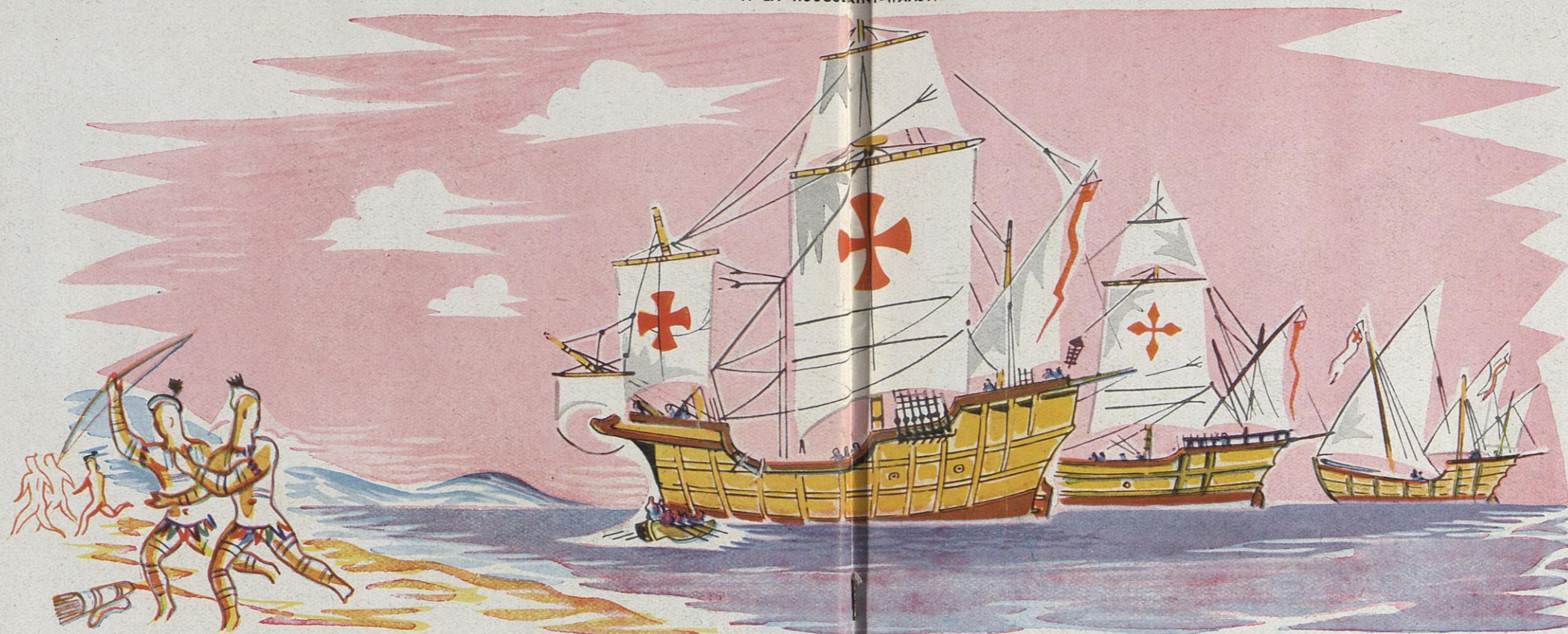
L'aventure marine des débarquements était lancée dans le monde depuis le temps des Argonautes. Ils étaient à la recherche de la Toison d'Or d'un bélier. On la disait suspendue à un chêne et gardée par un dragon. Le navire *Argo* comportait cinquante rangs de rameurs. Et, selon les récits de l'épopée grecque, le mâ, taillé dans un chêne de la forêt de Dodone, possédait le don de divination.

Ce vaisseau fit école. Trente ans plus tard, vers l'an 1.200 (avant J.-C.), la guerre de Troie entraîna l'équipement de cent bateaux. Le roi des rois, Agamemnon, chef des princes grecs, conduisit l'expédition. Le siège de Troie fut entrepris. Il se termina, comme on le sait, par la destruction de la ville, dix ans après. Cette victoire ne préserva pas Agamemnon d'une sombre destinée. Au retour dans ses foyers, il périt de mort violente. Selon les uns, il fut assassiné pendant son repas par un certain Egisthe à qui il avait eu l'imprudence de confier, durant son absence, sa femme et ses enfants; d'après les autres, il fut égorgé, au bain, par sa femme...

**

La grandeur des entreprises humaines de cet ordre se retrouve, à différentes époques de l'histoire. Elle traduit l'importance des grands meneurs de jeu qui surent susciter la création de si considérables masses d'hommes et de matériel.

Un demi-siècle avant notre ère, un fastueux roi de Perse consacra



UN DEBARQUEMENT PACIFIQUE MAIS QUI CHANGEA LA FACE DU MONDE : CHRISTOPHE COLOMB TOUCHE LA TERRE D'AMERIQUE LE 12 OCTOBRE 1492.

quatre années à des préparatifs grandioses. Il concentra en Cappadoce 1 million 500.000 hommes et dans les ports voisins, douze cents voiles. Il voulait conquérir la Grèce et effacer la honte de Marathon. C'est pourquoi il établit un pont de bateaux sur l'Hellespont. Or l'ouvrage fut détruit, en une nuit, par la tempête. Le roi en conçut une violente colère. Il ordonna de marquer les flots au fer rouge. Il fit frapper la mer à coups de fouet. Son orgueil était si grand qu'il commanda de jeter des chaînes au fond de l'eau pour mieux témoigner qu'il était son maître.

Une telle prétention ne fut pas satisfaite. Le monarque décida d'attaquer la flotte athénienne. Il ne doutait pas de la victoire. Il envoya des troupes dans les îles voisines afin qu'aucun des Grecs ne pût se sauver. Alors, majestueux et imposant, il se plaça sur un trône élevé et il donna le signal du combat.

C'est ainsi que, malgré tant de prétention, Xerxès 1^{er} perdit la bataille de Salamine et que, fugitif, il dut rentrer en Asie à bord d'une petite barque. C'est le sort qu'ont eu et mérité les Germains sur les côtes normandes en 1944.

Les grandes entreprises de débarquement furent

rarement satisfaites. Syracuse fut prise en 212 par les Romains, mais après un blocus de trois ans. Les assiégés comptaient parmi eux un homme qui devait devenir illustre. C'était le géomètre Archimède. Il inventa des machines qui saisissaient les galères au moyen d'un croc, les soulevaient et, en les laissant retomber, les abîmaient dans les flots ou les brisaient contre les rochers. Des « miroirs ardents » portaient le feu sur les vaisseaux.

**

Le 28 septembre 1066, la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume de Normandie nécessita l'emploi d'un grand nombre de bateaux. Trois mille, d'après Guillaume de Jumièges; 1.700, selon une autre source. Il fallait transporter 60.000 hommes ainsi que le matériel, les chevaux et les approvisionnements :

« Odon de Bayeux promet 100 navires; Robert de Mortain, 70; Nicolas, abbé de Saint-Ouen, s'inscrit pour 15 vaisseaux et 100 chevaliers; Hugues à la longue barbe, seigneur de Montfort, fournit 50 navires et 69 hommes d'armes », Fécamp préparait une flotte. A

BOULOGNE 1804: NAPOLEON A RASSEMBLE POUR DEBARQUER EN ANGLETERRE 1.577 BATIMENTS, 148.000 HOMMES, 8.000 CHEVAUX, MAIS LA TENTATIVE ECHOUE.

Dives, à Honfleur, à Rouen, dans tous les chantiers bordant la Seine, on construisait activement, sur le modèle du drakkar ancestral, les navires nécessaires.

Les troupes se concentrèrent autour de Dives, dans une région voisine de celle que les opérations de 1944 occupèrent. La discipline était rude. Le duc Guillaume ne plaisait pas. Il tenait beaucoup au moral de ses hommes. Il avait prescrit de « nier les naufrages », même de ceux qui auraient des témoins. Défense de laisser en parler. Tous les corps que la mer pourraient rejeter seraient enterrés immédiatement et « secrètement ».

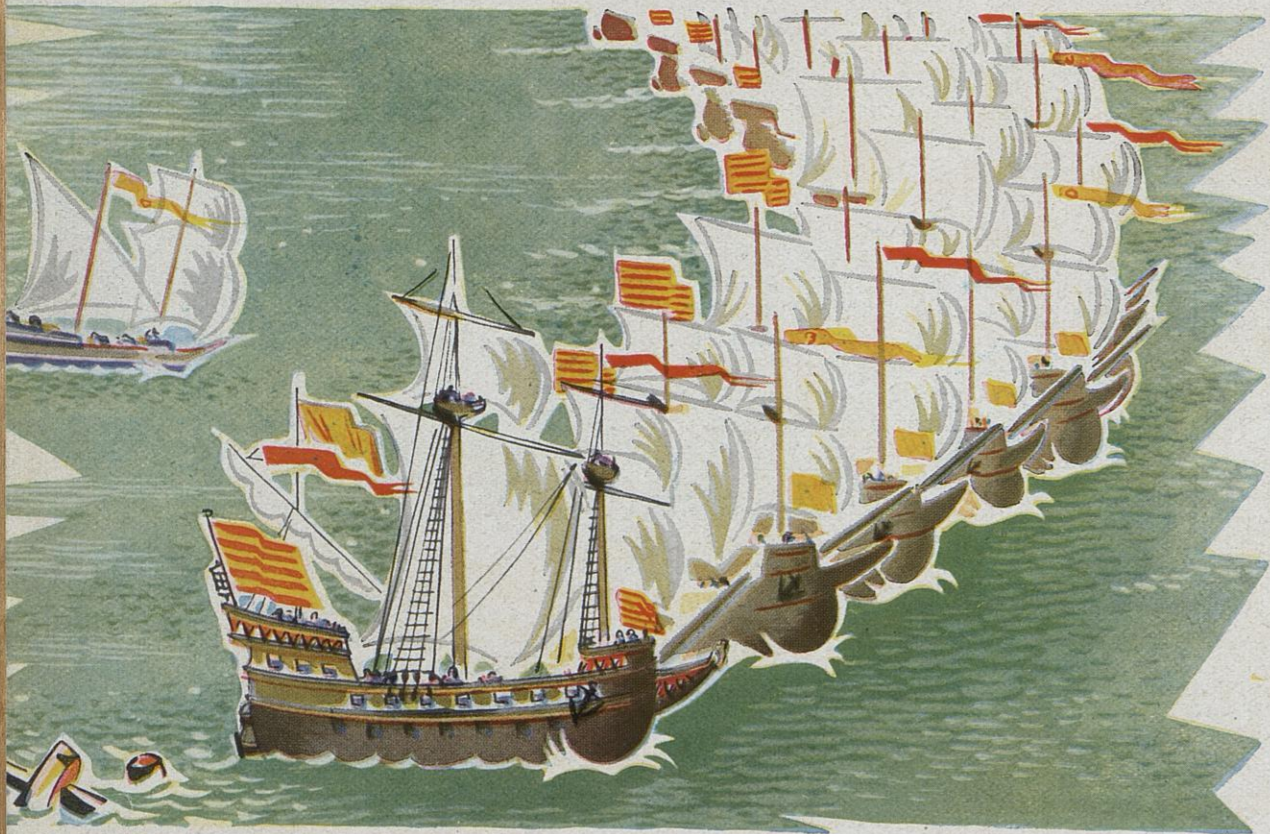
Après l'apparition d'une comète, le vaisseau ducal s'embarqua. C'était le *Mora*. Il arborait l'étendard du Pape. Son pavillon était une grande croix. Sur ses voiles rouges, on avait peint les deux léopards héraldiques de Normandie. La figure de proue représentait un enfant montrant l'Angleterre de son index droit et tenant, de la main gauche, un cor d'ivoire qu'il embouchait.

Le *Mora* fut illuminé afin de servir de bateau fanal et de point de ralliement. Vaine précaution. Navire de grande classe, fin et racé, offert par Mathilde, la femme du duc, il avança plus vite que les autres et se retrouva soudain, seul en mer.

D'après Julien Guillemard, retraçant la « vie prodigieuse de Guillaume le Conquérant » :

« Et si l'armée normande abandonnait son duc, redoutant les pires épreuves ! Son angoisse est douloureuse, et celle de ceux qui l'accompagnent l'est plus encore. Mais Guillaume est beau joueur. Il fait diminuer la voile et demande qu'on lui serve à manger. « Les autres bateaux vont nous rejoindre bientôt », dit-il. Peu après, la vigie annonçait, dans ses mains en porte-voix, qu'une forêt de mâts et de voiles venait d'apparaître à l'ouest. »

La flotte aborda à Pevensey, après avoir trompé la vigilance de l'escadre



UNE TENTATIVE DE DEBARQUEMENT QUI N'ABOUTIRA PAS : LA GRANDE FLOTTE DE PHILIPPE II (L'INVINCIBLE ARMADA) S'EN VA (1588) A LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE.



LES DÉBARQUEMENTS A TRAVERS L'HISTOIRE (suite et fin)

anglaise. L'opération se passa à la haute mer et les drakkars s'avancèrent le plus possible vers la grève en sorte qu'au jusant ils échouent et les hommes débarquent.

Le 14 octobre retentit la terrible clameur des Normands : « *Diex aie.* » Les trompettes sonnent la charge. La bataille d'Hastings décide du sort de l'Angleterre. Un duc normand deviendra roi d'Angleterre.

Trois siècles après, le 22 juin 1340, Philippe VI, dit de Valois, mit à la voile 160 vaisseaux portant 40.000 hommes. Le roi voulait combattre Edouard III d'Angleterre. Mais celui-ci assembla une flotte supérieure en nombre : 250 nefes. Et l'impétuosité de l'amiral Bahuchet qui, d'après Froissart, « *ne savait que compter* », fit perdre la bataille de l'Ecluse, petit port sur la mer du Nord.

Une nouvelle tentative eut lieu sous Charles VI. Le connétable Olivier de Clisson commandait l'expédition préparée dès 1380. Elle était réalisée avec 72 navires portant 20.000 archers, 20.000 arbalétriers, avec une flotte d'invasion de plus de 1.000 vaisseaux. La tempête s'éleva et les nefes, se heurtant les unes contre les autres, furent déseparées et se dispersèrent.

Au XVI^e siècle, on retrouve la constitution d'une flotte de guerre importante. L'Armada de Philippe II avait été projetée en 1583 et exécutée cinq ans plus tard. Elle était envoyée contre l'Angleterre avec mission de restaurer la foi catholique, punir Elisabeth de la décapitation récente de Marie Stuart, et surtout permettre de faire valoir les droits que la reine d'Ecosse avait légués au roi d'Espagne sur son pays et sur l'Angleterre. L'Armada que Philippe II voulait « *invincible* » représentait 135 navires. Partie du Tage avec 8.000 matelots et 19.000 soldats, elle devait se grossir d'un contingent de 32.000 hommes appartenant au duc de Parme et prenant passage sur des bateaux plats.

Or, elle essuya deux terribles tempêtes, l'une au cap Finisterre, la seconde près de Calais. Elle fut dispersée, harcelée, menacée par les brûlots anglais. Bref, le duc de Medonia Sidonia ne ramena que des débris, soit 55 navires, après en avoir perdu 80.

Napoléon vit plus grand. En 1801, il donna des ordres pour la construction d'une flottille composée de 2.365 chaloupes de débarquement et de 12.000 marins. Elle



UN DEBARQUEMENT MASSIF EN 1830 : L'ALGERIE. 30.000 HOMMES SONT MIS A TERRE EN L'ESPACE DE TROIS JOURS.



COMMENT ON IMAGINAIT UN DEBARQUEMENT EN ANGLETERRE VERS LA FIN DU XVIII^e SIECLE: NAVIRES ACTIONNES PAR DES MOULINS A VENT, BALLONS CHARGES D'HOMMES ET D'EXPLOSIFS, TUNNEL SOUS LA MANCHE, RIEN N'Y MANQUE.



UN GRAND DEBARQUEMENT EN 1854 : LA CRIMEE, 356 NAVIRES, DONT 89 BATIMENTS DE GUERRE, 60.000 HOMMES.

devait être en mesure de recevoir à bord une armée de 160.000 hommes, 10.000 chevaux, 650 bouches à feu. Mais ce n'était là que des intentions, semble-t-il. Elles aboutirent en 1802 à la paix d'Amiens, laquelle fut dénoncée. En 1803, les préparatifs reprirent. La flotte de transport distinguait des chaloupes canonnières, des bateaux canonnières, des caïques et des prames, petites corvettes fortement armées, et 500 bateaux de pêche réquisitionnés. Au total, 1.500 navires.

« Le pays tout entier avait participé à cet immense effort et les flottilles, construites sur les rivières, arrivaient successivement au rendez-vous de Boulogne, sous la protection des batteries côtières ». Il s'y ajoutait une cinquantaine de vaisseaux de ligne et l'appui de la flotte espagnole. Les forces navales anglaises étaient au moins quatre fois supérieures.

Le 20 décembre 1805, le désastre de Trafalgar subi par les forces combinées de France et d'Espagne contre-balançait en Europe l'effet du triomphe d'Austerlitz.

Le débarquement n'eut pas lieu. Il valait mieux que ses possibilités matérielles eussent été réservées à l'année 1944 et que les armées et les flottes alliées eussent eu un triomphe d'organisation, de technique, d'intelligence et d'exécution.

Il était bien préférable pour la France que les armées de Hitler eussent été celles au détriment desquelles on a vu réalisé le rêve des chroniqueurs de Charles VI, soit « l'appareil de guerre le plus grand, le plus magnifique, le plus formidable qu'on eût vu, sur mer, en Europe ».

Illustrations de J.-P. LENOIR.

LE TROISIÈME FRONT

OU LA RÉSISTANCE FRANÇAISE DANS LA BATAILLE DE NORMANDIE

par le Commandant F. O. MIKSCHÉ

L'ORGANISATION de la Résistance française fut depuis 1940 l'une des préoccupations les plus importantes de l'état-major du général de Gaulle à Londres. Ce travail passa naturellement par plusieurs phases qui, finalement, se sont développées en un ensemble parfait. Cette évolution résulta principalement du développement même de la guerre.

Immédiatement après l'occupation de la France par les Allemands, le problème se posa de tisser un réseau d'intelligence (service secret) permettant la plus stricte surveillance des activités de l'ennemi. Grâce au grand patriotisme des Français, nous devons déclarer que les résultats furent surprenants, même au bout de quelques mois. Chaque mouvement des occupants allemands, ainsi que ceux des autorités de Vichy, furent immédiatement rapportés, et il est juste de dire que l'état-major de Londres fut inondé d'informations de toutes sortes, même de l'ordre le plus secret, comme, par exemple, les « Ordres de maintien » élaborés par l'administration de Vichy pour certaines villes et différents départements. Une grande partie de l'information reçue montrait clairement que l'ennemi utilisait largement les ressources matérielles et la capacité industrielle du pays. Alors commença une seconde phase dans la construction de la Résistance française, laquelle entreprit non seulement de recueillir des informations, mais encore d'organiser efficacement le sabotage. Des tentatives pour empêcher l'ennemi d'exploiter la France pour son propre potentiel de guerre furent poussées aussi loin que possible. Finalement, vint la troisième phase. Elle consista dans l'organisation d'un mouvement national armé, dont le but était d'opérer effectivement, et la main dans la main, avec les forces alliées de débarquement. Dans ce but, l'état-major particulier du général de Gaulle, avec sa filiale, la B.C.R.A. (1) réalisa un travail de la plus haute valeur, qui se manifesta, d'une part, en expédiant continuellement des armes, des explosifs et des équipements divers en France, d'autre part, en maintenant par l'intermédiaire de ses émissaires et de ses agents un contact permanent entre le mouvement de Résistance français et Londres. Le devoir principal de l'état-major particulier du général de Gaulle consista principalement, toutefois, à diriger la lutte en France de telle sorte que les efforts fussent bien coordonnés dans le temps et dans l'espace avec ceux des champs de bataille principaux. La canalisation dans le temps et l'espace des efforts du mouvement intérieur français fut exécutée de telle manière qu'elle constituait un ensemble stratégique synchronisé avec les opérations de forces alliées. Ceci fut certainement une réalisation importante et décisive et permit la participation du peuple français à sa propre libération d'une façon très efficace. Il n'est que naturel de remarquer qu'il était pratiquement impossible de diriger des actions secrètes dans tous leurs détails. Une telle direction est impraticable lorsque se fait sentir le besoin de mener des mouvements révolutionnaires clandestins.

Ce travail de l'état-major de Londres fut rendu, encore plus compliqué par le fait que, pour l'invasion de la France, plusieurs possibilités étaient envisagées, et que le haut commandement allié fit son choix des lieux de débarquement le plus tard possible. D'autre part, il n'était que naturel que le lieu de débarquement exerçât forcément une influence décisive sur l'ensemble des activités clandestines. Quelle attitude y aurait-il lieu d'adopter dans le Nord si l'invasion ne pouvait réussir que dans le Sud, ou vice-versa ? Quand se produirait le moment favorable de déclencher l'insurrection dans telle ou telle région de France ? Ce furent là les problèmes qui préoccupèrent lourdement l'état-major du général de Gaulle à cette période. Lorsque la B.C.R.A. commença à établir ses plans liés à l'invasion de la France, quatre zones différentes furent envisagées pour celle-ci :

1° Entre les estuaires de l'Escaut et de la Somme, comprenant les ports de Zeebrugge, Ostende, Calais, Dunkerque et Boulogne;

2° Entre l'embouchure de la Seine et la baie de Saint-Brieuc, en Bretagne, comprenant les ports de Caen, Cherbourg et Saint-Malo;

3° Entre Bordeaux et les Pyrénées;

4° Sur la côte méditerranéenne, près de Marseille ou de Sète.

Les avantages et les désavantages du premier secteur pouvaient être considérés comme suit : du côté allemand, la côte de la Manche était la plus fortement défendue, du fait que c'était le point où le danger était plus menaçant. D'autre part, non seulement les conditions de transport maritime et de navigation y étaient les plus favorables, mais on pouvait utiliser au maximum les forces aériennes par suite de son peu d'éloignement de l'Angleterre.

Si nous considérons le deuxième secteur, les préparations en réponse à une attaque entre la Seine et la Bretagne n'avaient probablement pas été aussi intensives, mais là le problème du transport maritime en raison des récifs et des eaux peu profondes, ainsi que de la plus grande distance des ports d'embarquement, était certainement plus difficile, et l'aide aérienne moins efficace.

Le transport et la coopération aérienne auraient encore été plus difficiles dans le troisième secteur. Il est possible que la navigation et les conditions de débarquement eussent été la plus favorables, mais la distance des ports d'embarquement était trop grande.

Dans le quatrième cas, le débarquement sur la côte méditerranéenne était, d'un point de vue purement technique, certainement le plus aisé. Toutefois, de là il n'y avait que deux voies étroites pour pénétrer à l'intérieur, l'une, la vallée du Rhône entre les Alpes et le Massif Central; l'autre, la ligne du canal du Midi entre le Massif Central et les Pyrénées.

Dans le premier secteur — sur la côte Calais-Boulogne — la possibilité d'effectuer une action décisive était évaluée à cent pour cent. Là les Alliés pouvaient reproduire en sens contraire les campagnes allemandes, de 1914 et de 1940, une campagne à travers la Belgique qui amènerait les armées alliées directement à la vallée du Rhin; cela constituerait un coup porté dans le cœur même de l'Allemagne. Dans le second cas, entre la Seine et la Bretagne, où eut lieu plus tard l'invasion, les buts stratégiques étaient les suivants :

1° Diviser l'ordre de bataille allemand par une avance entre la Seine et la Loire jusqu'à la vallée du Rhône. Cette manœuvre devait être combinée avec l'invasion de la côte méditerranéenne et la pénétration des Alliés vers le Nord, dans la vallée du Rhône.

2° Prendre possession de la portion de côte dirigée vers le Nord-Est, en occupant la zone Rouen-Amiens-Cambrai afin de former une base de départ pour la campagne par la Belgique vers la vallée du Rhin, campagne décrite plus haut.

Finalement, le but stratégique de l'invasion, si elle était entreprise uniquement dans la zone de l'Aquitaine, ou sur la côte méditerranéenne, doit être également mentionné. De chacune de ces régions utilisées comme bases de départ, les opérations, stratégiquement parlant, ne conduiraient nulle part, du fait que les Allemands avaient toujours la possibilité de stabiliser leurs défenses, à un port quelconque sur la Loire, et que la seule perte de la France du Sud n'était, en aucune façon, un échec décisif pour l'Allemagne.

Ces considérations sur l'invasion, qui furent le résultat du travail très scientifique de recherches exécuté par le B.C.R.A., formèrent le trame générale sur laquelle fut plus tard adaptée l'organisation du Mouvement de Résistance entier. Ainsi le bureau exécutif du général de Gaulle à Londres estime déjà en décembre 1943 le temps nécessaire à la formation d'une tête de pont stratégique à six semaines. Pour contrebalancer les concentrations allemandes estimées dans les deux premières semaines à vingt-cinq divisions, le débarquement simultané d'au moins trente divisions alliées était nécessaire. Il fut de plus calculé qu'une campagne en France prendrait de quatre à six mois et que les forces alliées nécessitées successivement pour cette entreprise devraient se monter à quatre-vingts et cent divisions. Il est intéressant de remarquer ici que toutes ces estimations faites par le B.C.R.A. furent confirmées par le déroulement postérieur des événements.

D'après ces prévisions, il était évident qu'en aucun cas on ne pouvait considérer la Résistance française comme un coup soudain et de courte durée. Il était donc nécessaire de faire des préparatifs pour une lutte continue de plusieurs mois, en tenant compte non seulement de la valeur stratégique des différentes régions de France, mais encore de leur structure géographique, facteur qui influa largement sur la grandeur des possibilités d'action des patriotes.

Dans cet ordre de choses, il est intéressant de noter que la France est divisée par la nature en deux régions principales complètement différentes.

Dans le Nord, la contrée industrielle, à population d'une densité relative, plutôt plate, coupée par de nombreuses lignes de communication, ne favorisait que d'une façon limitée l'organisation d'actions ouvertes massives. Comme maquis, seules la Bretagne et la Suisse normande, plus tard le triangle Jura-Morvan-Vosges, furent pris en considération. En ce qui concerne l'organisation d'un maquis permanent en Bretagne et en Normandie, un grand scepticisme se manifesta même à ce moment, et en effet les organisations des F.F.I. dans ces régions se sont maintenues principalement grâce à la désorganisation inattendue et soudaine de l'« hinterland » allemand.

Les possibilités du mouvement de Résistance français dans la France du Sud furent, d'autre part, évaluées de façon fort différente. Là, le terrain montagneux favorisait largement l'établissement d'un maquis important, cachette de milliers de patriotes. Aussi l'organisation de la zone sud avait prévu l'emplacement de grands réduits, tels que :

1° Réduit du Massif Central, avec objectif d'action dans le Nord vers la Loire, dans l'Est vers la vallée du Rhône et au Sud, vers le canal du Midi et la vallée de la Garonne;

2° Réduit des Alpes, ayant pour principale mission d'agir dans la vallée du Rhône;

3° Réduit des Pyrénées, dirigé au Nord vers le canal du Midi et la vallée de la Garonne.

Du point de vue stratégique, la partie sud de la France était certainement de moindre valeur que les régions du Nord. Toutefois, il faut se rendre compte qu'il était impossible d'organiser une activité souterraine dans des secteurs où la structure géographique ne favorisait pas cette sorte de lutte de guerillas. En tout cas, les réduits de la France méridionale eurent une influence sur le développement des champs de bataille dans le Nord. Les F.F.I. qui se cachaient dans les forteresses naturelles de la France du Sud devinrent une menace constante même pour les armées ennemies opérant en Normandie, par ce fait, influençant indirectement le cours des actions sur les champs de bataille du Nord. Ils étaient de plus en relations directes avec les opérations militaires alliées dans la vallée du Rhône, laquelle formait la plus importante ligne de communication ennemie et, vers le Sud, avec les activités qui existaient dans la région du canal du Midi. Cette considération, d'après laquelle il découle que les efforts principaux de la Résistance française étaient surtout concentrés dans le Sud, avait en soi un autre avantage important. Personne, à ce moment-là, ne pouvait compter sur un effondrement aussi soudain des Allemands, tel qu'il se produisit plus tard; et on pouvait à bon droit craindre que les représailles que l'ennemi aurait

exécutées dans la région Nord, où la population ne pouvait s'échapper, eussent été plus importantes que dans le Sud. L'insurrection de Paris — quand on la considère du point de vue de la réalité — fut surtout couronnée de succès du fait de la désorganisation allemande, et il n'était pas besoin d'une grande imagination pour voir comment les événements eussent pu tourner sans cela, dans le cas de révoltes dans les grandes villes ou dans d'autres centres industriels à population dense. Les préparatifs pour l'organisation du Sud de la France, en forteresses diverses, commencèrent très rapidement. Les premiers plans concernant le Vercors furent préparés en avril 1943 dans le bureau exécutif du général de Gaulle à Londres. A partir de ce moment, de nombreux émissaires, des missions militaires et des agents, non seulement français, mais encore de nationalité anglaise et américaine, furent envoyés dans le Massif Central, les Alpes, les Pyrénées et d'autres lieux. En fait, Londres, bien que n'étant pas à même de contrôler le mouvement dans tous ses détails, traçait le canevas général et dirigeait l'insurrection des patriotes dans l'« Hinterland » allemand. L'état-major du général de Gaulle avait l'esprit bien imprégné de ce qu'avait formulé le plus grand stratège allemand, Clausewitz, pendant le soulèvement prussien de 1813 : « Au moyen du renforcement des partisans par de petits détachements de l'armée régulière, le général commandant reste le maître de la situation et peut contrôler le soulèvement populaire et le diriger selon ses plans. Sans cet encouragement et cette aide de l'armée régulière, les citoyens manquent de la confiance et du courage nécessaires pour prendre les armes. Plus le général commandant affecte de détachements à ce but, plus ceux-ci peuvent créer l'enthousiasme et plus ils attirent les masses dans leur sillage. » L'insurrection de 1944 confirma la justesse de ces paroles.

Indépendamment de cette organisation plutôt généralisée du mouvement de Résistance français dans les montagnes du Sud, d'autres activités furent déployées dans tout le pays par le B.C.R.A. Parmi ces activités, quelques-unes seulement — les plus importantes — peuvent être mentionnées.

Le « plan vert » prévoyait la désorganisation du système de transport ennemi par des coupures des voies ferrées. Son but était principalement d'éviter que les renforts en matériel de l'ennemi puissent atteindre le champ de bataille en temps utile. Pour cette raison, plus de cinq cents ruptures furent prévues sur tout le territoire français, chacune de ces actions devant être accomplie par de petites équipes de patriotes, auxquelles seraient fournis des explosifs et qui seraient armés en vue de leur défense personnelle. L'emplacement des forces allemandes était bien connu à Londres. Depuis 1942, leurs réserves stratégiques étaient presque toujours placées dans les mêmes secteurs. De là, sortit le « plan vert » destiné à organiser un système d'engagement autour de ces secteurs.

Un autre plan, dont l'exécution fut préparée sur toute la France, était le « plan tortue ». Il travaillait selon les mêmes directives que le précédent, avec la différence que, contrairement au « plan vert », son but était la désorganisation des transports ennemis, non sur les voies ferrées, mais sur les routes, et agissait principalement sur les divisions « Panzer ».

Evidemment, les succès allemands dépendaient grandement non seulement des transports, mais aussi, entre autres, du service de Transmission. Le « plan violet » préparait la destruction du système ennemi d'intercommunications. Ses objectifs principaux étaient les câbles souterrains. Les transports et les transmissions sont tous deux tributaires de l'électricité; de là, un autre projet, le « plan bleu », fut élaboré, qui organisait la destruction, non pas tant des usines d'électricité elles-mêmes, mais surtout des installations qui pouvaient être facilement réparées, d'une part, et qui, de l'autre, généraient la consommation de l'électricité par l'ennemi. L'exécution du « plan bleu » fut largement facilitée par le fait que les principales usines d'électricité de France sont surtout situées dans les montagnes, dans les zones contrôlées par le maquis. Tel est, par exemple, le Massif Central dont les ressources en électricité exercent leur influence jusque sur les régions industrielles du Nord de la France.

Conjointement avec cette organisation de sabotage, d'autres projets pour le contre-sabotage furent élaborés. Ceci était tout naturel, car il était nécessaire de détruire seulement ce qui était d'importance vitale pour l'ennemi, tout en protégeant simultanément d'autres installations dont l'existence était utile aux armées alliées et aussi à la vie nationale.

En considérant les réactions et les résultats de ces plans pendant la bataille de France, nous aurions tort de les juger sur un cas ou une zone particuliers. Nous devons considérer, par exemple, l'effet de plus de cinq cents coupures de voies ferrées, organisées par le « plan vert » dans sa totalité. En analysant le travail effectué, du point de vue de l'état-major général, toutes les préparations qui furent faites à Londres, longtemps avant l'invasion, ont eu des résultats très importants pendant la bataille de France. Bien que, sur un champ de mines, chaque mine ne soit pas effective, personne, toutefois, ne peut douter de l'utilité de l'établissement de ces champs eux-mêmes. Il est impossible de résumer en quelques mots tout le travail qui a été fait par le B.C.R.A. en liaison constante avec le Mouvement de Résistance, d'une part, et avec le quartier général anglo-américain, de l'autre. En tout état de choses, tout ce qui était humainement possible fut fait pour rendre le plus efficace possible la participation du peuple français à sa propre libération. Chacun a eu ses propres mérites; le travail fait de l'extérieur ne fut pas moins nécessaire que celui qui fut exécuté de l'intérieur. De cette manière, seulement, était-il possible de compléter le front intérieur par le front extérieur, et de synchroniser les efforts des patriotes avec ceux des armées alliées.

(1) B. C. R. A. : Bureau Central de Renseignements et d'Action, section de l'Etat-Major particulier du général de Gaulle à Londres, qui travailla depuis 1943 en deux branches, l'une à Londres pour le nord de la France, l'autre à Alger pour le sud de la France.

NOTRE EMPIRE EST EN DANGER

Ce n'est pas la première fois que l'Algérie est secouée par des remous de sa masse indigène ; mais jamais encore, — alors précisément que ses régiments de tirailleurs viennent de donner à la France les plus fiers motifs d'orgueil et les plus sûrs gages de loyalisme en ajoutant aux sacrifices de 1914-1918 — jamais encore ces remous n'avaient revêtu un caractère de sédition aussi sanglante. Une nouvelle fois, le prestige de la France en Algérie et sa souveraineté sont en jeu, non pas qu'on ait pu craindre que le soulèvement aboutisse au renversement de l'autorité, mais parce que la sauvagerie qui a présidé à la mutinerie, et la détermination grégaire des émeutiers font craindre que, pour n'avoir pas encore pénétré les couches rudimentaires des campagnes, l'œuvre de civilisation ne soit pas encore achevée et que l'application des mesures d'émancipation des indigènes et de nivellement des droits civiques, n'ait été prématurée.

Il faut nous en tenir aux chiffres officiels publiés et dédaigner les estimations de la rumeur publique qui a, dit-on, tendance à exagérer de façon démesurée le nombre des victimes et l'étendue des dégâts. Mais cette fois, l'ampleur des troubles se mesure moins au nombre des morts qu'il faut déplorer dans la population européenne qu'à la nature même des mobiles qui ont armé les émeutiers, à l'opportunité, à l'organisation et à la propagation du soulèvement, lequel, commencé à Alger le 1^{er} mai, a spontanément développé ses tragiques ramifications dans le département de l'Est, comme s'il était la conséquence logique et automatique d'un mot d'ordre et le fruit d'une préparation de longue haleine.

Il est certain que l'Algérie a souffert et souffre encore des maux que la guerre appelle en cortège. Il est certain que cette riche colonie, à la fois pourvoyeuse et tributaire de la Métropole, a dû supporter en même temps que l'honneur le poids d'être la capitale provisoire de la France ; il est certain qu'elle a dû non seulement se suffire à elle-même, mais contribuer, dans la plus généreuse mesure, aux stocks de la libération. Après les privations endurées sous Vichy, elle s'est imposé de nouvelles restrictions, qu'aggravaient encore des récoltes déficitaires, une augmentation anormale de sa population après le débarquement du 8 novembre 1942 et un accroissement sensible de son effort de guerre. Il est certain que la population rurale, essentiellement musulmane, a payé un lourd tribut aux nécessités de la guerre, et il est non moins certain que la détresse d'une partie de la masse, docile aux sirènes d'une propagande opportune et d'une charte politique trop hâtivement généralisée, devait fatalement fournir un terrain propice aux semeurs de troubles dont — on peut le supposer — la vocation ne s'est pas révélée spontanément.

Faut-il en déduire que les manifestations d'Alger, les émeutes de Sétif, de Guelma et de différentes régions du Constantinois, sont la consécration fatale, inévitable, d'un état de choses où, seul, le sang, répandu à flot, pouvait nécessairement compenser une misère alimentaire ou vestimentaire, et uniquement cette misère ?

Faut-il sérieusement penser que les soulèvements impressionnants par le nombre, la détermination et l'armement des manifestants se soient produits et propagés à des centaines de kilomètres de distance, sans avoir été provoqués par une autre cause, isolée et brutale, qu'un mécontentement contre un quelconque organisme de répartition alimentaire, contre des colons « trop riches » ou contre des fonctionnaires « affameurs ».

Faut-il surtout croire que ces pauvres bougres d'assassins, qui promenaient dans leurs groupes

des banderoles et des pancartes réclamant « la libération de Messali » ou « l'égalité des droits », ne réclamaient que cela, qu'ils espéraient vraiment l'obtenir, mitraillettes, boussaadi et matraques au poing, et qu'ils allaient contraindre, par l'intimidation, le meurtre, le pillage, l'incendie, le viol, l'administration ou le gouvernement à des faiblesses ou des renoncements.

Ne nous berçons pas d'illusions et n'ayons pas peur de la vérité, même si cette vérité doit révéler, aux instants critiques, les erreurs des méthodes d'un colonialisme théâtralement bienveillant et trop indulgent.

En procédant à l'arrestation de Ferhat Abbas, d'ailleurs coutumier de l'incarcération, mais coutumier aussi de généreux et inattendus élargissements, il semble bien que l'autorité française ait délimité le problème, sans toutefois le résoudre. Il est de notoriété publique, en effet, que le conseiller général indigène est un propagandiste zélé, quoique clandestin, de la charte messaliste, et un admirateur conscient de la lutte contre le « colonialisme oppresseur ». Il est non moins notoire que Ferhat Abbas abritait, dans les dépendances de sa pharmacie de Biskra, avant les événements sanglants du Constantinois, de fréquentes réunions des principaux dirigeants du mouvement autonomiste. Cette incarcération, rapprochée des revendications qui servirent de prétexte aux tueries du 8 mai dernier, place donc bien les émeutes dans leur véritable cadre, c'est-à-dire sous le signe du nationalisme indigène dont Messali Hadgi, actuellement détenu dans un camp de concentration, est le porte-drapeau avoué.

Il serait cependant maladroit d'exagérer le pouvoir du « Parti du Peuple algérien », et, dans la recherche des responsabilités, on devra éviter de les imputer indistinctement à toute la masse indigène, même aux milliers d'émeutiers des journées sanglantes de mai. Il serait en effet inexact de prétendre que toute la population musulmane est antifrançaise, surtout au lendemain d'une victoire due à la glorieuse contribution des armées nord-africaines. Mais il serait également dangereux de sous-estimer le péril qu'une élite musulmane, nourrie aux sources spirituelles d'un Islam résolument engagé dans la voie de l'émancipation, constitue pour la souveraineté française, parce qu'elle sait, au lendemain d'une guerre meurtrière, dans un monde désorienté et abreuvé de slogans et de propagande, faire complice de ses exploitations politiques une misère prompte à vibrer aux faciles évocations démagogiques.

Qui est Ferhat Abbas ? Qui est Messali ? Qu'est le P.P.A. ? Quelles sont les aspirations de ce parti ?

Messali est un chef sans prestige. Mais son « idée » ne pouvait pas ne pas sourire à cette élite qui, dans l'ombre, tient les ficelles des pantins et commande les mouvements des masses au gré de l'opportunité politique. Le P.P.A. réclame l'indépendance de l'Algérie et cette étape de la lutte contre la souveraineté française, qui s'exprime en langage diplomatique par la demande de création d'un parlement algérien et la transformation de la colonie en un Dominion, trouve une plus frappante illustration dans cette populaire maxime messaliste : « Nous jetterons les Français à la mer. » Elle se traduit dans l'hymne du P.P.A. — composé en arabe littéraire — qui sonne le ralliement, autour du croissant et de l'étoile, fanion de l'unité arabe, des forces vives d'une nation : « Nous nous jetterons dans la mêlée et nous ne nous rendrons pas, dussions-nous mourir... Nous ne voulons pas de l'assimilation... En avant, sur la voie de la gloire et de la guerre sainte... En avant, pour l'indépendance et pour la liberté. »

En novembre 1937, Messali Hadji fut condamné à deux ans de prison. Mais le régime politique dont il bénéficia ouvrit la porte de sa prison à ses amis politiques et lui permit de donner — et de recevoir — des directives pour la poursuite d'une action dont il pouvait, aux yeux de ses chauds partisans, justifier la « légitimité » par une sentence judiciaire rigoureuse et faible à la fois — qui le posait en martyr.

Que Messali ait intensifié son combat à la faveur d'une guerre qui détournait et polarisait toutes les activités sur l'effort de guerre, cela ne fait aucun doute. Qu'il ait mis à profit le malaise économique pour aviver le mécontentement parmi la masse de ses coreligionnaires, cela également est certain. Rien n'est plus aisé que d'exploiter à des fins égoïstes, doctrinaires et révolutionnaires, l'esprit inné de révolte d'une population fruste, indisciplinée, moins bien armée que l'élément européen pour comprendre et subir les sévérités des restrictions.

Ce n'est pas l'occasion de faire le procès de l'administration française en Algérie. Et, du reste, le gouvernement a affirmé, depuis la soumission des rebelles, son intention de poursuivre, contrairement à certaines rumeurs, l'application de son ordonnance de mars 1944 en faveur de l'émancipation des musulmans algériens.

Le temps sera seul juge qui dira si les responsables ont vu juste en donnant à la population indigène plus que ce qu'elle demandait et moins que ce qu'elle attendait.

Pour le moment, il s'agit de savoir si nous voulons sauver le plus beau fleuron de notre Empire et comment nous entendons le tenir à l'abri des convoitises étrangères comme de l'effervescence pernicieuse des masses travaillées par une campagne non déguisée d'excitation, de désorganisation et de sollicitations pressantes au soulèvement contre l'autorité. C'est là le plus urgent.

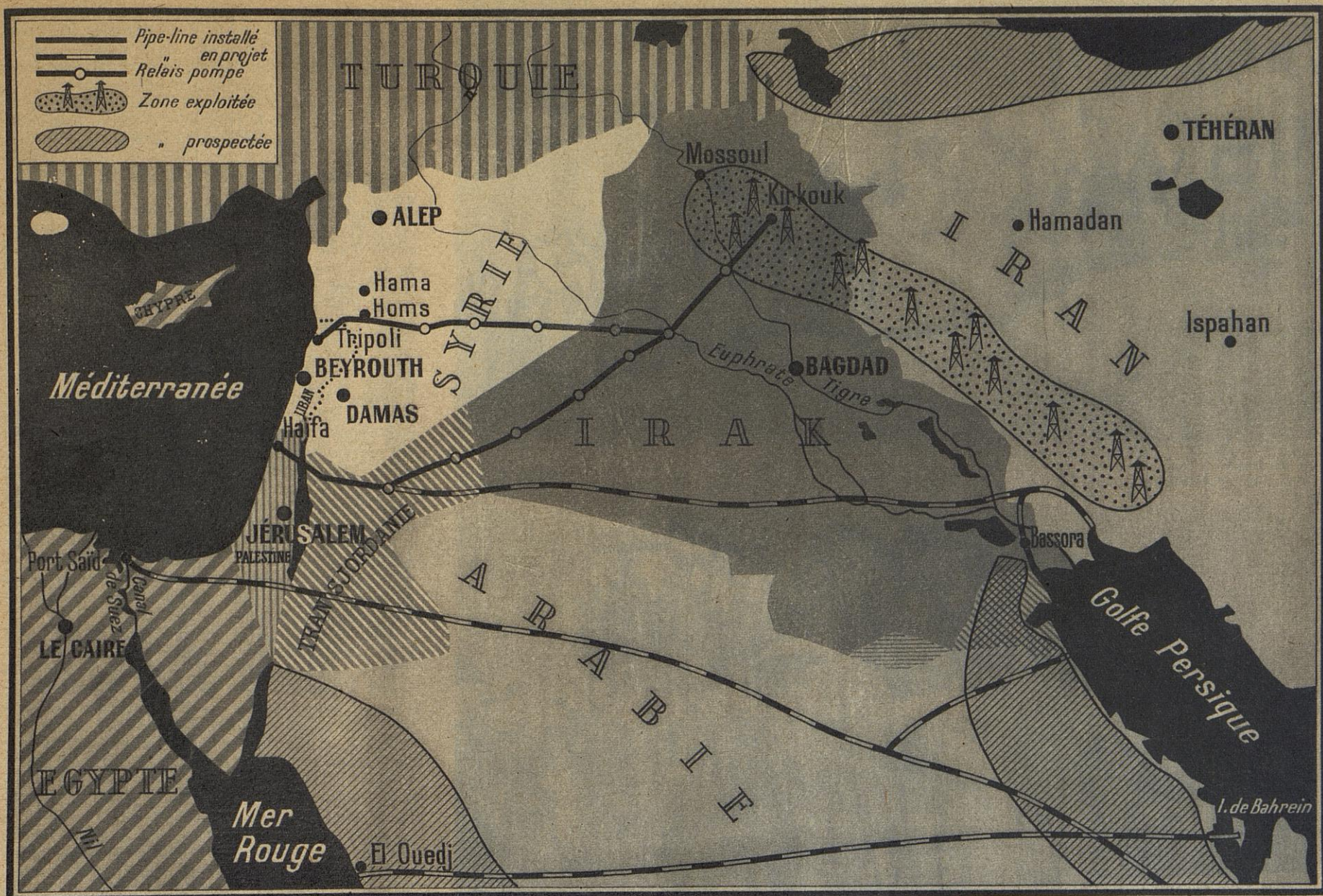
Il s'agit de savoir si la France veut continuer à cultiver en Algérie cet esprit permanent de rébellion et de peur, en entretenant cet état d'insécurité qui fait trembler et fuir le colon, qui fait dire à l'étranger que la France n'est plus en mesure de poursuivre son rôle, qui donne naissance aux Messali, aux Ferhat Abbas imbus de l'idéologie de l'Orient, voire même aux Bourguiba, dont la censure a interdit l'annonce de son passage au Caire alors qu'il se rendait à San Francisco pour demander la création d'un Etat nord-africain arabe indépendant.

Sous couleur d'atteindre les « grands seigneurs » de la terre, allons-nous permettre qu'un foyer d'insurrection s'installe dans notre Algérie, laquelle, sans échapper sans doute aux problèmes sociaux de l'heure, ne saurait s'accommoder d'une formule politique générale, parce que son destin est conditionné avant tout par des influences techniques qu'on a trop tendance à perdre de vue.

N'ajoutons pas aux coupables de nouveaux coupables, des super-coupables, et, dans un but électoral, ne jetons pas dans le plateau de la balance le destin de l'Algérie. Certains semblent ne pas hésiter, tout en réprochant honnêtement les abus, à faire naître les excès, à dresser le fellah contre le colon, à réclamer pour un peuple exacerbé plus que ne peut lui accorder la France, bref, à saboter les institutions sur lesquelles repose toute l'autorité de la France en Afrique du Nord.

Si réellement l'Algérie devait être le prix des campagnes de haine partisane et de désunion, la France n'aurait pas un gros effort à fournir pour démontrer qu'elle a perdu jusqu'à la notion de sa mission tutélaire et colonisatrice.

Pierre NAQUET.



LA QUESTION SYRO-LIBANAISE

MENACANTE depuis plusieurs années, alarmante depuis plusieurs semaines, la question syro-libanaise a depuis quelques jours évolué dans le sens le plus dramatique. En dépit de l'attitude de réserve ordonnée aux forces françaises, en dépit de la patience observée par leurs chefs, face aux provocations des nationalistes syriens, les attaques qui se sont produites à Damas, à Homs et à Hama entre autres les ont contraints à une riposte qui a fait de nombreuses victimes. C'est alors que, malgré l'outrage et afin d'éviter à la Syrie de plus grands malheurs, le général de Gaulle a cédé aux instances du

gouvernement britannique et a commandé de cesser le feu. Tels sont les faits.

Leur intelligence est subséquente à la compréhension des thèses et des mobiles en présence, fondés pour les Français sur des privilèges immémoriaux, pour les Anglais, sur les axiomes de leur politique impériale, et pour les Syro-Libanais, sur leur appétit d'indépendance.

La thèse française s'appuie sur les liens culturels et les services rendus, sur une intimité millénaire au cours de laquelle les Français n'ont cessé d'imprégner la Syrie de leurs œuvres, lui ont maintes fois donné

leur sang et en ont été payés de retour par le plus émouvant attachement. « J'ai rarement, dans mes voyages, rencontré une pareille adoration de notre pays », écrivait de Beyrouth, en 1914, Mme Lucie Delarue-Mardrus. « La France est intellectuellement souveraine en Syrie, observait à la même époque un correspondant italien. La Syrie est pénétrée jusqu'à la moelle d'influence française. Tous les gens cultivés parlent et pensent français. »

Les « intérêts sentimentaux », comme ironisait autrefois Lord Beaconsfield, ont été exaltés au point de faire souvent oublier l'ampleur consécutive de nos intérêts matériels. La vérité, c'est que toute l'armature économique de la Syrie est due aux initiatives françaises, au labeur et aux capitaux français dont les investissements, dès 1914, dépassaient deux cents millions de francs-or.

Lorsque le général de Gaulle revendique pour la France le soin de veiller militairement à la sûreté de la Syrie, il agit « en bon père de famille » et selon la « tradition franque », chère à tous les peuples syriens.

A la différence du point de vue français, strictement établi sur une situation acquise et dégagé de toute intention politique, la thèse anglaise résulte d'un principe élevé à la hauteur d'une loi fondamentale: le contrôle de la route des Indes.

A la faveur d'une persévérance admirable et du sacrifice consenti de milliers d'existences britanniques et de tonnes de livres sterling, elle a mis plus de cent ans à accaparer toutes les défenses, toutes les bases, toutes les citadelles de ce qu'on a appelé: « l'épine dorsale » de son Empire; toutes... à l'exception de la Syrie qui commande à la fois, et les routes du pétrole et les voies aériennes et terrestres en direction du golfe Persique et de l'Asie méridionale. La tentation pour elle est grande de s'emparer de la dernière porte dont elle ne possède pas la clef, et voilà qui explique, sans pour autant les justifier, ses réticences et ses atermoiements à l'égard du problème syrien.

La thèse syrienne, ou syro-libanaise, est, elle, purement sentimentale. Obéissant aux suggestions d'une

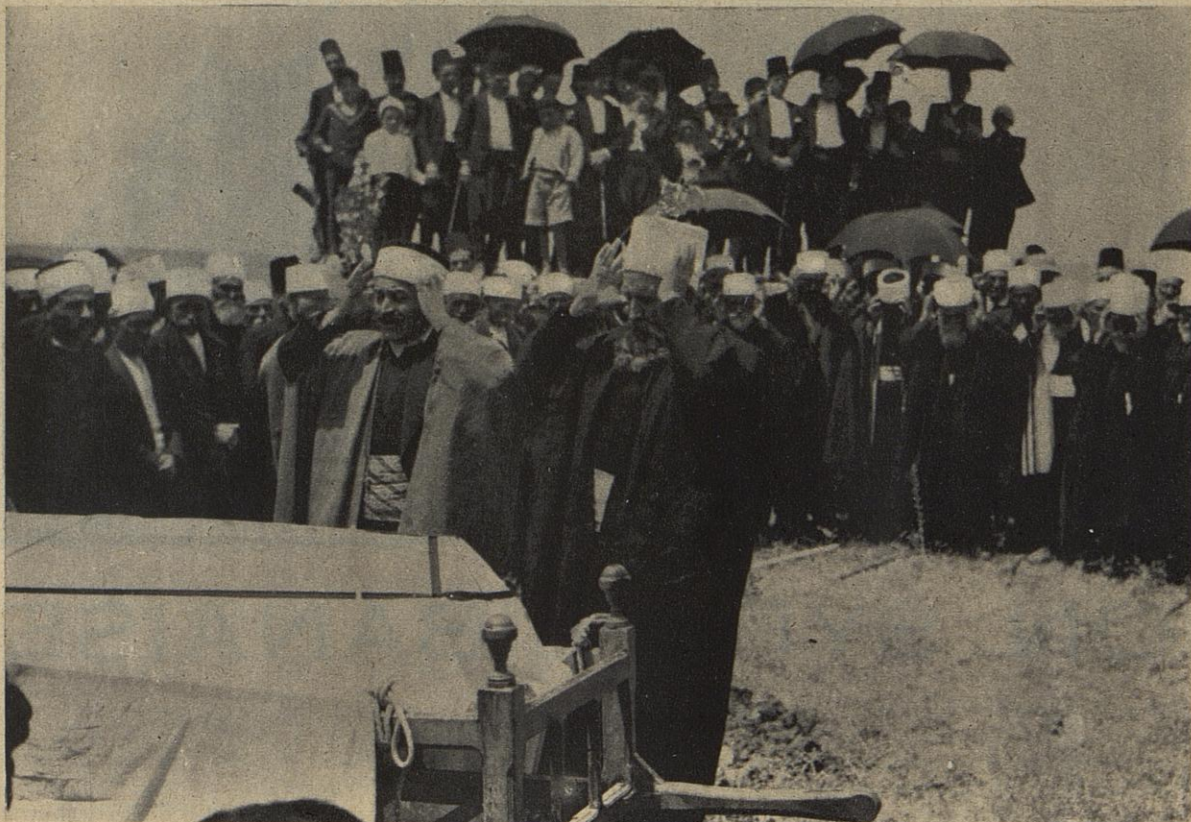


De gauche à droite: le cheik Becharo el Khoury, président de la République libanaise, le président du Conseil H. F. Ried el Solh et le ministre de la Justice Abi Chahla, photographiés au cours d'une récente conférence.





Ce document et ceux qui suivent ont été pris il y a quelques semaines chez la plus fameuse tribu syrienne, celle des Druses, laquelle compte environ 100.000 âmes. Voici des enfants attendant le passage d'une colonne militaire alliée



Funérailles : la coutume druse veut que les dernières prières soient dites par les deux principaux cheiks. Avant les funérailles, les dernières volontés du défunt sont lues en public. On sait que les Druses ont leur religion propre.



C'est jour de fête nationale, jour de réjouissances. Les jeunes femmes druses dansent le « dabke » au son d'un instrument appelé « moujoues ». Elles ont sorti leurs plus belles toilettes et se sont parées de leurs plus beaux bijoux.

propagande, due à l'inspiration du colonel Lawrence, fondée sur le désir avoué « de dégoûter les Français de la Syrie et les Syriens de la France », servie par les erreurs d'une administration qui, en vingt ans de mandat, compromit une situation acquise par mille ans d'efforts, les Syro-Libanais, doutant de la force française et de l'efficacité de notre protection, ont donné tête baissée dans la passion de l'indépendance.

Le refus du Parlement français de ratifier les traités, signés en 1936, qui nous plaçaient vis-à-vis d'eux dans la situation où se trouve l'Angleterre vis-à-vis de l'Égypte et de l'Irak, l'a portée à son paroxysme; erreur fatale aggravée en 1943 par le coup de force de M. Helleu, qui provoqua l'intervention anglaise, et convainquit les Libano-Syriens qu'ils étaient redevables à la seule Angleterre d'une indépendance obtenue contre l'opposition de la France.

Les Syriens ont soutenu, et les Anglais laissé soutenir, que le général Catroux, le 8 juin, et le général de Gaulle, le 26 novembre 1941, leur avaient « promis » l'indépendance, et se sont ensuite « rétractés ». Or, le *Times* a lui-même reconnu, d'ailleurs tardivement, le 20 janvier 1944, alors que tout était fini, qu'une lecture attentive des documents paraît en vérité laisser quelque doute sur le point de savoir si le Comité français libre avait l'intention de s'engager à relâcher l'autorité française aussi complètement et aussi inconditionnellement que les Syro-Libanais, et les Britanniques l'ont compris. L'ambiguïté est suffisante, ajoutait-il, pour justifier le point de vue syro-libanais, et les Britanniques n'ont pu que soutenir ce point de vue en tant que garants des promesses du général Catroux ».

Ainsi c'est sur une équivoque qu'ont tablé les Anglais pour supprimer le mandat français !

Mais revenons au fait. L'indépendance des États syrien et libanais a été depuis lors reconnue par la France, sanctionnée et, si l'on peut dire, illustrée par l'échange de missions diplomatiques et par l'acceptation de leur représentation à la Conférence de San-Francisco où ils font acte de peuples libres. Comme l'a récemment déclaré M. Georges Gorse, à la tribune de l'Assemblée consultative, la politique de la France en Syrie est désormais « saine et avouable ». Elle dit franchement ce qu'elle veut et ne fait que ce qu'elle dit. Ce qu'elle veut, c'est garder en Syrie la position prééminente qu'aucune puissance au monde n'ose lui dénier ouvertement. Ce qu'elle dit, c'est que la Syrie a, dans la présente conjoncture, besoin d'être gardée contre les convoitises et les empiètements de ses voisins, en même temps que protégée contre tous désordres intérieurs. Or elle n'a pas d'armée et pas davantage de marine. Voilà qui justifie le maintien des forces françaises, fondé en raison et en droit, d'ailleurs encouragé par l'Angleterre elle-même. L'arrangement Lyttleton-de Gaulle, de 1941, ne place-t-il pas explicitement les États syro-libanais « sous l'autorité territoriale de la France » ? M. Eden, n'a-t-il pas déclaré aux Communes, le 2 mars 1945, que la France, « responsable de l'ordre syrien, a le droit, conformément aux accords en vi-

guer, de rétablir cet ordre lorsqu'il est menacé ». Qu'a fait de plus le général de Gaulle, en prescrivant la relève d'un groupe de cinq cents hommes ? Qu'a fait de plus le général Beynet en ordonnant la répression d'une émeute caractérisée, suivie d'une rébellion sanglante ? Dès lors, sur quoi se fonde l'« invitation » adressée « avec un profond regret » par M. Churchill au général de Gaulle, d'avoir « à donner l'ordre aux troupes françaises de cesser le feu et de se retirer dans leurs casernes », d'ailleurs au moment même où le général Beynet communiquait que ces troupes avaient achevé de « rétablir l'ordre » sur la plus grande partie du territoire syrien ?

Toute atteinte au prestige de la France réagit sur celui des autres nations européennes, provoque dans le monde arabe d'ironiques commentaires sur le fait des « nations unies », affaiblit la confiance et le respect envers tous et ouvre imprudemment la porte à des revendications désormais fixées sur des « précédents ». Déjà l'Irak réclame le retrait des troupes anglo-russes. N'est-il pas à prévoir que demain l'Égypte et l'Irak essaieront de se prévaloir de l'attitude britannique à l'égard de la France en Syrie pour demander l'évacuation des forces militaires anglaises ? Mais que pensent les Hindous, spécialement les musulmans, très informés des choses arabes, du zèle de l'Angleterre à lutter pour l'affranchissement des peuples ?

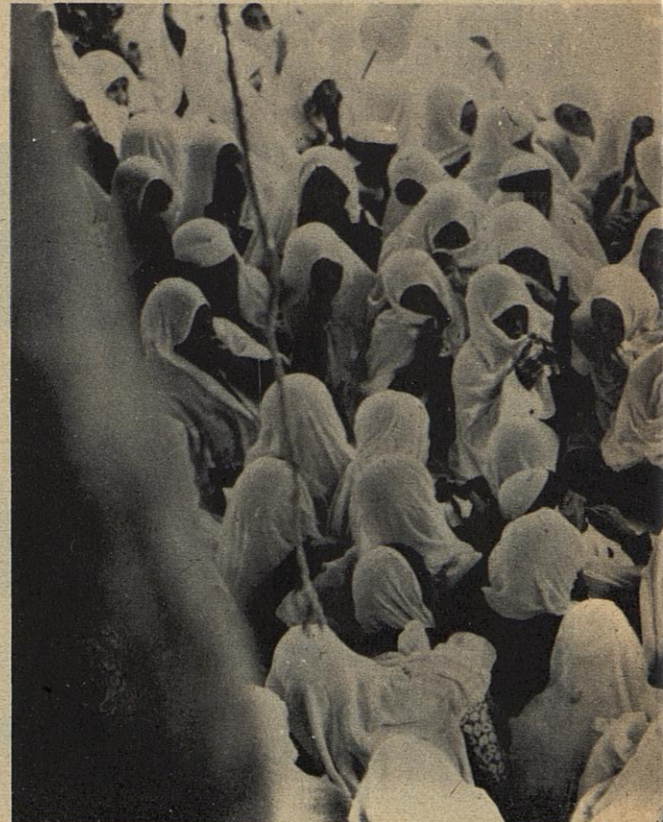
Au cours du débat à la Chambre des Communes, le 30 mai, M. Mander, député conservateur, a qualifié l'attitude de la France dans la crise syrienne de « lamentable ». Comment alors devrions-nous qualifier celle du général Spears et de ses collaborateurs ? N'est-ce pas, en effet, la politique à courte vue suivie par certains services britanniques et leur représentant, le général Spears, qui a préparé et fait éclater le conflit actuel ?

Tous les Français qui ont suivi de près le jeu des agents des services secrets britanniques savent à quoi s'en tenir sur ce point. De bas intérêts matériels sont en train de compromettre gravement l'amitié franco-britannique. Déjà le petit peuple de France a profondément réagi devant les termes du télégramme.

Si certains pensaient en pressant M. Churchill à agir aussi brutalement, faire perdre la face à la France devant le monde musulman et à saper la position personnelle du général de Gaulle à l'intérieur de la métropole, ils ont manqué leur but. La France tout entière s'est cabrée, et nous livrons aux méditations du Premier ministre de Grande-Bretagne, à propos de son télégramme, la réflexion — dont nous respectons la crudité — d'un brave mécano parisien qui sûrement l'avait acclamé avec enthousiasme en novembre dernier : « Ça nous change de ses discours d'octobre 1940. C'est vrai qu'il n'a plus besoin de nous !... »

Pourtant, nos deux pays auront encore longtemps besoin l'un de l'autre. C'est pourquoi l'incident est gros de conséquences.

Philippe VIGNOT.



Voiles blancs : un cheik n'est plus et tout un village est en pleurs. Le cheik druse est le chef religieux et politique d'une communauté.



A ce titre, il jouit de la fidélité absolue de ses sujets. Après sa mort, sa mémoire est pieusement conservée et honorée par tous.



Voici quelques Druses au service de la France pour la garde des frontières. De tout temps, les Druses se sont distingués par leurs vertus guerrières et ils sont considérés comme les plus farouches soldats de tout le Moyen-Orient.



Un représentant français arrive dans un village. En 1925, les Druses, peuple guerrier par excellence, s'insurgèrent contre la France et il fallut de longs mois d'efforts, de longs mois de combat, pour venir à bout de leur résistance.



Peuple étrange au carrefour des routes du monde, à la rencontre de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, sur cette terre qui fut jadis le berceau de la civilisation. Une mélodie monte vers le ciel. Et les mains scandent la mesure...

COMMENT TRAITER L'ALLEMAGNE

par Edmond VERMEIL, professeur à la Sorbonne

VERS 1880, entre les deux décades de l'ère bismarckienne, Nietzsche, méditant sur les destinées du vieux continent, déclarait que si les Européens ne parvenaient pas à se fédérer par voies et moyens pacifiques, ils verraient surgir un jour, au milieu d'eux, un État monstrueux que force leur serait alors de détruire, coûte que coûte, avant d'unir leurs énergies en vue d'une civilisation nouvelle.

L'État monstrueux, nous l'avons vu naître à nos portes. Il s'effondre présentement, mais, grâce aux efforts concentrés des Alliés venus du dehors, Berlin, la grande Cité continentale de demain, dont les Nazis se plaisaient à évoquer la fascinante image, avec ses axes orientés vers l'Est et l'Ouest, vers le Nord et le Sud, n'est plus qu'incendies et ruines, avant de devenir le siège de quatre gouvernements militaires étrangers. Qui de nous serait en mesure d'imaginer ce que peuvent être aujourd'hui, dans le Troisième Reich déchu de son éphémère hégémonie, les éléments constitutifs de sa population ? Que représente encore le Parti nazi ? Quel rôle se disposent à jouer les chefs de la Wehrmacht ? Quels services pouvons-nous attendre des Allemands qui, sous la férule hitlérienne, ont peut-être gardé un peu de raison modératrice ou d'opportune compétence par devers eux-mêmes ?

★

La vérité, c'est qu'en face d'une situation aussi enchevêtrée, singulièrement plus déconcertante que celle de 1918, il ne saurait être uniquement question d'élaborer un programme de nature théorique, par conséquent artificielle, puis de l'appliquer avec rigueur et rigidité à ce grand corps pantelant, réparti entre des occupations qui refléteraient les mentalités et les tendances les plus diverses. Les Alliés vont faire une expérience, et une expérience qui comportera force surprises et aléas. Si la complexité du problème allemand a eu pour évident résultat, après 1919, de désagréger l'ancienne Entente et de semer la confusion dans tous les milieux de la diplomatie européenne, elle peut actuellement produire, décuplée comme elle l'est par les formidables événements de ces dernières années, des effets autrement redoutables.

Aussi importe-t-il, avant toutes choses, de déterminer les principes essentiels et les lignes maîtresses d'un projet qui devra ultérieurement, les leçons de l'expérience aidant, aboutir à une solution ferme et cohérente.

★

Il n'est que de considérer le monstrueux État hitlérien lui-même, d'en déterminer les caractères spécifiques et originaux, pour voir quelques directives se présenter comme d'elles-mêmes à l'esprit.

Ce qui nous frappait, dans cet État, c'étaient tout d'abord son ampleur territoriale, la nature indécise et mouvante de ses frontières, l'allure indéfiniment extensive de ses ambitions et sa position centrale en pleine Europe. Sur lui planait le souvenir des invasions barbares. Tout Allemand qui se respectait voulait voir les nations de la périphérie rentrer dans le bercail germanique.

Il y avait, dans cet État, une certaine duplicité. On croyait, en effet, à deux Allemagnes, alors qu'il fallait simplement dire : Prusse et Reich. D'une part, la lente et sûre ascension de la Prusse parmi les États territoriaux, dont la multiplicité avait consacré pendant des siècles le morcellement et l'impuissance des terres allemandes. D'autre part, cette unité de culture qui, inaugurée par la Réforme hitlérienne, s'était peu à peu transmuée au XIX^e siècle, après le magnifique épisode cosmopolite de l'âge classique, en rêve racial, impérial et pangermaniste. Car cet État prétendait être à la fois un État national pourvu, grâce à la Prusse, d'une souveraineté et d'une centralisation effectives et, en vertu de ses conceptions universalistes, une sorte de Supernation prête à inhiber tous ses voisins dans ses cadres dictatoriaux.

★

Le résultat de cette évolution singulière avait été, aux XIX^e et XX^e siècles, après une Révolution industrielle qui, coïncidant avec l'unification territoriale, économique et politique, avait dépassé en tragique ampleur

celle d'Occident, la création d'un formidable appareil d'industrie, pourvu d'antennes quasi planétaires et avant tout orienté, grâce à ses liaisons intimes avec l'État prussien, vers la guerre, vers la construction d'un édifice militaire supérieur en moyens de puissance perfectionnés à tous ceux des peuples d'alentour.

Petites monarchies restreintes, création bismarckienne fondée sur l'hégémonie prussienne, éphémère démocratie de Weimar, impitoyable synchronisation hitlérienne, ces régimes politiques successifs avaient toujours renouvelé la même et fondamentale relation entre une oligarchie dirigeante pourvue de l'intelligence, de l'astuce et de la persévérance nécessaires et, d'autre part, une population docile et patiente, laborieuse et aimant le travail en équipe, disposée en outre à se consoler de son existence étroite et disciplinaire par des rêves de grandeur conquérante ou par ces ivresses mystiques que faisait si aisément naître, dans les cervelles allemandes, la vision de la grande Communauté germanique de demain.

Au-dessus de ce vaste ensemble si dictatorialement lié planait, en effet, le mythe de la Race nordique, origine de toutes les hautes civilisations de ce monde, intrinsèquement supérieure à toutes les autres, proclamée intégralement fraîche dans ses énergies alors que les nations voisines étaient déclarées décadentes, appelée aux plus belles destinées, son avenir s'ouvrant sur les débuts de ce que Himmler appelait naguère, dans un discours aux Scandinaves, « l'ère germanique ».

La chute présente de cette effroyable et cruelle machinerie, où idées et actions forcenées se commandaient mutuellement, est d'autant plus retentissante que le monstre était plus lourd et prétentieux. Battue et occupée, l'Allemagne ne sera pas de longtemps en mesure de se relever et de reprendre la fascinante aventure. Reddition et liquidation s'y font de plus en plus précipitées. Mais ne disons pas étourdimement, comme Ernest Lavis en 1918, que l'Allemagne a pour toujours « les reins cassés ». Ce qu'il faut, c'est établir solidement la sécurité de l'Europe et de la France.

La propagande allemande de ces dernières années nous éclaire, au reste, sur certaines éventualités du proche avenir. Les Allemands nous ont dit ce qu'ils souhaitent. Qu'il s'agisse de la presse nazie, des Libres Allemands de Moscou, Paris, Londres ou New-York, enfin de l'ancienne gauche de Weimar réfugiée dans ces capitales et de ses thèses parfois séduisantes, le vœu que cette propagande exprime porte toujours sur la sauvegarde de la puissance industrielle et le maintien de l'unité politique du Reich. Comme les Anglo-Américains sont sensibles à l'argument économique, ils mettent volontiers l'accent sur le désarmement militaire ou, pour le régime politique, sur la déprussification et la décentralisation du Reich. C'est là un danger auquel il convient de parer.

Il ne s'agit certes pas de supprimer l'Allemagne elle-même. Ce serait chose impossible et l'Europe ne saurait se passer d'elle. Ce qu'il faut détruire, en vue d'une réduction effective et concrète de sa puissance, ce sont les fondements de son hégémonie en Europe. Or, le tableau historique que nous traçons tout à l'heure nous suggère de lui-même l'ordre dans lequel les problèmes essentiels doivent être abordés. Amputations territoriales, désarmement militaire, désarmement industriel, nouveau statut politique et rééducation, tels sont les aspects divers, rationnellement hiérarchisés et rangés, que peut prendre, à nos yeux, le traitement qui doit être appliqué à l'Allemagne.

Le Grand Reich a disparu. Reste le Reich de 1933. Aux socialistes de tous pays qui demandaient que l'article 2 de la Charte de l'Atlantique eût force de loi pour l'Allemagne elle-même, M. W. Churchill a répondu, le 24 mai 1944, que, s'il fallait des modifications territoriales pour une solution efficace du problème allemand, ces modifications auraient lieu. La Conférence de Moscou a depuis longtemps proclamé l'indépendance de l'Autriche. Si difficiles que soient l'énigme polonaise et la dualité gouvernementale de Londres et de Lublin, il paraît certain que la Pologne, se déplaçant d'Est en Ouest, absorbera jusqu'à l'Oder une bonne partie des terres allemandes. À l'Ouest, la question rhéno-westphalienne se trouve actuellement posée dans toute son ampleur et, sans prévoir un État

rhénan indépendant, on peut admettre que cette région, si imposante, sera économiquement détachée du Reich.

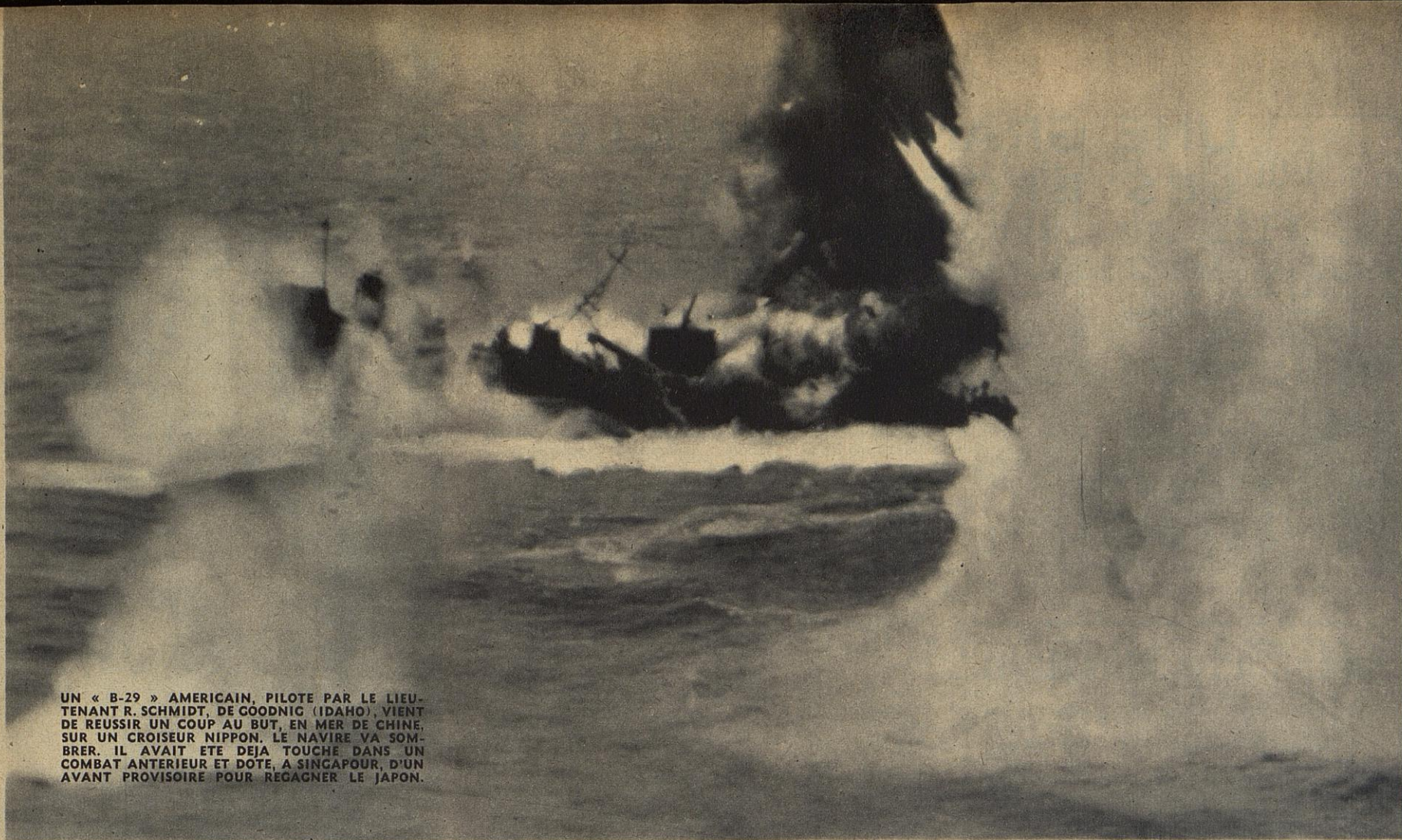
★

Le désarmement militaire va de soi. Point n'est besoin d'en déterminer ici les modalités ni d'indiquer comment on empêchera demain l'Allemagne de reconstruire son armée. Ce qu'il faut dire, c'est que ce problème ne se présente pas uniquement sous un aspect négatif. De solides bastions militaires, pourvus de l'armement le plus moderne et liés aux puissants moyens de coercition dont la future Société des Nations devra disposer sur le plan international, devront être prévus par les Alliés, de préférence en Pologne, en Bohême-Moravie et sur le Rhin. Qui n'en reconnaîtrait l'éminente utilité, avec les vues précieuses qu'ils nous ouvriraient sur l'Allemagne et le recul qu'ils assureraient aux Puissances vigilantes, gardiennes du nouvel ordre européen, pour l'échelonnement de leurs forces en profondeur ?

Le désarmement industriel est et reste la pierre de l'angle de tout système cohérent, malgré les destructions déjà provoquées par les bombardements aériens. Nous devons nous rendre compte qu'au milieu du chaos actuel, ce sont moins les cadres du Parti nazi ou ceux de la Wehrmacht qui subsisteront que le pouvoir, toujours prestigieux dans le monde actuel, de la grande industrie allemande, de ses chefs et de ses techniciens, de ses laboratoires de recherche scientifique, de ses monopoles en matière de brevets d'invention. Les amputations territoriales ou économiques étant prévues, l'édifice militaire ayant subi la destruction nécessaire, la Pologne détenant la Haute-Silésie et les nations occidentales, en particulier la France, occupant de façon permanente la région rhéno-westphalienne, les Alliés seront en mesure d'appliquer à l'appareil d'industrie allemand les trois méthodes possibles : celle de l'écartèlement ou de la séparation d'avec le Reich, celle de l'expropriation et de la socialisation, celle enfin du simple contrôle, sur les points où il peut suffire. Car nous devons, non pas diminuer les ressources économiques de l'Allemagne, les internationaliser, les faire concourir au bien de toutes les nations continentales. Ainsi l'unification économique que les Nazis avaient prévue uniquement pour les fins hégémoniques du Reich pourra être utilisée, se retournant, telle la flèche du Parthe, contre l'Allemagne elle-même et ses perfides desseins.

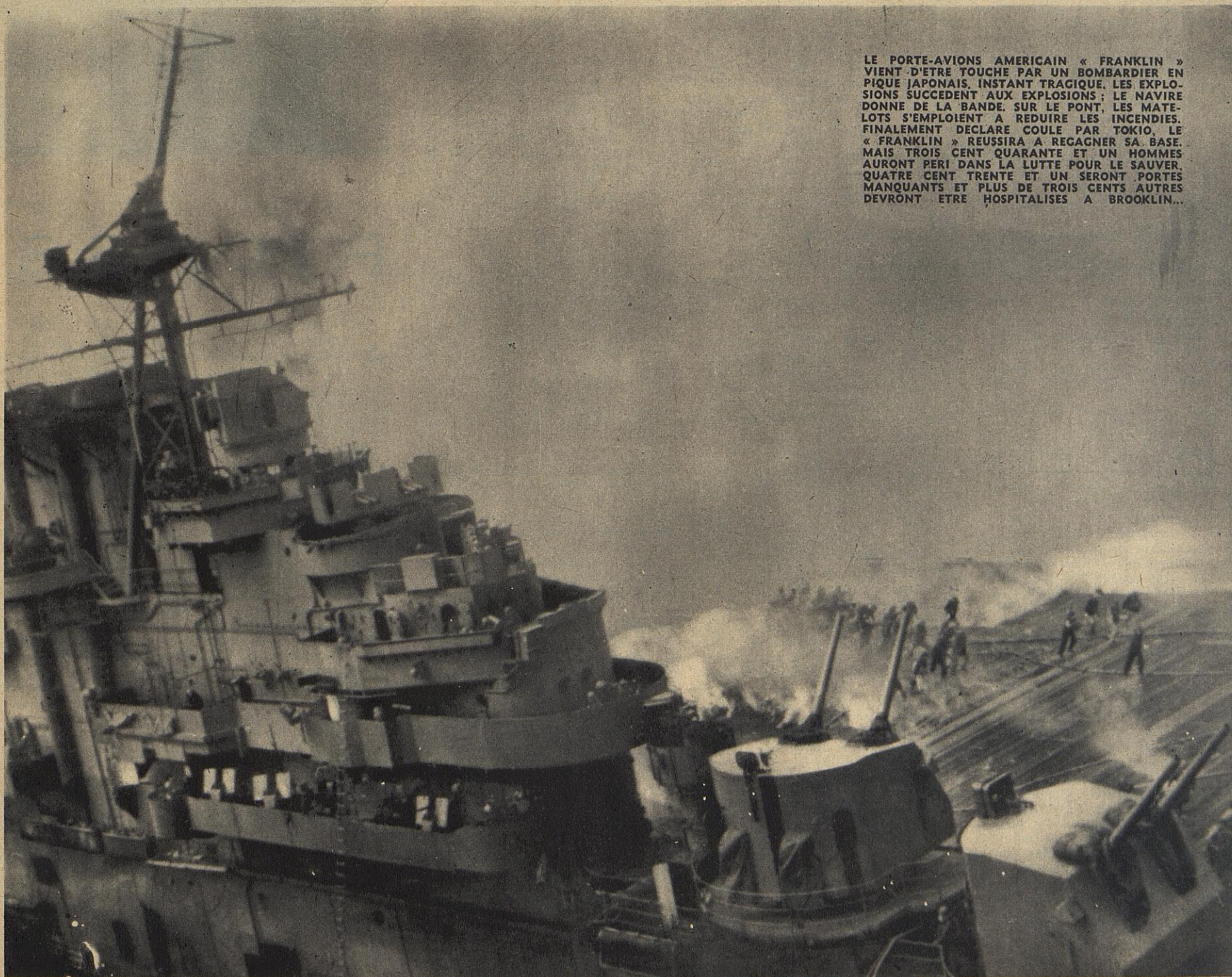
Il va sans dire que le statut politique de l'Allemagne devra changer. Mais sans parler, pour les territoires qui resteront allemands, de la déprussification ou de la décentralisation, possibles sans doute, toutefois sujettes à caution et très discutables comme panacées éventuelles, on peut admettre qu'il sera probablement inutile de démembrer artificiellement le Reich après cette réduction de puissance et qu'on peut ici compter, pour des mouvements centrifuges, sur les inévitables conséquences de la quadruple occupation. En outre, la démocratisation de l'Allemagne ne sera efficacement préparée que par la disparition du grand État-Major, des grands propriétaires de l'Est, du grand patronat industriel et du Parti nazi, en bref des deux oligarchies dirigeantes dont la connivence a permis l'avènement du Troisième Reich, dressé son programme d'action et déclenché sa guerre de destruction et d'horreurs systématiques.

Quant à la rééducation des Allemands, elle ne se fera avec quelque spontanéité naturelle que sous l'influence d'une épreuve dure et durable, implacablement maintenue par l'inflexible cohésion des Alliés. Si les Allemands sont ainsi amenés à réfléchir sur le sort qui est le leur, à se convaincre de leurs erreurs fondamentales, rien ne saurait empêcher les Alliés d'agir à leur tour sur ce travail de transformation interne s'il présente quelque garantie de sincérité et, sans blesser leur conscience nationale en ce qu'elle peut avoir de légitime, d'amener les Allemands à concevoir la nécessité d'un ordre continental et international où tous les peuples doivent avoir leur place. C'est justement cet ordre que le Nazisme a prétendu détruire au profit du seul Reich. Intégrer une Allemagne redevenue peu à peu normale dans la Communauté européenne reconstruite, c'est là la fin suprême à poursuivre, la plus malaisée aussi à réaliser. Mais la paix de demain est à ce prix et ce prix suppose l'accord entre Alliés.



UN « B-29 » AMERICAIN, PILOTE PAR LE LIEUTENANT R. SCHMIDT, DE GOODNIG (IDAHO), VIENT DE REUSSIR UN COUP AU BUT, EN MER DE CHINE, SUR UN CROISEUR NIPPON. LE NAVIRE VA SOMBRER. IL AVAIT ETE DEJA TOUCHE DANS UN COMBAT ANTERIEUR ET DOTE, A SINGAPOUR, D'UN AVANT PROVISOIRE POUR REGAGNER LE JAPON.

LA GUERRE AÉRO-NAVALE DANS LE PACIFIQUE



LE PORTE-AVIONS AMERICAIN « FRANKLIN » VIENT D'ETRE TOUCHE PAR UN BOMBARDIER EN PIQUE JAPONAIS, INSTANT TRAGIQUE. LES EXPLOSIONS SUCCEDENT AUX EXPLOSIONS; LE NAVIRE DONNE DE LA BANDE. SUR LE PONT, LES MATELOTS S'EMPLOIENT A REDUIRE LES INCENDIES. FINALEMENT DECLARE COULE PAR TOKIO, LE « FRANKLIN » REUSSIRA A REGAGNER SA BASE. MAIS TROIS CENT QUARANTE ET UN HOMMES AURONT PERI DANS LA LUTTE POUR LE SAUVER, QUATRE CENT TRENTE ET UN SERONT PORTES MANQUANTS ET PLUS DE TROIS CENTS AUTRES DEVRONT ETRE HOSPITALISES A BROOKLIN...

MUSIQUE

ANDRÉ BOLL PRÉPARE « PUCK » OPÉRA-FÉERIE

ENTRE initiés, on s'entretient, depuis quelque temps, du projet d'opéra-féerie, *Puck*, que prépare, en ce moment, André Boll avec le musicien Marcel Delannoy, d'après le *Songe d'une Nuit d'été*, de Shakespeare. Quelques fragments de la partition, exécutés en petit comité, certaines indications relatives à la conception générale de l'œuvre, annoncent une entreprise à la fois curieuse et vraiment intéressante.

Pour arracher le théâtre lyrique aux formules flétries ou épuisées dans lesquelles il s'endort, André Boll a conçu *Puck*, non comme un opéra ou un opéra-comique traditionnel, mais comme un « spectacle », où tous les éléments d'expression lyrique et plastique vont se confronter et s'associer, dans des perspectives et des dosages nouveaux. C'est en « homme de théâtre », en effet, qu'il mène la préparation de cet ouvrage, et en faisant converger, dans la conception, à la fois toute son expérience de metteur en scène et ses réflexions de théoricien de l'art du théâtre. Il ne se borne plus, cette fois, au rôle de décorateur ou de metteur en scène : il ambitionne celui d'animateur du spectacle, depuis sa conception jusqu'à sa réalisation.

Déjà, un peu avant la guerre, il avait commencé, de la même manière, la préparation d'un opéra-bouffe, le *Marin du Bolivar*, dont il avait conçu l'ordonnance générale, demandant à Henri Jeanson de rédiger le livret et à Germaine Tailleferre d'écrire la partition... Mais auparavant, il avait été amené à réfléchir sur les problèmes du théâtre lyrique moderne, au cours de ses « campagnes » de mise en scène en Hollande, où, pour la Société Wagner, il se rendait chaque année avec l'éminent chef d'orchestre Pierre Monteux. Cette Société, créée par un groupe d'amateurs, tenait un peu, en Hollande, le rôle d'opéra officiel : elle avait monté d'abord tout le répertoire wagnérien, puis son programme s'était étendu, et après de belles représentations de *Boris Godounov*, les organisateurs avaient appelé Pierre Monteux et André Boll pour monter, pour ordonner et pour diriger les représentations de *Pelléas et Mélisande*, de *l'Heure espagnole*, de *Carmen*, de *Acis et Galatée*. André Boll, à ce moment, avait surtout mené une carrière de décorateur théâtral : faut-il rappeler quelques-unes de ses réussites, avec les *Joyeuses Commères de Windsor* (théâtre Antoine, 1929), *Gercœur* (Opéra, 1931), *le Roi Lear* (Odéon, 1932), *Hamlet* (Français, 1932), *Coriolan* (Français, 1934), *Elisabeth la Femme sans Homme* (Vieux-Colombier), *Œdipe* (Opéra, 1936), premier essai de décor construit sur la scène de l'Opéra, *Othello* (Monte-Carlo).

C'est surtout, nous dit-il, des représentations d'Amsterdam que date cette orientation nouvelle de son activité : deux constatations qu'il fut amené à faire l'ont décidée. D'abord, en étudiant les mises en scène des principaux ouvrages du répertoire et les livrets, il s'est aperçu des problèmes posés par les difficiles relations entre les livrets et la musique. Il y a très peu de bons livrets : les livrets originaux surtout sont le plus souvent médiocres : les meilleurs sont tirés d'œuvres dramatiques ayant fait leurs preuves : ceux qu'a inspirés Beaumarchais, celui de *Carmen*, ce qui subsiste de Goethe dans *Faust* fournissent de bons arguments. Mais il faut tout le génie de Mozart pour imposer la *Flûte enchantée*, et l'*Education manquée*, malgré la parure de la musique de Chabrier, ne réussit pas à prendre place sur le théâtre...

La seconde constatation est qu'au théâtre l'emprise musicale doit être axée non sur la Musique mais sur le Théâtre. Il faut donc choisir une action dramatique qui intéresse le spectateur, susceptible d'être suivie et comprise. Or, il est constant que toute exposition d'action en musique est ralentie et devient vite fastidieuse. On peut donc résolument distinguer ce qui doit être dit en musique et ce qui ne doit pas l'être nécessairement. Comme on l'admettait naguère, il en est venu à penser que le parlé est indispensable pour « déblayer l'action ». Dans *Puck*, André Boll et Marcel Delannoy s'écartent absolument de la tentation d'écrire un opéra ou un drame lyrique « en réduction ».

Abandonnant le principe de la musique continue, ils font intervenir le chant seulement « en situation » : là où le paroxysme des passions appelle, pour s'exprimer le mieux, la musique. Moins qu'une innovation, c'est un retour aux traditions anciennes de l'opéra-comique.

Suivant le découpage établi en commun par le librettiste et le musicien, l'ouvrage utilise toute la gamme entre le chant absolu : grands airs, duos et ensembles, et le parlé pur : le récitatif symphonique de *Pelléas*, le récitatif secco accompagné de clavier ou de piano (Mozart), le parlé rythmé, le parlé sur fond sonore à la manière de l'ancien mélo, le parlé ponctué par des accords qui soulignent les accents, et le parlé absolument seul.

Autre particularité : le rôle de *Puck* est muet et est destiné à un danseur, afin de rendre à cette figure toute sa fantaisie aérienne, irréaliste. Il est bien tôt encore pour en dire davantage, pour envisager une distribution — encore que le musicien, évidemment, songe à tel ou telle interprète en écrivant sa musique : avançons les noms de Janine Micheau pour *Titania*, de Mme Ertaud pour *Hermia*, l'une des amantes, de Deresne pour l'un des amants, *Démétrine*...

M. André Boll va d'ailleurs poser le problème de l'opéra et de l'opéra-comique actuel et futur dans une brochure de polémique qui va sortir prochainement : *la Grande Pitié du théâtre lyrique*. *Puck* sera autant un exemple de ce qui est possible qu'une affirmation de confiance dans la pérennité d'un genre théâtral ancien et illustre. Sans espérer, assurément, atteindre du premier coup à une réussite totale, *Puck* incitera peut-être d'autres compositeurs et d'autres librettistes à suivre cette voie. Il est temps, pour faire revivre le théâtre lyrique, de songer aux « réformes de structure » : après la révolution de Gluck — après l'illumination météorique du génie de Mozart — après l'expérience de la construction wagnérienne — après la réussite unique de *Pelléas*, il faut chercher d'autres voies.

Pierre MICHAUT.

CINÉMA

« OUR TOWN » CHARMANTE HISTOIRE D'UNE « PETITE VILLE SANS HISTOIRE »

ON n'est pas habitué à trouver dans la production de Hollywood ce qu'on appelle des films d'« avant-garde »... C'est pourtant sous ce qualificatif que nous est présenté *Our Town*, un film réalisé en Amérique par Sam Wood, qui fut le metteur en scène de *Good bye Mr. Chips* et de *Une Nuit à l'Opéra*.

Disons tout de suite qu'en fait d'avant-garde, il ne faudrait pas exagérer. Il y a même dans l'esprit du scénario une certaine dose d'« arrière-garde », en ce sens que les scènes conventionnelles sont fort abondantes. Il est vrai que c'est sans doute volontairement. Le sujet, c'est simplement la vie quotidienne d'une petite ville avec tout ce qu'elle a de plus quotidien et les personnages les plus ordinaires. Pourtant, même sous cet aspect habituel et simple de l'existence humaine, on aurait pu faire sentir les secrets qui habitent les consciences et les inconsciences des villageois les plus frustes. Tous ces gens sont vraiment trop gentils et tout cela est bien fade. C'est dommage, car s'il y avait eu plus d'acuité dans la vue des auteurs, ce film serait peut-être un chef-d'œuvre.

Tel qu'il est, il garde encore beaucoup d'intérêt à plusieurs points de vue. Il est d'abord présenté d'une façon fort originale. C'est un homme tranquille, — le droguiste de la petite ville, — qui vit à la campagne, s'accoude à une barrière et vous parle, et s'adresse au public de la salle obscure. C'est lui qui vous dit quelques mots du village et qui vous y mène, dans une lente promenade à travers le temps et l'espace. Il s'établit tout de suite une sorte d'intimité entre les spectateurs et cet homme, — une confiance agréable à laquelle participent d'ailleurs bientôt les autres habitants du lieu. Ces relations toutes nouvelles entre le public et les personnages de l'écran sont d'ailleurs accentuées par un humour qui flotte avec une grande gentillesse dans les paroles du droguiste.

En dehors de cette présentation très particulière et très réussie, on trouve dans le film un long passage très attachant, une vision où une jeune femme, rêvant qu'elle est morte, éprouve avec une douloureuse intensité l'impuissance de revivre elle-même son passé pourtant tout proche à ses yeux. Toutes ces images sont belles et émouvantes et l'on touche là ce que le film aurait pu être dans son ensemble s'il avait exploité cette même veine d'un bout à l'autre.

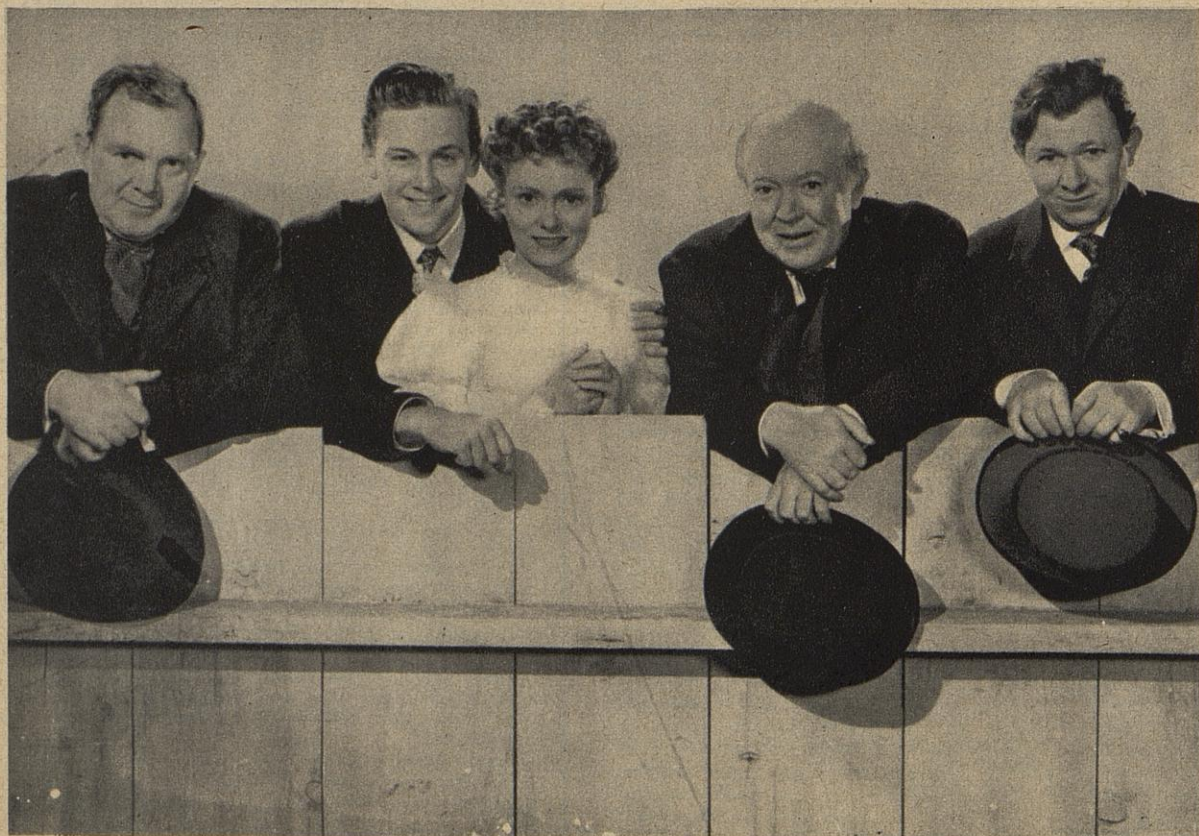
La réalisation de Sam Wood apporte en toute simplicité dans chaque détail une sensibilité qui confine à une sorte de tendresse. C'est un plaisir très humain et presque animal qui s'exprime doucement à l'aperçu de quelque circonstance quotidienne, très banale, où pourtant toute une vie enferrme ses résonances. Un chat, un porteur de journaux, le déjeuner du matin... Avec ces simples éléments, Sam Wood crée délicatement, dans les lueurs du soleil ou de la neige, au-dessus de la réalité, une image et une magie du plaisir de vivre. Que cette vie soit contestable et qu'il y ait pour des jeunes hommes d'autres aventures à connaître, c'est ce qui fait la faiblesse du film, — mais l'absence d'artifices et la manière dont tout cela nous est donné comme une merveille représente une réussite parfaite.

Enfin, l'interprétation, dans sa totalité, est purement admirable. Je suis bien obligé, à ce propos, de me répéter, car il n'y a pas trente-six manières de jouer au cinéma. Une sorte de réserve, juste ce qu'il faut, mais tout ce qu'il faut, la plus grande sobriété d'allure, mêlée à une intensité intérieure qui rayonne au delà de l'écran comme une chaleur profonde, tout cela, qui n'est pas donné à tout le monde, se retrouve à peu près chez tous les acteurs de *Our Town*. Ce qui s'apprend, c'est d'obtenir le ton juste, en mesurant sa voix et ses gestes, d'après la sensibilité de la caméra. Ce qui ne s'apprend pas, c'est ce rayonnement mystérieux qu'un être humain apporte avec sa personnalité même. Or, la plupart des interprètes de *Our Town*, — et même des rôles très secondaires, — ont non seulement la justesse du ton, mais aussi, à des degrés divers, naturellement, cette personnalité qui ne peut laisser le spectateur indifférent. C'est en grande partie à cette ambiance impalpable et véridique qu'ils créent autour d'eux que le film doit son pouvoir et son intérêt. Ils viennent compléter admirablement le talent du réalisateur qui sans eux n'aurait certainement pas pu, malgré tout, nous faire avaler bien des scènes.

Ne pouvant vous les citer tous, je vous signale particulièrement Frank Craven qui, dans le rôle du droguiste, s'adresse au public avec une bonhomie charmante, Thomas Mitchell, qui est parfait, et William Holden, qui est un excellent jeune premier.

Mais il faut surtout retenir le nom d'une jeune fille qui s'appelle Martha Scott. Avec un visage mobile aux yeux intenses, elle a sur l'écran une « présence » extraordinaire. Elle paraît très jeune et elle est fort jolie, mais ce qui la classe à mes yeux, c'est ce pouvoir d'attraction, cette sorte de fascination qu'elle exerce par le seul fait d'être là, de regarder ou de fermer les yeux, de parler ou de ne rien dire, comme si elle établissait inconsciemment avec le spectateur une communication secrète. Elle sait d'ailleurs exactement bien jouer, car elle est tout à fait remarquable dans des scènes difficiles. Si cette jeune fille ne devient pas une grande vedette, c'est à désespérer des producteurs, même américains, ou du public. Car Greer Garson et Ingrid Bergman, dont on nous a rebattu les oreilles, sont seulement d'excellentes actrices, tandis que Martha Scott, — comme Veronica Lake, — apporte à l'écran une présence exceptionnelle.

Jean ROUGEUL.



Une scène amusante de « Our Town », film d'« avant-garde » tourné à Hollywood et qui a l'avantage de rassembler quelques vedettes. De gauche à droite : Thomas Mitchell, William Holden, Martha Scott, Guy Kibbee et Stuart Erwin.

N'OUBLIONS JAMAIS

HUIT MOIS DANS L'ENFER

de RAVENSBRÜCK

par Simone SAINT-CLAIR

RENTRÉES au bloc, empilées dans le réfectoire, nous demeurons un jour, deux jours, sans savoir ce qu'on attend de nous. Enfin, le troisième jour, des ordres viendront, naturellement en allemand (tant pis si l'on ne comprend pas, cela permet aux « autres » de sévir davantage).

— Toutes au Grand Revier. (Infirmier principale.)

Tel un troupeau, nous suivons les bergers mauvais, du bloc 23 au bloc 2.

Nous voici tassées dans la grande cour.

— Déshabillez-vous. Vous passez la visite du dentiste.

Quoi ? Se mettre toutes nues en plein air. Il fait très frais, pour ne pas dire froid — nous sommes à 80 kilomètres au nord de Berlin — et cela pour montrer nos dents ?

Il doit y avoir erreur.

— Mais non, mais non, nous affirme une Alsacienne de notre convoi, il faut se mettre nues. Regardez les Polonaises, elles ont déjà obéi.

Les pauvres femmes à qui nous sommes mêlées se sont en effet dévêtues et ont roulé leurs frusques en petits paquets le long du mur ainsi qu'on l'a ordonné.

Nous les regardons avec des yeux agrandis de pitié et de peur. L'avant-veille, elles n'étaient pas passées à la douche en même temps que nous ; dans le bloc, sous leurs robes trop grandes, leurs corps difformes se devinaient à peine. Maintenant, toute l'horreur des privations

et des mauvais traitements endurés se manifeste. Pauvres corps, squelettiques pour la plupart, au ventre ballonné, aux seins vides, chair ridée, meurtrie, tachée de cicatrices de vitaminose, plaies purulentes, nauséabondes, abcès infectés car pas soignés, carcasses qui n'ont plus d'âge et dont on voudrait s'écarter. Avec leur crâne, pour la plupart, rasé, leur bouche édentée, on dirait que ces figures grimaçantes nous narguent, nous qui n'osons pas nous déshabiller.

Nous poursuivons cette semaine la publication des souvenirs vécus par Mme Simone Saint-Clair dans l'horreur du camp allemand de Ravensbrück. Le convoi de Mme Saint-Clair est arrivé au camp où il a subi un long, un interminable appel. Maintenant, la vie de déportée va commencer pour toutes ces femmes venues de France... Rappelons que ce récit est illustré par Mme France Audoul, compagne de captivité de Mme Simone Saint-Clair.

— Los ! Los ! Schneller !...

On nous frappe. Il n'y a pas à dire, il faut s'exécuter. Même les grand-mères doivent s'y résigner.

— Place, place. Approchez-vous. Serrez-vous. Achtung !...

Les corps difformes et purulents s'accrochent aux nôtres

pour laisser passer les SS qui nous dévisagent d'un air méprisant. Quelle humiliation ! Nous voudrions nous recroqueviller, être enfouies à dix pieds sous terre !

Au lieu de cela, on nous ordonne :

— Redressez-vous ! Achtung ! Achtung !...

Se mettre au garde-à-vous toutes nues pendant deux ou trois heures, devant ces hommes au rictus sarcastique. C'est des Françaises qu'ils se moquent surtout. De temps à autre, on entend des bribes de phrases se rapportant aux Französins... et le mot « Schwein » revient souvent.

BIEN SUR !...

La pluie tombe. Ces messieurs sont rentrés se protéger. On nous laisse debout, bien entendu. Enfin, nous pénétrons dans un hall sur lequel débouchent plusieurs couloirs aux fenêtres grandes ouvertes. En plein courant d'air nous demeurons ainsi quelques autres heures, tandis qu'une par une nous déflons... devant le dentiste. Ouvrir la bouche et la refermer en l'espace de cinq secondes : voilà en quoi consiste l'examen dentaire. Infâme plaisanterie ! Que de fois, dans les jours qui suivront, ne nous conduira-t-on pas à l'infirmier, sous le prétexte de prélèvements, d'analyses à faire, de fiches à remplir.

Et pourquoi ? Pour ne jamais soigner les malades ou les infirmes, mais pour que, dans les archives du Grand Reich, on trouve, sans doute, des dossiers qui prouveront de quelle hygiène, de quels soins les prisonnières étaient l'objet.

Monstres d'hypocrisie, de cruauté, de barbarie, quelles preuves faut-il donc pour les confondre ?

Ne craignons pas les réalités.

Bien sûr ! Il y a trois cabinets dans les blocs, trois cabinets ouverts à tous vents et à tous regards pour les 1.200 femmes que nous sommes, ce qui oblige « à faire la queue ». Et quelle queue ! Des sièges souillés sur lesquels on vous force à vous asseoir et... pas un simple morceau de papier !

Bien sûr ! Des infirmières viendront dans les blocs pour les pansements des galeuses — gale qu'on aura attrapée de sa voisine de lit ou par suite d'une nourriture malsaine ; les rutabagas, les choux raves ou cavaliers, souvent à peine lavés et cuits, souvent sans sel, qui, l'hiver, auront gelé avant d'être jetés dans les marmites, nous affligent aussi d'une dysenterie terrible ; pain noir fabriqué en partie avec de la farine de marrons d'Inde et roulé dans de la sciure de bois ; pain que des syphilitiques ou des tuberculeuses aux mains crasseuses iront chercher et porteront par piles de huit, sur leurs robes dégoûtantes.

Bien sûr ! Il y a des lavabos dans les blocs, où les femmes doivent s'épouiller et faire leur toilette. S'épouiller à deux heures du matin, à la lueur d'une faible ampoule, avant la corvée du café ou l'appel, car ce n'est pas en revenant du travail, autour du mince filet d'eau qu'elles se disputent, les pieds dans la boue, que les malheureuses, exténuées, pourront y procéder.

Bien sûr ! Il y a des blocs de malades, de nombreux blocs même, qu'on installera au fur et à mesure des besoins, tant l'état sanitaire du camp deviendra déplorable, où des médecins et des infirmières — prisonnières françaises — se désespéreront de n'avoir aucun remède à administrer, où elles seront témoins des pires spectacles de tous ordres.

HORREURS...

Bloc 5. Celui de la maternité. Vous souvenez-vous, petite Marie-Jo, de ce que vous me disiez : « Je n'ai pas de lait à donner aux bébés, ce sont les infirmières étrangères ou surveillantes des blocs qui le boivent. Pas de couches pour les changer : une par enfant. Je dois laver à longueur de journée et mettre les linges à sécher sur le tuyau d'un poêle. Les enfants sont six dans un petit lit, se contaminent et meurent au bout de deux ou de trois semaines. »

Car on a séparé les bébés des mères... quand on ne les étrangle pas à leur naissance, devant les mères. Cela s'est produit maintes fois avant mon arrivée au camp. Certaines de mes camarades en peuvent témoigner. Du reste, qu'à cela ne tienne, j'ai vu bien d'autres choses, aussi édifiantes.

Vous souvenez-vous, Marie-Reine, de ces trains de femmes et d'enfants qu'à Auschwitz on passait au four crématoire sans même prendre la peine de gazer les occupants ? Vous souvenez-vous de ces fosses où l'on jetait vivants d'autres femmes et d'autres enfants que l'on recouvrait de chaux vive ou de sable ? Vous souvenez-vous de ces clapiers qui servaient de lits où l'on ne pouvait jamais s'allonger ? des pauvres compagnes mourant

(1) Voir les nos des 19 et 26 mai 1945.

Croquis de France AUDOUL, déportée



LES FLAMBEAUX FUNEBRES DANS LA NUIT DE RAVENSBRÜCK.

A RAVENSBRUCK (suite)

par dizaines, chaque nuit, dehors? Vous souvenez-vous du bloc 25 — bloc des exécutions — où l'on faisait jeûner les condamnées après les avoir souvent torturées, et avant de les fusiller ou de les pendre...

Prisonnières de Ravensbrück, souvenez-vous du Bunker, cette autre prison dans la grande prison, où les fauves, nues, agenouillées sur une barre de fer, bras et jambes liés, s'évanouissaient ou mouraient sous les coups de fouet multiples que leur infligeaient leurs tourmenteurs. Souvenez-vous de ces cellules obscures, aux supplices savamment dosés, où l'eau ne montait qu'aux chevilles, aux genoux puis au ventre, où l'on vous laissait plusieurs jours sans même ouvrir le guichet, où vous pouviez mourir de faim ou de soif alors que vous étiez inanimées.

Infirmières de Ravensbrück — dont j'étais — sera-t-il jamais besoin de vous rappeler la tente, les convois noirs et le *Jugend Lager*? Ne vous souviendrez-vous pas, votre vie durant, des blocs 6, 7, 8, 9, 10 et 11 — blocs des malades — de la charrette mortuaire, de la morgue, de la chambre à gaz, des fours crématoires!

La tente. C'est en juillet 1944 que nous la vîmes un jour construire, tente aussi vaste qu'un grand bloc, se dressant sur l'emplacement resté libre entre les blocs 24 et 26. Beaucoup d'entre nous pensèrent alors qu'elle servirait, selon le modèle d'Auschwitz, de bloc d'exécution. Véritablement, elle en fut un. Si, durant les premières semaines, elle reçut les Volkdeutsch polonaises, les Hollandaises déjà prisonnières à leur frontière et que l'avance des armées alliées aurait libérées, elle fut surtout le lieu d'agonie et de mort de juives hongroises, déportées par milliers par les Allemands, bien qu'innocentes. Celles d'entre nous, présentes à Ravensbrück au moment de leur arrivée, n'oublieront jamais ces convois inouïs de malheureuses créatures, ayant marché près de 500 kilomètres, vêtues de haillons, nu-pieds pour la plupart, presque incapables de se traîner: squelettes ambulants, fantômes dont l'aspect horrifiant ne pouvait même plus nous arracher de larmes. Empilées sous la tente, n'ayant pas la place de s'asseoir ni de s'allonger, elles demeuraient debout ou, les plus favorisées, accroupies, tombant les unes sur les autres, croupissant dans leurs immondices. Car, pour avoir été privées de nourriture ou avoir reçu des aliments empoisonnés, elles amenaient avec elles une sorte de choléra qui devait, en se répandant dans le camp, y causer des ravages. Il pleuvait souvent. La tente mal jointe laissait passer l'eau et, des bas côtés de ce lieu infernal, s'écoulait un fumier immonde qui se répandait dans les allées, infestant les blocs avoisinants, empuantant l'air.

Elles mouraient à une cadence de cinquante par nuit. Le jour, on les transportait au bloc 6, devenu légendaire pour être le bloc des dysentériques ou de celles atteintes du « hunger-typhus », le typhus de la faim.

DANS LES COMMANDOS DE TRAVAIL

Car, aux juives hongroises vinrent s'ajouter bientôt les prisonnières revenant des commandos de travail, que les Allemands devaient évacuer par suite des progrès des armées russes.

Commandos de travail! La place me manque pour en parler ici. Je veux seulement citer le transport du Petit Koenigsberg où tant de nos chères compatriotes trouvèrent la mort. N'ayant pu toutes s'échapper alors que les Allemands, pris de panique à l'approche des Russes, les avaient abandonnées momentanément, beaucoup d'entre elles avaient été reprises et amenées à Ravensbrück. Comme les baraquements regorgeaient de femmes, on n'avait rien trouvé de mieux que de faire prendre, aux arrivantes, la place des Hongroises mortes. Bientôt, le bloc 6 compta bon nombre de Françaises qui, épuisées par les durs travaux et la sous-alimentation, devaient succomber au typhus de la faim.

Un seul exemple. Auprès du camp du Petit Koenigsberg se trouvait le terrain d'aviation: les prisonnières, durant l'hiver, — et il y avait eu de la neige tard dans la saison — devaient, pieds nus, jour ou nuit, pendant onze ou douze heures, piétiner l'épaisse neige recouvrant le sol, afin d'aplanir le terrain en vue de l'atterrissage des avions. Le damage humain! Comment des femmes, même les plus robustes, auraient-elles pu résister à de tels travaux? Elles tombaient et succombaient, soit sur place, soit quelques mois après.

Ma chère Toto, modèle de dévouement et d'abnégation, je vous entends encore, le surlendemain de vos débuts d'infirmière au bloc 6, me dire: « Depuis quarante-huit heures, j'ai vieilli de dix ans et je ne suis plus la même. Songez donc, chaque matin il me faut enlever environ soixante mortes des lits, les traîner — car les supérieures sont là qui vous surveillent — dans les lavabos où on les empile, toutes nues. Hier, pour terminer mon travail, j'ai dû marcher sur la figure de ma meilleure amie! »

Et vous me disiez cela, chère Toto qui vouliez vous durcir, avec des lèvres tremblantes et un visage livide qui trahissaient votre émotion. Si vous avez été un modèle de dévouement et de bonté, je sais d'autres infirmières, dont les noms figurent au palmarès de la honte et qui seront connus prochainement — ce ne sont pas des Françaises, heureusement — qui battaient les infortunées agonisantes parce qu'elles avaient sali leur couche, les entraînaient par les bras, puisqu'elles n'avaient plus de cheveux, sous un robinet-douche, d'eau glacée et les abandonnaient là, les obligeant à regagner seules et trempées leur dégoûtante paillasse. Je sais des femmes qui ont accepté de donner à certaines malades les piqués meurtrières, les poudres empoisonnées. Et tant d'autres crimes commis contre le genre humain!

Toutes celles qui meurent dans les blocs des malades subissent le même traitement: on inscrit leur numéro sur leur poitrine avant de les tirer aux lavabos où elles restent jusqu'à ce que la charrette mortuaire, petite voiture découverte, aux brancards poussés par des prisonnières, les enlève. La pudeur, le respect de la mort, on ignore cela à Ravensbrück. Les cadavres nus, toujours traînés par terre, sont hissés sur la charrette — j'ai entendu des prisonnières chanter des airs de swing en faisant la besogne! — et conduits ainsi jusqu'à la morgue où ils sont jetés brutalement les uns sur les autres. Quel spectacle que cette besogne! Autre tableau dantesque... Cependant, avant d'être livrées à l'enfer, les mortes avaient eu la visite du dentiste qui leur avait arraché dents en or et bridges et les avait marquées à la joue d'un cachet prouvant qu'il avait bien accompli son macabre ouvrage. N'insistons pas. Tout ce qu'on pourra dire ou écrire à ce sujet sera en dessous de la vérité et ne rendra jamais l'horreur de telles visions.

Si aux blocs 8, 9, 11, blocs des contagieux où les pansements des opérés et des horribles plaies ne doivent se faire que deux fois la semaine, avec des bouts de papier non stérilisés, les blocs 7 et 10 sont, avec le bloc 6, celui des condamnées.

Au 10, ce sont les tuberculeuses à tous les degrés. Les moins atteintes deviennent « des positives » à bref délai. Telles leurs camarades, elles dépérissent faute de soins et de nourriture, et meurent. Ou bien, elles sont envoyées en convois noirs, comme leurs compagnes du bloc 7...

(à suivre.)

Copyright by « Le Monde Illustré » and Simone Saint-Clair.

BEAUX-ARTS DE LA SCULPTURE A QUELQUES TAPISSERIES

JAMAIS les expositions n'ont été si nombreuses et si variées que dans ce premier printemps de Paris libéré. On est obligé de choisir. Il y a d'abord deux endroits où l'on ne perdra pas son temps.

Le premier est la galerie de l'orfèvre Christophe où se tient une exposition des « Jeunes Sculpteurs français ». Aux Indépendants, la sculpture brillait par son absence. L'œil n'était attiré que

par Fernand PERDRIEL

par deux ou trois œuvres qui se distinguaient par leurs dimensions inusitées ou leur laideur agressive. Aux Artistes français, c'est la médiocrité navrante. C'est pourquoi l'on se prend à regretter, parfois, qu'il n'y ait pas un salon de la sculpture où consentiraient enfin à exposer les meilleurs.

C'est un peu ce que nous avons aujourd'hui, en réduction évidemment, rue Royale (les sculpteurs abstraits ayant leur manifestation place Vendôme). Chez Christophe, on verra réunis autour d'une statue de Maillol, admirablement représentative de ce grand artiste, vingt-quatre noms qui résumant de façon très vivante la sculpture d'aujourd'hui, considérée comme autre chose qu'un jeu intellectuel. Il y a là peu d'œuvres « importantes » par leur dimension. Mais elles sont toutes significatives et le choix en est excellent.

On remarquera surtout un fond de salle autour de la statue de femme de Maillol, une série de bustes par Couturier, Osouf, Ické, Marcel Gimond. J'ai beaucoup aimé la tête de femme de Couturier, en même temps si expressive et si harmonieuse. Les quatre figures d'homme, de Gimond, sculptées en Ardèche et à Aix-en-Provence en 1941 et 42, marquent une nouvelle étape dans sa recherche patiente et passionnée d'une double beauté spirituelle et plastique. Gimond nous dit que c'est la même, et il a raison. Il réalise aujourd'hui, avec maîtrise, ses hautes intentions. On remarquera les envois de Cornet, tantôt massif et tranquille, tantôt direct et douloureux; de Deluol qui taille dans la pierre des formes d'une grâce dansante; Dideron qui s'assouplit et se dégage peu à peu de l'influence trop nette de Maillol; Yencesse qui allie beaucoup de fermeté à beaucoup d'élégance. Citons encore les noms de Androusov, Carton, Damboise, Milleret, Auricoste. Enfin quelques beaux fragments tirés de l'œuvre de Malfrey et de Wlérick, morts tous deux en pleine maturité de leur talent.

Une seconde exposition importante est celle qui nous montre la renaissance actuelle de la tapisserie (galerie Carré). Pour ceux qui n'étaient, comme moi, au courant que par ouï-dire des travaux exécutés depuis 1940 à Aubusson par quelques-uns des meilleurs artistes de ce temps, cet ensemble est une révélation.

Il est beau de voir une illustre tradition de l'art français renaissant tout à coup, jaillissante et vivifiée par le génie de notre époque. La suite est reprise tout naturellement et sans heurt, mais avec quelle vigueur et quelle nouveauté!

Aucune de ces douze œuvres qui ne soit digne d'attention. J'ai bien aimé la « Création du Monde » de Lurçat qui a adopté dans la tapisserie un tout autre style que dans sa peinture. La composition de Léger est belle en soi; elle eût presque aussi bien convenu à un riche tapis qu'à une œuvre murale. C'est la seule critique. Joan Miro se livre en toute liberté, dans l'étoffe, à des jeux de couleurs auxquels il excelle. Gromaire traite la tapisserie un peu à la manière du vitrail, mais il le fait magnifiquement. Ses « Bûcherons de Mormal » et ses « Oiseaux de proie » ont beaucoup de force, d'apreté, de richesse.

Mes préférences vont peut-être encore à la grande composition de Raoul Dufy. Méfions-nous toujours de parler de chefs-d'œuvre. Mais les qualités les plus brillantes de Dufy sont ici réunies. Ces grandes surfaces lui conviennent, la matière même de la tapisserie semble faite pour lui. Ce « Bel Été » est une symphonie sur les thèmes de la moisson et de la vendange, du ciel et de la mer. Un rythme insensible et puissant relie ces éléments divers, un souffle lyrique enveloppe cette œuvre, où la grâce garde son « droit divin ».

La place nous manque pour parler

comme il conviendrait de quelques autres expositions. Celle de Cochet (chez Marcel Guiot) nous montre cet excellent artiste en continuel progrès et dans la maîtrise de son talent. La plupart de ses toiles composées à la campagne baignent dans une atmosphère de simplicité rustique. Il s'en dégage une harmonie naturelle, simple et très sûre que j'ai toujours aimée dans l'art de Cochet. C'est un art beau-

reux. Aujourd'hui ces qualités s'affirment. On verra peut-être un jour que Cochet est un des meilleurs artistes de sa génération, bien que d'autres fassent plus de bruit.

Je voudrais enfin signaler l'intéressante exposition d'un jeune peintre, André Boureau (Galerie Vandamme) qui nous donne notamment des paysages des environs de Paris, d'une sensibilité aiguë.

GALERIES DE TABLEAUX

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE, 12, rue Royale. « Formes d'aujourd'hui ». Meubles, Tapisseries, Objets d'art. Vernissage le 22 juin.

ANDRE HURTREZ, 252, Faub. St-Honoré — Antiquités, Décoration Tableaux, Pendules, Bibelots.

GALERIE CH. VANDAMME, 70, avenue des Champs-Elysées — Ely. 46-20. « Vue à Paris ». — Artistes contemporains.

GALERIE ALLARD

20, rue des Capucines, Opé. 35-95. **QUELQUES AQUARELLES DE MAÎTRES ET DE JEUNES**. Exposition prolongée jusqu'au 15 juin.

ROBERT FRÈRES, 31, rue La Boétie. Tous les jours: Présentation de Tapis, Persans Fins, Pièces Rares.

GALERIES D'ART

GALERIE VAN RYCK, 60, boulevard Malesherbes (8^e). **Fernand Maillaud**, jusqu'au 23 juin.

RENOU ET COLLE, 164, Faubourg Saint-Honoré. Ely. 35-95. **Brassai**. — Dessins. Exposition jusqu'au samedi 16 juin 1945.

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE, 12, r. Royale. « Formes d'aujourd'hui ». Meubles, Tapisseries, Objets d'art. Vernissage le 19 juin.

GALERIE BELLECHASSE, 266, bd St-Germain. Inv. 38-52. Métro: Solferino. — Tableaux anc. et mod. Meubles, fauteuils d'époque et de style.

GALERIE DROUOT-DAVID, 52, Faubourg Saint-Honoré. Sélection de Maîtres Contemporains.

ROBERT FRÈRES, 31, rue La Boétie. Tous les jours présentation de Tapis persans fins. Pièces rares.

GALERIE HENRY JOLY, 26, rue La Boétie. Tél.: Ely. 19-58. — « Les Grands Maîtres Modernes ». Ouv. tous les jours, sauf lundi, de 10 h. à midi et de 14 à 18 h.

ORFÈVRE CHRISTOFLE

ACHETE Services Argenterie, Porcelaines et Cristaux. 281, rue Saint-Honoré (1^{er} étage). 14 à 18 heures (ouvert samedis).

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

Echange Villa tout conf., 11 pièces, 4.000 m. parc, verger, serre, garage, environ de Paris, belle vue imprenable vallée Seine, contre Appartement ou Villa Côte d'Azur. Ecrire: **ANDRE**, 10, rue Hautefeuille, Paris.

A L'HOTEL DROUOT

CALENDRIER des EXPOSITIONS et des VENTES EXPOSITIONS:

SAMEDI 9 JUIN
Salle 6. Objets d'art anciens, Tableaux appartenant à Mme X. Exp.: MM. Catroux, Max Kann, Damidot, Lacoste. M^e Ader.
Salle 11. Beaux meubles, Tableaux, Objets d'art. M^e Boisgirard.

MARDI 12 JUIN
Salle 11. Meubles anciens et de style. Tapis. Tapisseries. M^e Audap.

JEUDI 14 JUIN
Salle 6. Tableaux modernes. Expert: M. Schœller. M^e Bellier.

VENTES: LUNDI 11 JUIN
Salle 6. Objets d'art anciens, Tableaux appartenant à Mme X. Experts: MM. Catroux, Max Kann, Damidot, Lacoste. M^e Ader.
Salle 11. Beaux meubles, Tableaux, Objets d'art. M^e Boisgirard.

MERCREDI 13 JUIN
Salle 11. Beau mobilier. M^e Audap.

JEUDI 14 JUIN
Salle 11. Beau mobilier. M^e Audap.

VENDREDI 15 JUIN
Salle 6. Tableaux modernes. Expert: M. Schœller. M^e Bellier.

PHILATÉLIE

J'avoue que je ne comprends pas la position de certains marchands. A les lire (ou plutôt à lire les papiers où ils traitent, par personne interposée, de philatélie) on a l'impression qu'ils veulent faire de celle-ci une espèce de chasse gardée ou l'on élèverait des garennes, des faisans et des biches, les garennes représentant les timbres modernes, les faisans les timbres anciens de type courant, les biches les timbres rares et les pièces de luxe. On condescendrait parfois à laisser quelques confrères se gaver de faisans. Mais en admettant qu'on abandonne à la piétaille du négoce ce semblé-gibier qu'est le garenne, on ne manquera pas de souligner que le sylvestre cousin du lapin de chou ne saurait être traité sur un pied d'égalité avec l'oiseau du Phase, comme on disait jadis, ou, à *fortiori*, avec la biche.

Parlons net. Ces marchands veulent sans doute créer parmi les collectionneurs des catégories ou, si vous préférez, des classes. Le collectionneur — le vrai — ne s'intéresserait qu'aux timbres anciens qui sont l'aristocratie de la timbromanie. Quant aux timbres modernes, ils resteraient le dérisoire apanage des déshérités de la collection. Car pour ces barons du négoce le timbre moderne n'est pas un objet de collection.

Il est certes regrettable que certains timbres modernes aient été la proie des spéculateurs. Mais on peut déplorer aussi que la philatélie ait perdu son caractère de divertissement inoffensif et paisible. Et ce contre quoi il nous faut aujourd'hui réagir, c'est contre l'esprit de ces marchands qui veulent compartimenter à leur profit la « chasse gardée » philatélique. Le timbre, moderne ou non, est essentiellement un élément de collection. La petite série que vous avez achetée il y a un quart d'heure au bureau de poste de votre quartier a, pour votre collection personnelle, une valeur subjective aussi grande que tel timbre ancien qui manque à la collection de votre notaire, si celui-ci a la même passion que vous. Vous connaissez ce timbre de P. A. (le 3 c. vert olive d'Indo-Chine) qui, coté quelques francs, vaut dix fois plus si le chiffre est imprimé en brun. Niera-t-on que cette variété présente un intérêt philatélique certain sous prétexte qu'il s'agit d'un timbre émis il y a trois ans ? La philatélie n'admet pas ces exclusives partiales. Il y a certes, des collectionneurs (ceux qui préfèrent les faisans et les biches, pour qui le timbre est

une valeur de *pater familias* au même titre que le classique pignon sur rue ou le fonds que l'on se transmet de génération en génération. Mais la philatélie pure se moque de tous ces calculs. Et elle ne dispense ses joies qu'à ceux qui ne la considèrent point comme une annexe déguisée du fameux « temple à colonnes ».

J. B.

UN CADEAU DE CHOIX...
J. FORET Expert
ACHAT-VENTE
TIMBRES-POSTE
Env. Catal. P.A. Prix 13%
64.R.LAFAYETTE. PARIS. PRO. 3427

COLLECTION IMPERIALE
ALBUM DE
TIMBRES-POSTE
D'AVIATION
PRIX: 300F
Avec timbres
500 à 50.000F

J. NITARD FILS
29, rue Saint-Ferréol, Marseille.
Achat collections et timbres rares.

Achat de BALLONS MONTÉS
au Comptoir des Timbres
20, rue Drouot, Paris (IX^e)

RUBRIQUE FINANCIÈRE

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée générale, tenue le 15 mai, sous la présidence de M. A. Céliar, a approuvé à l'unanimité le rapport du Conseil d'Administration et les comptes de l'exercice 1944 et a décidé la répartition d'un dividende de 25 francs par action.

MM. A. Céliar et J. Naud, Administrateurs, ont été réélus ainsi que M. A. Bourgeois, membre de la Commission de contrôle.

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'Assemblée générale ordinaire, tenue le 18 mai 1945 sous la présidence de M. Paul Bavière, a approuvé les comptes de l'exercice 1944 se soldant par un bénéfice de 28.520.142 fr.

Le dividende a été fixé à 35 francs brut par action. Les réserves sont en augmentation de 10.000.000 francs et il a été reporté à nouveau 11.839.341 francs.

L'Assemblée a réélu Administrateur M. Georges Leyet.


Le dividende sera payable à partir du 1^{er} juin 1945, à raison de 26 fr. 29 pour les actions nominatives, de 17 fr. 96 pour les actions au porteur déposées à la Caisse centrale de dépôts et de virements de titres et de 13 fr. 64 pour les actions au porteur non déposées chez cet Organisme, contre remise du coupon n° 66.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE


La situation au 31 mars 1945, en augmentation de 1 milliard 649 millions, atteint 46 milliards 419 millions. Au Passif, les DÉPÔTS en COMPTES COURANTS s'élèvent à 23 milliards 946 millions et les COMPTES DE CHÈQUES à 15 milliards 771 millions.

A l'actif, le PORTEFEUILLE-EFFETS et les AVANCES et DÉBITEURS DIVERS totalisent respectivement 34 milliards 43 millions et 4 milliards 198 millions tandis que le poste « CAISSE, TRÉSOR PUBLIC, BANQUES D'ÉMISSION » revient à 2 milliards 471 millions.

SOIGNEZ
vos
CHEVEUX



XOUR
SPÉCIALISTE DES SOINS DU CHEVEU



CATHERINE PAREL
Pour les beaux jours
une robe blanche
en toile lavandou.

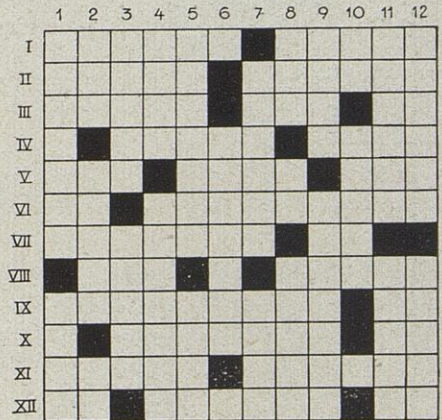
NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 13.

HORIZONTALEMENT. — I. Permet toutes les licences. — Le Sou du Franc. — II. Sépare deux races, unit deux êtres. — Ne désire rien d'autre que de couper la manille. — III. Terrain d'exploit d'un costaud. — Donne un bon coup de fourchette. — Note. — IV. Introduit dans un paradis dangereux. — Oblige à changer de chambre. — V. Le chemin du paludier. — Sa soie n'a pas de fil. — En figure. — VI. Initiales d'un portraitiste du XVII^e siècle. — Né présentent aucune incompatibilité. — VII. Atteint souvent le mille lorsqu'il tire. — Saint à l'envers. — VIII. D'un auxiliaire. — Le chien y excelle, le rat s'y refuse. — IX. Sa modestie peut aller jusqu'à la négligence. — En Rome. — X. Reste insensible aux changements de température. — Phonétiquement : a été au feu. — XI. Supplée à l'absence d'un dentirostre. — S'élève dans une nef. — XII. Son bout ravive de fâcheux souvenirs. — N'aime pas composer. — Double voyelle.

VERTICALEMENT. — 1. Est toujours dominée par sa sœur. — Normande. — 2. Sous la table. — Comporte deux articles. — Pronom. — 3. Parvient à combler une lacune. — Son eau bleue finit dans une eau noire. — 4. Permet d'atteindre la fougère. — Monture d'un collier. — 5. Se prête parfois avec un intérêt très élevé. — Pronom. — 6. Désigne plus vulgairement un mou. — 7. Ce que cherche à faire le répertoire de M. André de Lorde. — Salue le dieu des ivrognes. — 8. Ne circule plus. — En état. — Quand on le prend il faut ouvrir l'œil et le bon. — 9. Fournisseur de la maison LAJAUNIE. — Sert à allumer le feu. — 10. Romains. — Nous donna l'organisateur du Sénégal. — 11. Intervient dans un circuit fermé nourricier. — Déménagement. — 12. Font partie du trousseau. — Ce que peut être toute bonne action.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 12.

HORIZONTALEMENT. — I. Portulans, Mg. — II. Rieur, Nes'or. — III. As, Botte, Ere. — IV, Télégu, Frac. — V. Ia, Sa, Noémi. — VI. Cui, Sanguine. — VII. Nitre, Item. — VIII. Bougre, Ile. — IX. Lille, Fol, Se. — X. Esio, Général. — XI. Sinople, Saül. — XII. Fe, Oust, Tre.

VERTICALEMENT. — 1. Praticables. — 2. Oiseau, Oisif. — Re, Inuline. — 4. Tubes, Igloo. — 5. Urogastre, Po. — 6. Tu, Are, Glu. — 7. Antenne, Fées. — 8. Née, Og, Ion. — 9. SS, Feuilles. — 10. Termite, Rat. — 11. Moraine, Saur. — 12. Grec, Embelle.



Reclamez
à votre
modiste
les modèles
Lucienne

Fabrique de Chapeaux
PAILLE & FEUTRE
Anciens Mes JOURNALIERS-POISSE
A. JOUSHOMME, Suc^e
8, Rue du Piâtre & 23 Rue Longue
LYON

23, rue
Longue
LYON

8, rue du
Piâtre
LYON

Fournit exclusivement aux modistes

89^e Année - N° 4310-4311.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2 et 9 Juin 1945.

Hebdomadaire paraissant le jeudi

DIRECTEUR : Pierre NAQUET

RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay — Tél : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

LE FAUBOURG ST ANTOINE

Raymond GUÉRARD

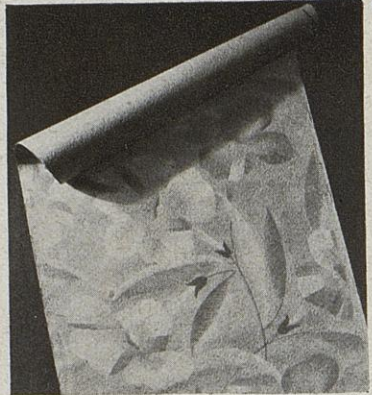


DÉCORATEUR
27, F^s-St-ANTOINE
Tél. DID : 81-24



ENSEMBLIER **Maurice VIGNON** DÉCORATEUR
35, F^s-SAINT-ANTOINE

LES PAPIERS PEINTS
— ARTISTIQUES —
Alfred-Paul COLLIN



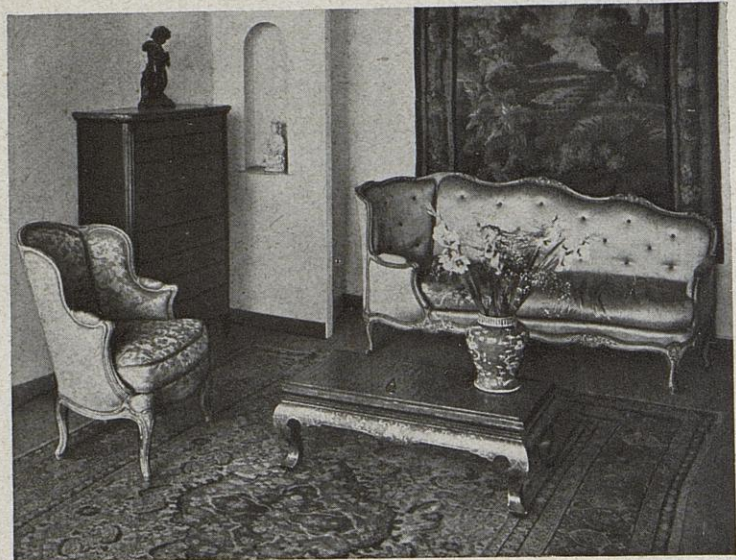
10, PL. de la BASTILLE
DIDEROT 42-59
10-12, PL. des VICTOIRES
LOUVRE.35-73



AU BUCHERON

5, FAUBOURG-SAINT-ANTOINE

Usine à
GENTILLY



MERCIER FRÈRES

AMEUBLEMENT
DÉCORATION

Maison fondée en 1828

ANCIEN
MODERNE

100, FAUBOURG-SAINT-ANTOINE

BERCEAU DU MEUBLE FRANÇAIS

A. PRÉAUX

BRILLANTS
PERLES
SAPHIRS
RUBIS
EMERAUDES

YVES ROUÉ
JOAILLIER

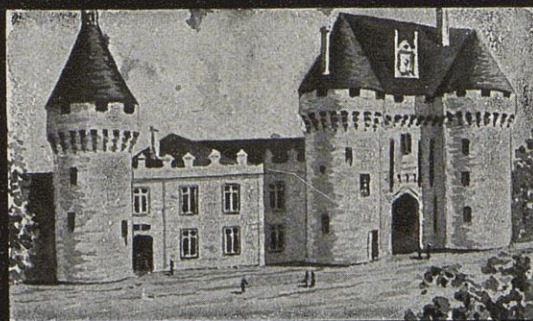
61, B^d Malesherbes, Paris (8^e S^t Augustin)

COGNAC GAUTRET

Maison
fondée



en
1847



JONZAC COGNAC

Pour Vendre ou Acheter
Fonds de Commerce
Propriétés-Immeubles

L'INTER

75, rue Saint-Lazare, 75
Face Trinité — Tél. : TRI. 68-21 et 44-69

Pour règlements de tous litiges et procès
Consultez notre contentieux

455

Rédaction

Coquetterie...
évasion nécessaire...
Pour la femme élégante :
les ravissantes épingles
AUGUSTE BONAZ
légères, fines, séduisantes,
expression du goût et du
charme de Paris

Auguste Bonaz

LA PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE DE PEIGNES ET ORNEMENTS DE COIFFURE

COGNAC
LARSEN

1 **BON** de 960^f c'est.....  **UNE PORTE**

2 **BONS** c'est.....  **4 M² DE PARQUET**

300 **BONS** c'est.....  **UNE MAISON OUVRIÈRE**

Pour
reconstruire
nos villes
et villages sinistrés

SOUSCRIVEZ DES

BONS DE LA LIBÉRATION

A INTÉRÊT PROGRESSIF ET REMBOURSABLES DÈS LE 6^e MOIS

"Bons pour vous, bons pour la France"

C'est une production
BAYARD

En choisissant
EXCELSIOR,
vous posséderez
un excellent stylo, sobre,
élégant et d'un emploi
vraiment agréable.

Plume interchangeable,
douce, souple et durable.

EXCELSIOR
STANDARD
250 Fr.

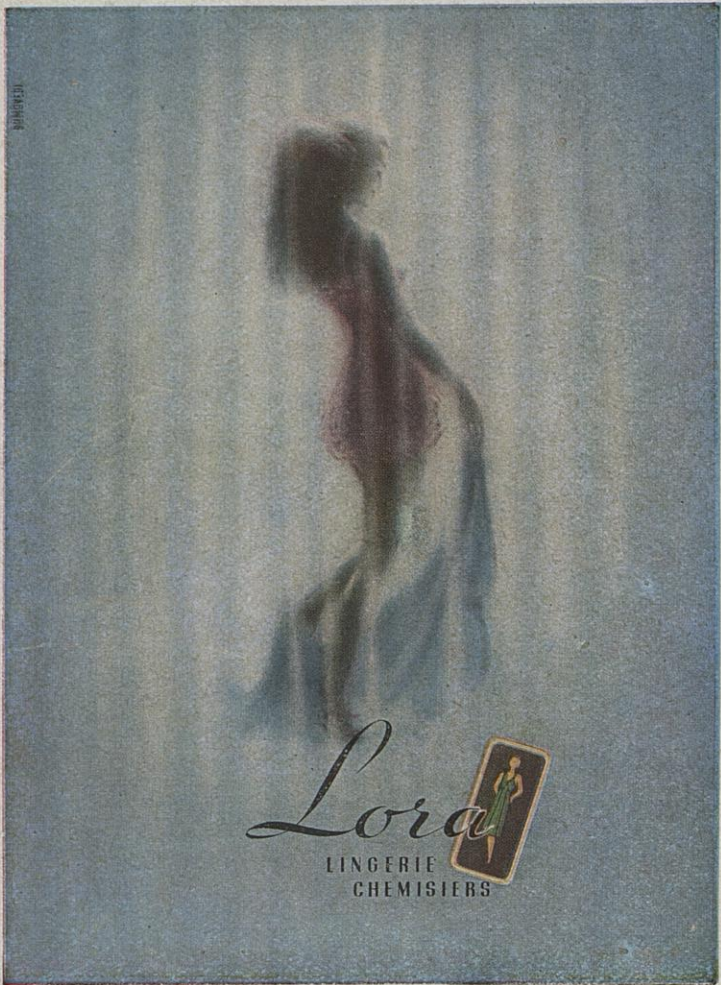
EXCELSIOR
LUXE
350 Fr.

EXCELSIOR
DE
BAYARD
le stylo
sans reproche

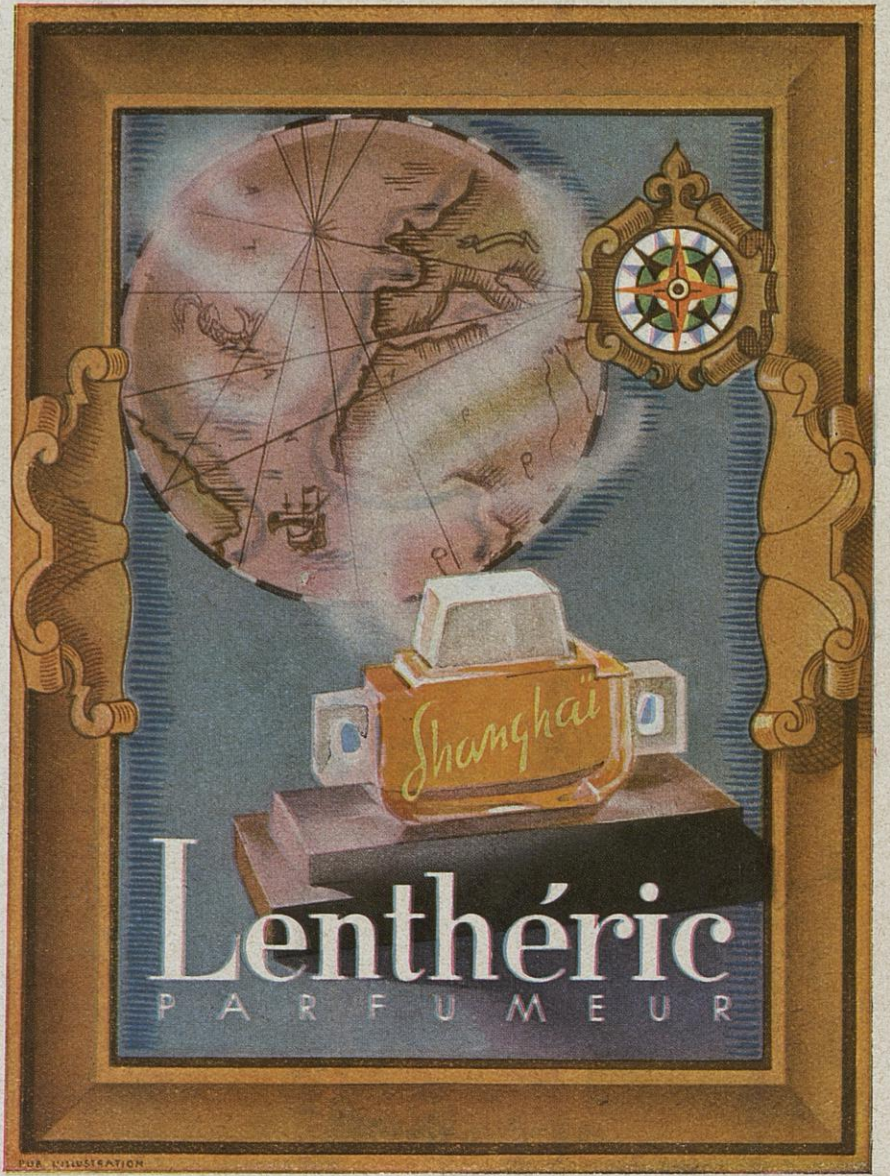
ÉCHANGE
STANDARD
DU BLOC
USAGE
35 Fr.

594

UNIVERSITES DE PARIS
B.D.I.C.
★



Lora
LINGERIE
CHEMISIERS



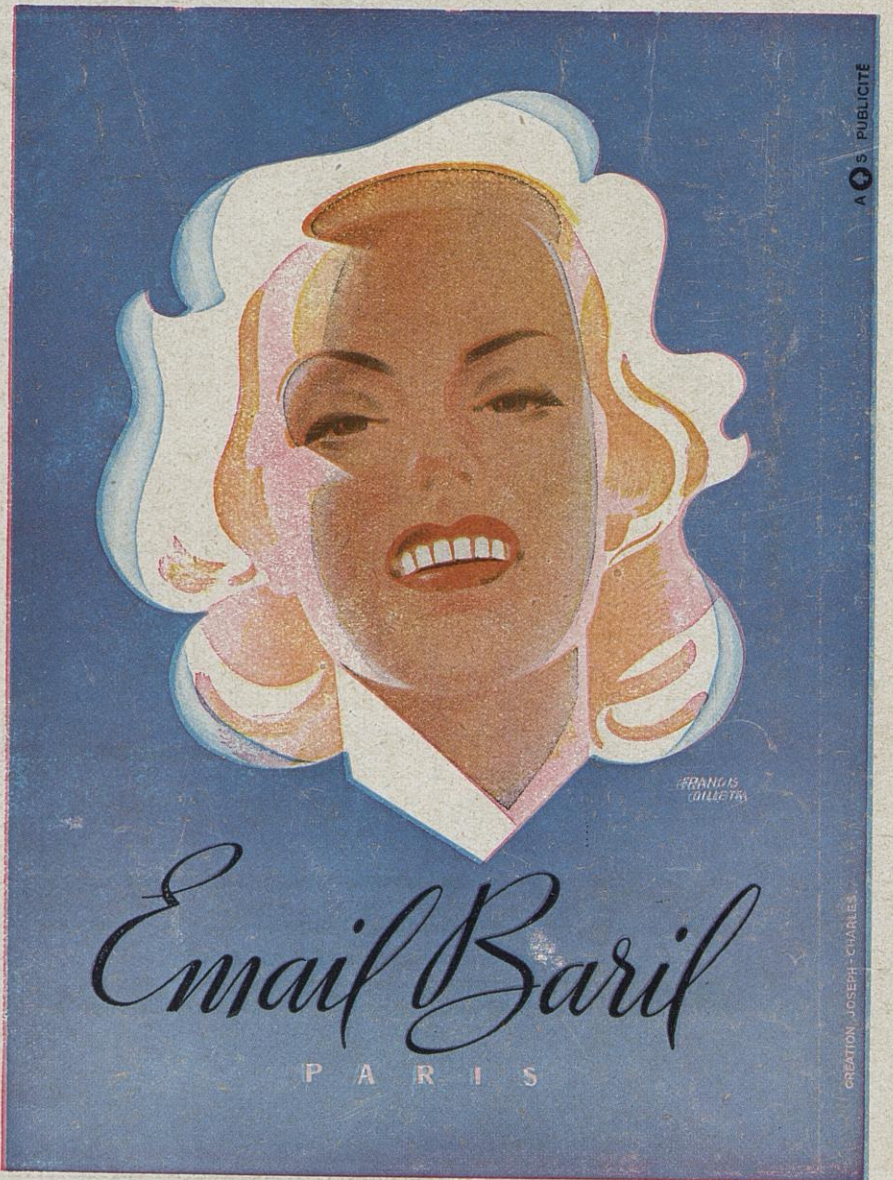
Lentheric
PARFUMEUR



Pour Monsieur...
L'ENSEMBLE
Edacoto 87
fait
ultra chic!

Edacoto

USINES : 104. BOUL. ARAGO. PARIS ET ORLÉANS



Email Baril
PARIS

A.S. PUBLICITÉ

CRÉATION : JOSEPH CHARLES

FRANÇOIS GILLET

CHATELAINIER, 110